U d'/of OTTAWA
39003003766440

MAURICE DONNAY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME SECOND

Amants
La Douloureuse
L'Affranchie

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

THÉATRE

II

EUGÈNE FASQUELLE, EDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE, PARIS

OUVRAGES DE MAURICE DONNAY

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

Théâtre. — Tome I : LYSISTRATA. — EUX ! — FOLLE ENTREPRISE. — ÉDUCATION DE PRINCE. . . . 1 vol.

— Tome II : AMANTS. — LA DOULOUREUSE. — L'AFFRANCHIE. . . . . 1 vol.

La Bascule, comédie en 4 actes, 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

L'Autre Danger, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Le Retour de Jérusalem, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

En collaboration avec LUCIEN DESCAVES :

La Clairière, comédie en 5 actes. 1 vol. in-18. . 3 fr. 50

Oiseaux de passage, comédie en 4 actes. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME SECOND

Amants
La Douloureuse
L'Affranchie

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

Universitas
BIBLIOTHECA

Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande,

Dix exemplaires numérotés sur papier du Japon.

PQ
2607
.D5A19
1908
v.2

AMANTS

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la *Renaissance*, le 6 novembre 1895.

A MES INTERPRÈTES

JEANNE GRANIER ET LUCIEN GUITRY

Affectueux et reconnaissant hommage.

M. D.

PERSONNAGES

VÉTHEUIL	MM. LUCIEN GUITRY.
RUYSEUX	LOUIS DELAUNAY.
DE SAMBRÉ	PAUL CLERGET.
PRUNIER	COURCELLES.
RAVIER	GRANDEY.
SCHLINDER	LEGRAND.
GAUDERIC	MERISSEL.
PROSPER	STEIBLER.
UN DOMESTIQUE	BARNOLL.
CLAUDINE ROZAY	Mmes JEANNE GRANIER.
HENRIETTE JAMINE	MARGUERITE CARON.
SUZANNE GRÉGEOIS	SIMONE DAMAURY.
ADÈLE SORBIER	MARIE ROYER.
FRAULEIN	SARYTA.
MISS	MAILLE.
DENISE ROZAY	LA PETITE COLLIN.

AMANTS

ACTE PREMIER

Le hall de l'hôtel qu'habite Claudine Rozay, place des Etats-Unis. Au fond une grande baie par laquelle on aperçoit les vertes marronniers de la place. Un guéridon entre deux portes-fenêtres. Devant, sur des chaises, une demi-douzaine d'enfants, garçons et filles, très Liberty, gromeway, english Warehouse ; derrière, les gouvernantes : Miss, Fraulein, puis les mamans, jeunes femmes très élégantes. Au lever du rideau, la pièce que joue Gingoni touche au dénouement. Gingoni bat le rumsteck. Enfin Polichinelle, complètement vêtu de jaune et de bleu, vient annoncer la fin de la comédie. Tout le monde se lève, s'agite, des groupes se forment.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE ROZAY, HENRIETTE JAMINE, ADÈLE SORBIER, SUZANNE GRÉGEOIS, MISS, FRAULEIN, SCHLINDER, *gouvernantes*, ERNEST RAVIER, GEORGES et GASTON SORBIER, *enfants*, DENISE ROZAY, YVONNE JAMINE, ANDRÉE GRÉGEOIS, *petites filles*.

MADAME GRÉGEOIS.

C'était charmant ! Tout à fait gentil. J'avoue que je me suis amusée autant que les enfants.

MADAME SORBIER.

Moi, je riais de les entendre rire. (Georges et Gaston Sorbier se battent et se bousculent.) Georges et Gaston, voulez-vous finir. Ils sont insupportables, ces enfants-là! Fraulein, il ne faut pas les quitter... vous voyez ce qui arrive... N'ayez pas peur d'être sévère.

FRAULEIN.

Mais, madame, ils ne veulent pas m'écouter. Monsieur Gaston m'a appelée chameau tout à l'heure.

MADAME SORBIER.

Eh bien, vous ne goûterez pas. Vous allez rentrer tout de suite à la maison... et toi, Gaston, tu me copieras cent fois la phrase : «Je ne dois pas appeler chameau Mademoiselle. » Ça t'apprendra!... Allons, venez mettre vos chapeaux!

Elle s'en va avec Fraulein, Georges et Gaston.

CLAUDINE.

Mesdames, je vous présente M. Ernest Ravier, l'auteur de la pièce que l'on vient de jouer devant nous.

MADAME GRÉGEOIS.

Comment, monsieur, c'est vous qui faites si habilement se mouvoir et parler tous ces petits personnages?

RAVIER.

Oui, madame, c'est moi.

MADAME JAMINE.

Mais c'est un talent véritable!

CLAUDINE.

Le père de M. Ravier ne veut pas que son fils fasse du théâtre.

MADAME GRÉGEOIS.

C'est un meurtre!

MADAME JAMINE.

Je suis sûre que vous feriez de très jolies pièces pour les Français.

RAVIER, modeste.

Ça n'est pas tout à fait la même chose.

MADAME JAMINE.

Oh! quand Scapin donne des coups de bâton à l'homme qui est dans le sac...

SCHLINDER.

Il n'y a pas une grosse différence, allez!... Amuser des enfants ou des hommes... les hommes ne sont que de grands enfants.

MADAME JAMINE.

A qui le dites-vous?

MADAME GRÉGEOIS.

Eh bien, monsieur, je vous assure que je me suis amusée pour mon propre compte. D'abord, chaque fois qu'on bat le commissaire, moi, je me tords.

SCHLINDER.

C'est toujours drôle n'est-ce pas, madame, de voir rosser l'autorité?

MADAME GRÉGEOIS.

Toujours!... C'est irrésistible.

SCHLINDER.

Parbleu!

Il s'éloigne et va rejoindre Madame Sorbier.

MADAME JAMINE.

Vous en avez fait une gaffe, ma chère!... Vous savez qui est ce monsieur?

MADAME GRÉGEOIS.

Non.

MADAME JAMINE.

C'est Schlinder, le préfet de police.

MADAME GRÉGEOIS.

Ah! mon Dieu!... et moi qui lui dis que c'est toujours drôle de voir rosser l'autorité.

RAVIER.

Rassurez-vous, madame, avec lui ça n'a pas d'importance. C'est le dernier préfet de police où l'on cause, et si vous avez besoin de faire prendre des renseignements sur une cuisinière, ou d'avoir un coupe-file, ou de faire la tournée des grands-ducs, vous pouvez vous adresser à lui en toute confiance.

MADAME GRÉGEOIS.

C'est bon à savoir, il faudra que je lui demande quelque chose.

MADAME JAMINE.

Moi aussi.

MADAME GRÉGEOIS.

Mais comment se trouve-t-il chez Claudine?

MADAME JAMINE.

Il est très amoureux de Mme Sorbier.

MADAME GRÉGEOIS.

Ah! voilà!

RAVIER.

Elle oublierait tous ses devoirs qu'il n'en serait pas autrement fâché.

MADAME JAMINE.

Dites-moi donc?... Qu'appelez-vous la tournée des grands-ducs?

RAVIER.

Comment! Vous ne savez pas? Je vais vous expliquer: lorsque les grands-ducs de Russie viennent à Paris...

Ils s'éloignent.

MADAME SORBIER, revenant près de Claudine.

Chère madame, je vous remercie de la charmante après-midi que vous avez fait passer à mes enfants...

CLAUDINE.

Mais vous ne vous en allez pas tout de suite... les enfants vont goûter d'abord...

MADAME SORBIER.

Non, non, chère madame, Georges et Gaston ne goûteront pas... ils n'ont pas été assez sages... Ils se sont battus comme des enfants des rues, et Gaston a été insolent avec Mademoiselle.

CLAUDINE.

En effet, c'est très vilain; mais, pour cette fois, je demande leur grâce : vous ne pouvez pas me la refuser, à moi. Ils ne recommenceront plus; n'est-ce pas que vous ne le ferez plus.

Les enfants font signe que non.

MADAME SORBIER.

Est-ce que c'est une manière de répondre?... Vous faites comme l'âne savant!... Vous avez une langue... Vous ne pouvez pas dire non.

GEORGES et GASTON, bourrus.

Non.

MADAME SORBIER.

Non... qui?

GEORGES et GASTON.

Non, madame.

MADAME SORBIER.

Allez goûter!... mais c'est bien à cause de Mme Rozay ce que j'en fais... vous pouvez la remercier.

Fraulein par quelques paroles allemandes incite à des remerciements les enfants qui n'en tiennent aucun compte.

MISS, survenant avec Denise.

Madame, tout est prêt... faut-il faire goûter les enfants?

CLAUDINE.

Mais certainement, Miss!... Et toi, tu entends, ma chérie, tu es chez toi... c'est à toi de faire les honneurs. Il ne faut pas prendre d'abord ce que tu aimes, il faut que tous tes petits amis soient servis. Allons, va, mon trésor! (Elle l'embrasse avec effusion.) J'irai vous voir tout à l'heure!

Denise part avec Miss qui l'accable de recommandations en langue anglaise.

SCÈNE II

CLAUDINE, HENRIETTE JAMINE, ADÈLE SORBIER, SUZANNE GRÉGEOIS, SCHLINDER, RAVIER.

Les enfants sont en train de goûter. Madame Grégeois a pris dans un coin Schlinder.

SCHLINDER.

Madame, je vous écoute.

MADAME GRÉGEOIS.

Figurez-vous, monsieur le Préfet, que j'ai renvoyé, il y a quelque temps, une femme de chambre... c'était une fille que j'avais depuis huit ans à mon service, très adroite, très travailleuse... seulement, je me suis aperçue qu'elle avait des relations avec le second cocher; elle allait jusqu'à le recevoir la nuit dans sa chambre. Avez-vous jamais vu ça?

SCHLINDER, préfet de police.

J'en ai bien vu d'autres.

MADAME GRÉGEOIS.

Comme je n'entends pas que de pareilles choses se passent sous mon toit, dans ma maison, je les ai mis tous les deux à la porte.

SCHLINDER.

C'était votre droit.

MADAME GRÉGEOIS.

Il y a de ça à peu près un mois et imaginez-vous que, depuis huit jours, je reçois des lettres anonymes, des lettres pleines de menaces, d'expressions ignobles, ordurières... des mots que je n'oserais pas vous répéter, monsieur le Préfet ; il y en a que je ne comprends même pas !

SCHLINDER.

J'en suis persuadé... Et alors ?

MADAME GRÉGEOIS.

Alors, je soupçonne que tout cela émane de ce joli couple que je me suis permis de déranger... C'est aussi votre avis ?

SCHLINDER.

Oui et non.

MADAME GRÉGEOIS.

Voyons, monsieur, si vous connaissiez ces lettres !... Une grosse écriture à l'encre rouge, commune, contrefaite... et puis, encore une fois, de telles expressions !...

SCHLINDER.

Ce n'est pas toujours une raison... j'ai vu de ces lettres-là et qui furent écrites par des mains blanches, fines et parfumées.

MADAME GRÉGEOIS.

Oui, mais moi, monsieur, je n'ai pas d'ennemis ; je vis, Dieu merci, dans un monde très tranquille, loin des aventures et des intrigues.

SCHLINDER.

Évidemment... en ce cas-là, il est très possible, en effet, que ce soit ces gens-là... Comment s'appellent-ils?

Il prend son carnet.

MADAME GRÉGEOIS.

Ma femme de chambre s'appelle Sidonie Rabut. (Elle épèle.)... b... u... t.

SCHLINDER, inscrivant les noms.

Et l'homme?

MADAME GRÉGEOIS.

Félix Tirvieillot.

SCHLINDER.

Eh bien, madame, je ferai appeler Sidonie Rabut et Félix Tirvieillot chez un de mes commissaires qui a l'habitude de ces sortes d'affaires... Il leur fera peur, et, si c'est eux, ils se tiendront tranquilles.

MADAME GRÉGEOIS.

Monsieur, il ne me reste plus qu'à vous remercier; j'espère, d'ailleurs, que vous me ferez le plaisir de venir à la maison.

SCHLINDER, s'inclinant.

Madame!

SCÈNE III

CLAUDINE ROZAY, HENRIETTE JAMINE, ADÈLE SORBIER, SUZANNE GRÉGEOIS, SCHLINDER, RAVIER.

Pendant que les enfants goûtent.

MADAME SORBIER.

Venez vite, Schlinder, ces dames sont comme folles; elles voudraient vous adresser une requête.

SCHLINDER.

Je suis à leur disposition.

CLAUDINE.

Nous voudrions aller dans les endroits où l'on trouve des assassins.

SCHLINDER.

Nous ne les connaissons pas, madame, ces endroits-là.

RAVIER.

Si vous les connaissiez, vous ne seriez pas ici.

MADAME GRÉGEOIS.

Allons donc, monsieur le Préfet... M. Ravier nous a nommé tout à l'heure un tas de lieux mal famés... le Père-Lunettes, le Château-Rouge, le bal des Gravilliers, le caveau Saint-Hubert...

RAVIER.

La tournée des grands-ducs.

SCHLINDER.

Mesdames, rien n'est plus facile.

CLAUDINE.

Dites donc... je ne serai pas très rassurée... il n'y a pas de danger?...

SCHLINDER.

Mais non, madame... pas plus que chez vous.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon.

SCHLINDER.

Non, c'est vrai, vous comprenez bien que tous ces endroits-là sont connus, classés... Maintenant on les exploite... et la boutique du Père-Lunettes est devenue un cabaret artistique.

RAVIER.

C'est le Chat-Noir des pauvres.

MADAME GRÉGEOIS.

Enfin nous voudrions voir ça.

SCHLINDER.

Rien n'est plus facile; le jour où vous serez décidées, vous n'aurez qu'à me le faire savoir. Madame, je vous demande la permission de me retirer, il faut que j'aille où le devoir m'appelle.

CLAUDINE.

Vous devez être très occupé... ces deux attentats coup sur coup...

SCHLINDER.

Oui, il faut que j'aille au garden-party du ministre des affaires étrangères.

RAVIER.

J'y vais aussi... Voulez-vous faire route ensemble?

SCHLINDER.

Mais très volontiers.

Ils sortent.

MADAME GRÉGEOIS.

Il est charmant!

MADAME JAMINE.

En voilà un qui a un métier amusant : il doit en savoir des histoires!

MADAME SORBIER.

Il y en a encore beaucoup qu'il ne sait pas.

FRAULEIN, survenant.

Madame!

MADAME SORBIER.

Qu'est-ce qu'il y a encore, Fraulein?

FRAULEIN.

Madame, Georges et Gaston ont trop mangé; ils ont mal à leur cœur... qu'est-ce qu'il faut faire?

MADAME SORBIER.

J'y vais. Écoutez, madame, je vous demande pardon de vous avoir amené des enfants aussi mal élevés.

CLAUDINE.

Ils sont très gentils.

MADAME SORBIER.

C'est la faute du père qui les gâte... aussi, à la rentrée, je vais m'en débarrasser décidément; j'hésite beaucoup entre les Pères de la rue de Madrid et les Dominicains d'Arcueil.

CLAUDINE.

Je ne peux pas vous donner de conseil.

Madame Sorbier s'en va, ce qui détermine le départ de ces dames.

MADAME SORBIER.

Au revoir, chère madame, encore une fois pardon et merci.

MADAME GRÉGEOIS, à Claudine.

Je vais me sauver aussi... vous devez être très fatiguée.

MADAME JAMINE, à Claudine.

Au revoir, chère amie.

CLAUDINE.

Restez donc, ma petite Henriette, nous avons un tas de choses à nous dire...

SCÈNE IV

CLAUDINE, HENRIETTE JAMINE.

CLAUDINE.

Eh bien! comment allez-vous, ma chère amie? Il y a si longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir... je ne savais même pas si vous étiez à Paris : je vous ai écrit à tout hasard.

MADAME JAMINE.

Vous êtes mille fois aimable; mais, en effet, je n'étais pas à Paris cet hiver; nous sommes allés à Beaulieu; les médecins avaient ordonné le Midi pour Yvonne... Nous ne sommes rentrés qu'au mois d'avril.

CLAUDINE.

Est-ce que votre amie, Mme de Barency, était à Beaulieu cet hiver?... Elle a une villa, je crois?

MADAME JAMINE.

Oui, oui, elle y était.

CLAUDINE.

Toujours gaie, toujours allante?...

MADAME JAMINE.

Oh! ne m'en parlez pas... la pauvre femme a eu un grand chagrin... M. Ledouillard l'a quittée pour se marier.

CLAUDINE.

Ce n'est pas possible! il y avait si longtemps qu'ils étaient ensemble.

MADAME JAMINE.

Dame, il y avait huit ans.

CLAUDINE.

Huit ans ! c'est un bail !

MADAME JAMINE.

Oui, de sorte que ma pauvre amie est bien triste; d'abord parce qu'elle avait beaucoup d'affection pour Ledouillard... et puis, enfin, elle perd sa situation, n'est-ce pas ? Oh ! il s'est en allé très honorablement.... il a assuré l'avenir de l'enfant.

CLAUDINE.

Ah ! il y a un enfant ! c'est une fille, un garçon ?

MADAME JAMINE.

Un garçon.

CLAUDINE.

Tant mieux, c'est toujours plus facile à caser; d'ailleurs, Ledouillard a dû bien faire les choses... il est très généreux !

MADAME JAMINE.

Certainement... mais admettons qu'il ait laissé cinq cent mille francs, ce n'est pas la fortune : on ne va pas loin avec ça par le temps qui court.

CLAUDINE.

Ah ! non, on ne va pas loin !...

MADAME JAMINE.

Et comment va M. de Ruyseux ?

CLAUDINE.

Mais très bien, je vous remercie.

MADAME JAMINE.

Je pensais le voir aujourd'hui.

CLAUDINE.

Non, il avait à faire à son comité.

MADAME JAMINE.

Il s'occupe toujours beaucoup de politique?

CLAUDINE.

Toujours. Et vous, ma petite Henriette, êtes-vous contente?

MADAME JAMINE.

Vous ne savez donc pas ce qui m'est arrivé?

CLAUDINE.

Non... quoi donc?

MADAME JAMINE.

Mais j'ai perdu mon ami...

CLAUDINE.

Philippe?

MADAME JAMINE.

Oui.

CLAUDINE.

Comment, perdu? Il vous a quittée? Il s'est marié?

MADAME JAMINE.

Non, perdu... perdu... enfin il est mort.

CLAUDINE.

Oh! ma pauvre petite!

MADAME JAMINE.

Comment! vous ne le saviez pas?

CLAUDINE.

Mais non... je ne sais rien, je vis très retirée, je vois si peu de monde. Tout à l'heure, quand je vous ai vue arriver en deuil, je n'ai pas osé vous demander...

MADAME JAMINE.

Vous n'avez donc pas reçu de lettre?...

CLAUDINE.

Pas la moindre... sans cela, vous pensez bien...

MADAME JAMINE.

Oh! ma chère amie, c'est un oubli... j'étais si meurtrie, si atterrée. Vraiment, vous m'excusez, vous ne m'en voulez pas?

CLAUDINE.

Oh! ma chère petite, vous êtes folle!... Je ne vous en veux pas le moins du monde. Évidemment, vous m'eussiez envoyé une lettre, ça m'aurait fait plaisir, (Se reprenant.) du moins j'aurais été sensible... c'est-à-dire que j'aurais pris la plus grande part...

MADAME JAMINE.

Du reste, le pauvre garçon est mort dans des circonstances si pénibles, que l'on a invité très peu de monde.

CLAUDINE.

Vraiment?

MADAME JAMINE.

Mais oui : il s'est suicidé.

CLAUDINE.

Pas possible!...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Georges Vétheuil.

SCÈNE V

CLAUDINE, HENRIETTE JAMINE, GEORGES VÉTHEUIL.

CLAUDINE, se levant.

Bonjour, monsieur, c'est aimable à vous d'être venu.

VÉTHEUIL.

Mais pas du tout, madame. (A Jamine.) Bonjour, madame, vous allez bien?

MADAME JAMINE.

Bonjour, monsieur, je vais bien.

CLAUDINE.

Vous vous connaissez?... Inutile de faire les présentations.

VÉTHEUIL.

J'avais peur d'être en retard, mais je vois avec plaisir que ça n'est pas commencé...

CLAUDINE.

Si c'est du Guignol que vous parlez, c'est même fini.

VÉTHEUIL.

Allons donc!

MADAME JAMINE, riant.

Ah! Ah! Ah! mon pauvre Georges, ça ne m'étonne pas de vous.

VÉTHEUIL.

Mais, en ce cas, je suis très indiscret... je vais me retirer.

CLAUDINE, faisant signe à Vétheuil de s'asseoir.

Mais non, je vous en prie, restez!

VÉTHEUIL.

Vous étiez en train de causer... Deux femmes ont toujours des choses très importantes à se dire...

MADAME JAMINE.

Rien de mystérieux : j'étais en train de raconter à Mme Rozay, comment Philippe...

VÉTHEUIL.

Ah! oui, le pauvre garçon!

MADAME JAMINE.

Alors, pour vous finir... c'est en rentrant à Paris que ce malheur est arrivé... Comme je vous l'ai dit,

nous avions passé l'hiver à Beaulieu. Philippe était toujours à Monte-Carlo, je ne pouvais pas l'en empêcher. Il a joué, il a perdu naturellement, d'une façon effrayante. De retour ici, il a espéré se rattraper sur les mines d'or avec le peu qui lui restait... Malheureusement, il a été mal conseillé et il s'est trouvé un matin complètement ruiné !... Alors, il s'est tiré deux coups de revolver.

CLAUDINE.

En effet, c'est effrayant ! je vous plains de tout mon cœur.

Madame Jamine tire son mouchoir et s'essuie discrètement les yeux.

MADAME JAMINE.

Vous pensez si j'étais bouleversée... d'autant plus que, vers la fin, il avait joué avec mon argent... C'est même pour ça qu'il s'est tué... de sorte que je me suis trouvée, moi, sans un sou.

CLAUDINE.

C'était le père de votre petite fille ?

MADAME JAMINE.

Non, j'ai eu Yvonne avec...

CLAUDINE.

Oui, oui, je ne me rappelais pas... je vous demande pardon... Et alors, comment avez-vous fait ?

MADAME JAMINE.

Oh ! J'ai été très triste, très abattue. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, je l'adorais ce garçon... Pendant deux mois je n'ai voulu voir personne... Enfin, j'ai repris le dessus, heureusement... je suis maintenant avec Prunier.

CLAUDINE.

Prunier, le fabricant de ciments ?

MADAME JAMINE.

C'est cela même.

VÉTHEUIL.

Mais il y a deux Prunier : Ernest et Jules.

MADAME JAMINE.

Le mien, c'est Ernest...

CLAUDINE.

Celui qui vient de perdre sa femme.

MADAME JAMINE.

Justement.

CLAUDINE.

Mais je croyais qu'il avait eu un immense chagrin?

MADAME JAMINE.

Oh! oui... il faisait peine à voir... C'est au cimetière que je l'ai connu.

CLAUDINE.

Au cimetière!

VÉTHEUIL.

Racontez-nous ça.

MADAME JAMINE.

C'est bien simple... j'allais tous les huit jours porter des fleurs sur la tombe de Philippe et, une fois, j'ai rencontré Prunier qui venait aussi porter des fleurs à sa femme... Il faut vous dire que le caveau de la famille Prunier est dans la même allée, à deux tombes du caveau de la famille de Philippe. Alors je suis revenue le lendemain...

VÉTHEUIL.

Vous disiez tout à l'heure que vous alliez au cimetière toutes les semaines...

MADAME JAMINE, inconsciente.

Oui, mais le gardien de notre allée m'avait dit que Prunier venait tous les jours... Alors, je suis revenue le lendemain et puis, peu à peu, on a causé, n'est-ce pas?... Je ressemblais beaucoup à sa femme : ç'a été le

point de départ. Et puis enfin il a vu que je le comprenais... je lui disais des choses pour le consoler... voilà comment ça s'est fait...

Claudine se détourne pour ne pas rire.

VÉTHEUIL.

Est-elle gentille !...

MADAME JAMINE.

Pourquoi riez-vous ?... C'est drôle ce que je dis ?

VÉTHEUIL.

Oui... c'est drôle !

MADAME JAMINE.

Dame, vous comprenez, moi, j'ai charge d'âmes. Il faut que j'élève ma fille, que je lui amasse une dot, parce que je veux qu'elle puisse choisir, qu'elle puisse épouser un brave garçon.

CLAUDINE.

Pour ça, elle a raison.

VÉTHEUIL.

Vous avez le temps d'y songer.

MADAME JAMINE.

Pas tant que ça, et puis on ne sait ni qui vit ni qui meurt. Ah ! non, je ne veux pas qu'elle épouse n'importe qui, un homme qui la rendrait malheureuse ! D'ailleurs, je veillerai : si mon gendre trompe ma fille, je lui colle une balle dans la tête !...

Elle se lève.

VÉTHEUIL, se levant.

Comme vous y allez ! Et si c'est elle qui le trompe ?

MADAME JAMINE.

Alors, c'est différent... je l'aiderai... Allons, je me sauve. Au revoir, monsieur le moqueur !

VÉTHEUIL.

Oh! je ne me moque pas.

MADAME JAMINE.

Et ma fille?

CLAUDINE, l'entraînant à droite.

Tenez, sortons par là... elle doit être en train de jouer avec Denise, vous la prendrez en passant.

Elles sortent. Vétheuil resté seul va examiner un grand portrait de Claudine, posé sur un chevalet.

SCÈNE VI

CLAUDINE, VÉTHEUIL.

CLAUDINE.

Vous la connaissiez cette Henriette Jamine?

VÉTHEUIL.

Oui, je me suis trouvé avec elle déjà plusieurs fois.

CLAUDINE.

Elle est très gentille, et jolie! On n'est pas plus jolie qu'elle. Je ne la vois pas très souvent et je le regrette, sa conversation m'amuse énormément... pas vous?

VÉTHEUIL.

Oh! moi aussi... Elle a dit des choses très bien tout à l'heure.

CLAUDINE.

Oui, mais elle peut dire tout ce qu'elle veut... c'est quelquefois ridicule, mais c'est toujours charmant.

VÉTHEUIL.

Elle donne aux choses les plus grues une grâce infinie.

CLAUDINE.

Voilà!

VÉTHEUIL.

C'est votre portrait?

Il désigne le tableau.

CLAUDINE.

Oui, c'est mon portrait dans *L'Age de raison*.

Vétheuil se lève et va regarder.

VÉTHEUIL.

C'est bien. De qui est-ce?

CLAUDINE.

De Sargent.

VÉTHEUIL.

C'est très bien... Ah! que vous étiez jolie dans *L'Age de raison* et quel délicieux souvenir vous nous avez laissé! Quel malheur que vous vous soyez retirée si tôt du théâtre... en pleine jeunesse, en plein succès! Pourquoi n'avez-vous pas continué?

CLAUDINE.

Parce que c'est à cette époque que j'ai connu le comte de Ruyseux, qui n'aimait pas beaucoup me voir dans ce milieu-là... et puis alors j'ai eu ma fille. A partir de ce moment-là, j'avais un autre rôle à jouer, le plus merveilleux qu'on ait jamais écrit et dont on ne se lasse pas plus à la centième qu'à la millième, parce qu'il change tous les jours, tout en restant le même.

VÉTHEUIL.

Alors, vous ne regrettez pas le théâtre?

CLAUDINE.

Oh! pas du tout.

VÉTHEUIL.

Pourtant la gloire, le public idolâtre et ce vertige, cet éblouissement dont parlent nos meilleurs auteurs... qu'en faites-vous?

CLAUDINE.

Oui, il y a de bons moments; mais si vous saviez à quel prix on les achète et quel triste métier! Quand je pense que moi, moi, qui suis autoritaire au delà de toute expression, qui n'accepte jamais d'observations même très douces et de gens que j'aime bien, qui suis paresseuse, adorant mes aises, en un mot qui ne fais que ce qui me plaît... quand je pense que je me levais de bonne heure, que je déjeunais à la hâte pour aller répéter, que je passais des après-midi entières derrière des portants, que je recommençais une scène vingt fois selon le caprice d'un auteur ou d'un directeur!... quand je pense à tout cela, voyez-vous, ça m'étonne moi-même.. je me demande maintenant... maintenant que c'est un peu loin, n'est-ce pas? je me demande comment j'ai pu faire tout ça.

VÉTHEUIL.

C'est-à-dire qu'un amant aurait eu le quart de ces exigences, vous l'auriez envoyé promener.

CLAUDINE.

Plutôt deux fois qu'une.

VÉTHEUIL.

Évidemment!

CLAUDINE.

Non, voyez-vous, pour nous qui connaissons les dessous des dessous et les coulisses des coulisses... Et puis la méchanceté des camarades : vous ne vous doutez pas de ce qu'on est rosse dans ce monde-là!

VÉTHEUIL.

Oh! si je m'en doute. Dans tous les mondes d'ailleurs; comment voulez-vous qu'il en soit autrement? L'autre jour, j'étais chez de bons bourgeois qui ont une propriété aux environs de Mantes : ils ont tapissé leurs couloirs avec les premières pages du *Courrier Français*. Ainsi maintenant, dans les campagnes, Forain a remplacé l'andrinople!... N'est-ce pas symbolique?

CLAUDINE.

Très!... Oh non, je ne regrette pas le théâtre. Bien plus, je suis devenue très bourgeoise... j'ai pris le monde en horreur, je ne vois presque personne.

VÉTHEUIL.

Comme nous nous entendrions bien!... Nous avons absolument les mêmes dégoûts... Ainsi, lorsqu'arrive cette époque de l'année, j'ai une telle lassitude de Paris, une telle nausée de la noce, des demoiselles, des chères madames, des demi-vierges, qu'il faut que je parte, il le faut!

CLAUDINE.

Je comprends ça.

VÉTHEUIL.

Alors je me retire à la campagne, dans un trou... je pêche, je chasse, je lis des livres reposants, je réfléchis... en un mot je vis, je vis... ici, je ne fais rien qui vaille.

CLAUDINE.

Vous avez raison. Moi aussi, j'adore la campagne... Et vous partez bientôt?

VÉTHEUIL.

A la fin du mois.

CLAUDINE.

Vous partez seul?

VÉTHEUIL.

Oui.

CLAUDINE, incrédule.

Hum! Hum!

VÉTHEUIL.

Oh! absolument... aussi sûr...

CLAUDINE.

Qu'un et un font deux.

VÉTHEUIL.

Pas du tout... je pars seul... Pourquoi en doutez-vous?

CLAUDINE.

C'est que vous avez une réputation... Si ces demoiselles vous donnent des nausées, il faut croire que ce sont d'agréables nausées, car on vous rencontre toujours avec elles.

VÉTHEUIL.

Qu'est-ce que ça prouve? Je fais les gestes d'un qui s'amuse, mais si vous saviez comme j'ai le cœur vide au milieu de tout ça!

CLAUDINE.

Si vous avez assez de la noce, mariez-vous.

VÉTHEUIL.

Oh! pas du tout... j'ai le cœur vide, mais pas fatigué...

CLAUDINE.

Comme c'est aimable pour celle que vous épouserez un jour ce que vous venez de dire là. Voulez-vous boire?

VÉTHEUIL.

J'aime mieux ça.

CLAUDINE, sonnant.

Qu'est-ce que vous voulez boire?

VÉTHEUIL.

Ce que vous voudrez.

CLAUDINE.

Brandy and soda?

VÉTHEUIL.

Oui, brandy and soda.

Entre Prosper.

CLAUDINE.

Prosper, vous apporterez du cognac et des sodas.

PROSPER.

Bien, madame.

CLAUDINE.

Est-ce que Miss est sortie avec Bébé?

PROSPER.

Non, madame, pas encore.

CLAUDINE.

Vous direz à Miss que Bébé vienne m'embrasser avant de partir.

PROSPER.

Bien, madame.

Il sort.

CLAUDINE.

C'est dommage que vous ne vouliez pas vous marier.

VÉTHEUIL.

Pourquoi?

CLAUDINE.

Parce que je connais une jeune fille ravissante et qui a une très grosse dot.

VÉTHEUIL.

Donnez-la à un pauvre.

CLAUDINE.

Vous la connaissez peut-être, c'est Mlle Valréal.

VÉTHEUIL.

Oui, je la connais, elle n'est pas extraordinaire.

CLAUDINE.

C'est tout de même étonnant que les hommes qui sont si indulgents pour les femmes qui les ruinent, soient si difficiles pour celles qui leur apportent de l'argent.

VÉTHEUIL.

C'est pour conserver notre indépendance.

CLAUDINE.

Alors vous ne voulez pas vous marier. (Au domestique qui revient apportant le brandy et les sodas.) Posez ça là. (A Vétheuil.) Et vous avez assez de ces demoiselles. C'est grave! Il vous faudrait une passion pour quelque grande dame.

VÉTHEUIL.

Mes moyens ne me le permettent pas.

CLAUDINE.

Comme c'est vilain ce que vous dites là. Elles ne sont pas toutes comme ça. Laissez-moi croire, Dieu merci, qu'il y a encore des femmes du monde qui font l'amour pour rien.

VÉTHEUIL.

Pour moins que rien.

CLAUDINE.

Ayez une intrigue avec une jolie bourgeoise, une femme mariée.

VÉTHEUIL.

C'est très dangereux maintenant les femmes mariées : elles vous font promettre de les épouser... Et puis, la femme mariée, ça n'est plus romanesque. Je me souviens, quand j'avais dix-huit ans et qu'on disait de l'un d'entre nous : il a pour maîtresse une femme mariée, celui-là avait comme une auréole, il prenait à nos yeux des proportions fantastiques; mais, aujourd'hui, c'est une aventure que dédaignerait un élève de seconde, tant c'est devenu banal.

CLAUDINE.

Voyons, voyons, vous exagérez : l'amour existe encore. C'est extraordinaire que ce soit moi qui sois obligée de défendre ces femmes-là; mais il n'y a pas que des coquines, il y en a qui aiment et qui savent aimer.

VÉTHEUIL.

Bien peu.

CLAUDINE.

Plus que vous ne croyez! D'ailleurs, vous m'avez tout l'air de ne pas savoir ce qu'il vous faudrait.

VÉTHEUIL.

Oh! si, il me faudrait une femme comme...

CLAUDINE.

Comme?...

VÉTHEUIL.

Non, rien. (Il se lève.) Madame, je vous demande la permission de...

CLAUDINE.

Vous vous en allez... déjà?

VÉTHEUIL.

Déjà est très aimable... c'est-à-dire que je suis resté très longtemps pour une première visite... c'est même indiscret.

CLAUDINE.

Pas du tout! Restez donc encore un peu...

VÉTHEUIL.

Vraiment, je ne vous dérange pas? Vous n'avez rien à faire?

CLAUDINE.

Vous m'amusez beaucoup, au contraire; vous vous en irez tout à l'heure, à moins que...

VÉTHEUIL.

Oh! moi, j'ai le plus grand plaisir à être près de vous.

Il se rassied.

CLAUDINE, s'asseyant.

Alors, comme ça, vous vous ennuyez?

VÉTHEUIL.

Non, je ne m'ennuie jamais; d'ailleurs, j'ai toujours trop d'ennuis pour m'ennuyer.

CLAUDINE.

Quels ennuis? Vous avez tout pour être heureux.

VÉTHEUIL.

Mais des ennuis que je me crée, naturellement... et puis, est-ce que des gens comme nous, à l'époque où nous vivons, avec notre sacrée manie de nous analyser, peuvent être heureux complètement, ou malheureux? Mais non, le bonheur est une chose simple, trop simple pour nous... et le malheur aussi.

CLAUDINE.

Comme c'est vrai ce que vous dites là. C'est égal, vous me faites l'effet d'un monsieur terriblement compliqué.

VÉTHEUIL.

On fait ce qu'on peut; mais nous sommes tous très compliqués; vous aussi, vous l'êtes, et la vie donc, encore plus... Vous êtes-vous jamais trouvée au milieu d'une forêt, dans une de ces clairières d'où partent une demi-douzaine de routes et dont on ne sait pas laquelle mène au château, au village, à la ferme ou à la gare?

CLAUDINE.

Sans doute, ce phénomène prend généralement le nom de carrefour Saint-Hubert ou d'étoile des Gardes.

VÉTHEUIL.

C'est cela même... Eh bien, à chaque instant, nous arrivons à un pareil carrefour de la vie et nous ne savons pas la route qui conduit où nous voulons aller.

CLAUDINE.

En admettant d'abord que nous sachions où nous voulons aller.

VÉTHEUIL.

Il y a encore ça.

CLAUDINE.

Vous avez raison; tout cela prouve qu'il faut rester

tranquille, dans le bon calme, le cher repos... alors on n'a plus de routes à choisir.

VÉTHEUIL.

Mais ce n'est pas vivre.

CLAUDINE.

Sans doute.

VÉTHEUIL.

Et vous, trouvez-vous la vie amusante?

CLAUDINE.

Amusante, non... seulement, j'ai un ami très sûr, très dévoué et pour lequel j'ai une profonde affection; j'ai une fille que j'idolâtre, je suis entourée d'un certain luxe; je ne me trouve pas à plaindre et je ne m'ennuie pas. Voilà tout ce que je peux vous dire.

VÉTHEUIL.

Ce n'est pas à moi que vous le dites.

CLAUDINE.

Et à qui donc?

VÉTHEUIL.

A vous... vous voulez vous persuader vous-même.

CLAUDINE.

Mais je vous défends de me prêter de semblables pensées, c'est de l'impertinence...

VÉTHEUIL.

C'est de la psychologie.

CLAUDINE, riant.

C'est du viol!

VÉTHEUIL.

Eh bien, moi, je l'ai en ce moment ce bon calme, ce cher repos dont vous parlez; mais j'ai besoin d'autres choses, j'ai besoin d'émotions, de troubles, d'angoisses, de joies et de souffrances même, oui, oui, de souffrances.

CLAUDINE.

Ah! je comprends bien ce que vous voulez dire... et quand on ne les a pas, ces émotions, ces troubles, on se dit : Qu'est-ce que je fais? Il semble que l'on perd son temps, et l'existence pourtant douce que l'on mène vous est si pénible dans sa douceur même, que l'on songe aux souffrances passées pour pouvoir souffrir encore.

VÉTHEUIL.

Absolument.

CLAUDINE.

Enfin, d'après tout ce que vous me dites, vous êtes mûr pour une grande passion?

VÉTHEUIL.

Vous aussi.

CLAUDINE.

Taisez-vous! (Montrant Denise qui entre avec Miss.) Tenez, la voilà, ma grande passion!

SCÈNE VII

CLAUDINE, VÉTHEUIL, DENISE, MISS.

DENISE.

Au revoir, petite mère, je vais me promener.

CLAUDINE.

Au revoir, mon amour, amuse-toi bien. Miss, la voiture vous conduira au Pré Catelan, et vous ne rentrerez pas trop tard... à sept heures.

DENISE.

Je reviendrai par les Acacias?

CLAUDINE.

Oui, mon trésor, tu reviendras par les Acacias.

DENISE.

Alors je ne peux pas rentrer à sept heures.

CLAUDINE.

Pourquoi?

MISS.

Elle m'a dit l'autre jour que les femmes chic arrivaient à sept heures.

CLAUDINE.

Eh bien, tu ne rentreras qu'à sept heures et demie; es-tu contente? Allons, dis au revoir à ce monsieur-là. Va.

Denise va vers Vétheuil qui veut l'embrasser, mais elle lui tend gravement la main.

VÉTHEUIL, très cérémonieux.

Au revoir, mademoiselle.

DENISE.

Au revoir, monsieur.

SCÈNE VIII

CLAUDINE, VÉTHEUIL, quand Miss et Denise sont parties.

CLAUDINE.

C'est un type, ma fille. (Petit silence.) Non, décidément, je pense à ce que nous disions tout à l'heure : le bonheur, le vrai, c'est de consacrer sa vie à ces êtres-là!

VÉTHEUIL.

Oui, mais pour moi, c'est gelé ce bonheur-là.

CLAUDINE.

Vous n'aimez pas les enfants?

VÉTHEUIL.

Je les adore, mais je n'en ai pas.

CLAUDINE.

Ayez-en.

VÉTHEUIL.

Il faut être deux.

CLAUDINE.

Ça se trouve.

VÉTHEUIL.

Pas quand on cherche... et puis il y a neuf mois terribles à passer.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que nous dirons alors, nous?

VÉTHEUIL.

Oui, mais quand on a le cœur bien placé, n'est-ce pas pitoyable d'avoir mis une créature que l'on prétend aimer, dans cette position grotesque et dangereuse, car on ne sait jamais comment ça se terminera.

CLAUDINE.

Heureusement que tout le monde ne raisonne pas comme vous.

VÉTHEUIL.

Et puis il y a une grosse responsabilité... si on a fait un monstre!

CLAUDINE.

Vous prenez les cas extrêmes.

VÉTHEUIL.

Ou même un imbécile, c'est pire! car un monstre a toujours des chances de se tirer d'affaire... il y en a moins; non, j'aimerais bien prendre un enfant tout fait, tout élevé, dont je serais sûr qu'il est intelligent et joli, comme votre fille par exemple.

CLAUDINE.

Vous n'êtes pas dégoûté. Enfin vous ne voulez pas bâtir vous-même; vous êtes comme ces gens qui achètent des propriétés tout installées, qui attendent une occasion.

VÉTHEUIL.

Ça s'appelle profiter de la bêtise des autres.

CLAUDINE.

C'est gracieux pour le père de Denise ce que vous dites là.

VÉTHEUIL.

Je ne le connais pas. (Se levant.) Il faut tout de même que je m'en aille.

CLAUDINE.

Mais non.

VÉTHEUIL.

J'ai peur de vous ennuyer.

CLAUDINE.

Pas du tout. Je vous assure que je n'ai absolument rien à faire... non, sérieusement, je vous le dirais.

VÉTHEUIL.

Alors je reste. A vrai dire, je suis très bien près de vous... vous êtes si jolie, si fine et vous paraissez surtout si bonne.

CLAUDINE.

Je ne suis pas méchante.

VÉTHEUIL.

Enfin, il faudra bien, tout de même, vous quitter tout à l'heure... Il me semble que je vais rentrer dans la nuit.

CLAUDINE.

Mais non, vous exagérez.

VÉTHEUIL.

J'ai passé une heure exquise dans votre atmosphère,

dans le charme qui est épars autour de vous, et je voudrais pouvoir prolonger cette heure-là.

CLAUDINE.

Vous pouvez la prolonger par le souvenir... Et puis, vous pouvez revenir... on ne vous voit jamais.

VÉTHEUIL.

Je suis déjà enveloppé par votre charme : si je reviens, j'en serai bien vite pénétré, possédé, si vous aimez mieux.

CLAUDINE.

Je ne le crois pas.

VÉTHEUIL.

Qu'est-ce que vous croyez?

CLAUDINE.

Je crois que vous avez le désir de me plaire et vous faites tout ce qu'il faut pour ça, mais c'est dans votre nature; vous seriez auprès d'une autre femme, ça serait absolument la même chose. Vous voyez, moi, je ne suis pas coquette avec vous, et la plus femme de nous deux..., c'est vous.

VÉTHEUIL.

Vous me croyez incapable d'un sentiment véritable et profond, parce que j'ai toujours l'air de me moquer de moi-même... mais ce n'est pas une raison.

CLAUDINE.

Oh! je sais bien... je suis persuadée qu'avec vos airs de bon blagueur vous devez parfois être très tendre, très petite fleur bleue. N'est-ce pas, vous êtes très sentimental?

VÉTHEUIL.

Comme les étoiles.

CLAUDINE.

Et avec tout votre scepticisme, vous devez être très jaloux?

VÉTHEUIL.

C'est-à-dire que d'instinct, je suis jaloux; mais je

me corrige par le raisonnement... c'est-à-dire que je peux être très jaloux, sans raison, et m'en rendre compte, mais alors je ne le fais pas voir.

CLAUDINE.

Et quand vous avez des raisons de l'être?

VÉTHEUIL.

Alors, je suis insupportable, je prends en grippe le genre humain et, si je me trouve dans une partie joyeuse, je suis celui dont les femmes disent : « Tu n'inviteras plus ton ami. »

CLAUDINE, riant.

Je ris parce que je me reconnais, je suis aussi ridiculement sentimentale et jalouse. D'ailleurs, vous m'avez dit tout à l'heure des choses que je pense souvent... C'est étonnant ce que nous nous ressemblons.

VÉTHEUIL.

Vous connaissez le proverbe : Qui se ressemble...

CLAUDINE.

Ah! oui... mais non, non... ça jamais. (Petit silence.) Êtes-vous fidèle?

VÉTHEUIL.

Fidèle... mon Dieu! ça dépend.

CLAUDINE.

Comme chausson.

VÉTHEUIL, riant.

C'est drôle! ah! nous ne nous ennuierions toujours pas.

CLAUDINE.

Oh! ça, j'en suis sûre.

VÉTHEUIL.

Et puis, je vous serais fidèle, à vous, parce que vous avez tout ce qu'il faut pour rendre un homme absurdement fidèle.

CLAUDINE.

Absurdement, mais pas éternellement.

VÉTHEUIL.

Vous n'avez pas assez d'illusions.

CLAUDINE.

C'est pour cela que si j'aimais encore, je serais bien coupable, car je saurais à quoi je m'expose!

VÉTHEUIL.

Vous ne seriez pas coupable, mais renseignée, et alors ça serait très amusant.

CLAUDINE.

Ça serait très grave! Et puis c'est inutile d'en parler, puisque ça ne se fera pas... c'est fini, je suis une bonne bourgeoise très pot-au-feu.

VÉTHEUIL.

Allons donc! Vous êtes une amoureuse et vous aimerez encore. Je ne dis pas, notez bien, que ça sera moi, je ne suis pas assez fat... mais vous aimerez.

CLAUDINE.

Dieu m'en préserve! Je ne voudrais pas repasser par où j'ai passé! Ah! les trahisons, les larmes, les nuits sans sommeil et les désirs de vengeance! Ah! que c'est vilain tout ça et que c'est bête, oui... oui, bête! Et vous voudriez que je recommence ça? Et puis à quoi bon? Pour aboutir à la rupture, c'est-à-dire la mort et l'agonie après la mort!... La rupture!... Vous envisagez ça avec sérénité, vous?

VÉTHEUIL.

Je ne l'envisage pas, je m'éloigne, parce qu'en amour « la seule victoire, c'est la fuite ». C'est pourquoi je tiens toujours toute prête ma valise, une merveilleuse valise en vache, avec une demi-douzaine de chemises, deux habillements complets dont un pour le soir, de l'eau de Cologne et dentifrice dans les flacons, enfin toute prête, comme les chasseurs de Pont-à-Mousson qui ont leur paquetage tout prêt sur les

planches et qui, un quart d'heure après le boute-selle, peuvent être à la frontière; car j'ai remarqué que dans ces circonstances et lorsqu'on voulait partir, c'est toujours le temps que l'on passait à faire sa valise qui vous était funeste : pendant ce temps-là, les amis interviennent, la maîtresse revient et pleure... on est perdu!

CLAUDINE.

Et vous avez déjà eu à vous servir de cette valise?

Entrée du comte de Ruyseux.

SCÈNE IX

CLAUDINE, VÉTHEUIL, DE RUYSEUX.

LE COMTE, baisant la main de Claudine.

Bonjour, chère amie.

CLAUDINE, faisant des présentations.

M. Georges Vétheuil... le comte de Ruyseux.

Saluts. Le comte tend la main à Georges.

LE COMTE, à Claudine.

Ça s'est bien passé votre petite fête?

CLAUDINE.

C'était charmant! les enfants se sont beaucoup amusés, les mamans aussi.

LE COMTE.

Voilà qui va bien.

CLAUDINE.

C'est Ravier qui faisait marcher le Guignol. Il a été tout ce qu'il y a de plus drôle.

VÉTHEUIL.

Ah! c'est Ravier... ah!

CLAUDINE.

Vous le connaissez?

VÉTHEUIL.

Un jeune homme qui dit des monologues et joue la comédie de salon. Qui ne connaît pas Ravier?

CLAUDINE.

Il est si amusant. Il vous imitera n'importe quel acteur.

VÉTHEUIL.

En voilà un qui sait se rendre agréable dans une société. Il est odieux.

CLAUDINE.

Vous êtes méchant.

LE COMTE.

Et Denise?

CLAUDINE.

Denise a fait les honneurs. Elle a été très maîtresse de maison, tout à fait pénétrée de son importance. Quelle drôle de petite bonne femme! Voulez-vous que je vous dise le dernier mot de votre fille?

LE COMTE.

Si je veux!

CLAUDINE.

Quand elle a été habillée, après déjeuner, elle est venue se faire voir et, comme je m'extasiais : « Est-elle belle, madame, comme elle a une belle bobobe et de beaux veveux! » elle m'a dit : « Voyons, p'tite mère, parle donc comme tout le monde : dis une robe, des cheveux... tu comprends, ça ne m'amuse plus, c'est puéril. »

LE COMTE.

C'est extraordinaire!

CLAUDINE, se tournant vers Vétheuil.

Huit ans!

VÉTHEUIL.

C'est effrayant!

LE COMTE.

Eh bien, moi, j'ai passé une partie de l'après-midi

avec mon vieil ami, le marquis de Nezelles. Il va ce soir à la répétition générale du *Tannhauser* à l'Opéra.

CLAUDINE.

Il a de la chance... J'aurais bien aimé y aller... mais je ne vois plus jamais rien...

LE COMTE.

Vous lirez demain dans *Le Figaro* une lettre que nous avons rédigée ensemble.

CLAUDINE.

A quel propos ?

LE COMTE.

A propos de l'incident du banquet de Savoy.

CLAUDINE.

Quel incident ?

LE COMTE.

Mais si, vous savez bien... comme il y avait trop de convives, on a fait deux tables, l'une présidée par Monseigneur, et l'autre par le duc de Luynes, et il paraît que les gens de la table de Luynes n'ont pas eu le même menu que ceux de la table d'Orléans. Alors certains journaux ont commenté la chose et ont commis une foule d'inexactitudes que nous avons relevées dans une lettre de rectifications... car il faut vous dire, monsieur, que je suis un vieux royaliste... Ça ne choque pas vos principes ?...

VÉTHEUIL.

Oh ! pas du tout, monsieur... je ne m'occupe pas de politique et, d'ailleurs, je serais plutôt anarchiste.

LE COMTE.

En ce cas nous pouvons nous entendre.

VÉTHEUIL.

Provisoirement, du moins... (Il se lève.) Madame, je vous demande la permission de me retirer. (Poignée de main au comte.) Monsieur...

LE COMTE.

Au plaisir de vous revoir, monsieur, enchanté de vous avoir connu.

Claudine reconduit Vétheuil.

SCÈNE X

CLAUDINE, LE COMTE.

LE COMTE.

Il a l'air très bien, ce garçon, très sympathique. D'où le connaissez-vous ?

CLAUDINE.

Je l'ai rencontré cet hiver à la vente de l'Orphelinat des Arts, au comptoir de Pauline Gluck. Elle me l'a présenté, nous avons causé, je l'ai trouvé pas bête, bien élevé. Depuis je l'ai revu de temps en temps au Bois, au théâtre... il devait toujours venir me voir, enfin aujourd'hui il s'est décidé.

LE COMTE.

Tiens, tiens, vous ne m'en aviez jamais parlé.

CLAUDINE.

Parce que ça n'avait pas d'importance.

LE COMTE.

Quelle sorte de garçon est-ce ?

CLAUDINE.

Je ne pourrais pas vous dire, je le connais à peine.

LE COMTE.

Qu'est-ce qu'il fait ?

CLAUDINE.

Il ne fait rien.

LE COMTE.

Il a de la fortune alors ?

CLAUDINE.

Je ne crois pas qu'il ait ce qui s'appelle de la fortune, il doit simplement avoir de quoi être indépendant.

LE COMTE.

C'est l'essentiel. Enfin il est gentil?

CLAUDINE.

Oui, et pas banal... et même d'âme assez généreuse. En tout cas, je le crois incapable d'une muflerie.

LE COMTE.

C'est de nos jours le plus bel éloge que l'on puisse faire de quelqu'un. Comment l'appelez-vous déjà? Je n'ai pas très bien entendu le nom que vous m'avez dit.

CLAUDINE.

Vétheuil... Georges Vétheuil.

LE COMTE.

Attendez donc, il me semble que je connais ce nom-là. Mais il a été en prison, votre Vétheuil.

CLAUDINE, *outrée.*

Jamais de la vie. C'est impossible! Mais, mon cher ami, vous êtes fou!

LE COMTE.

Calmez-vous, calmez-vous. Il y a eu en 1880, lors des fameux décrets, vous savez bien, les décrets Ferry, il y a eu un Vétheuil, un jeune homme qui pouvait avoir dix-huit, dix-neuf ans et qui a conspué les gendarmes qui venaient expulser les dominicains de la rue... de la rue... peu importe. On l'a conduit au poste.

CLAUDINE, *calmée.*

Ah! comme ça, je ne dis pas.

LE COMTE.

Ça se passait en 1880, nous sommes en 1895, dix-huit et quinze, trente-trois... Ça doit être ça... Il faudra que je le lui demande.

CLAUDINE.

Si c'est lui, vous allez l'adorer...

LE COMTE.

Je ne dis pas ça, mais il aurait plus de chances de me plaire.

Petit silence.

CLAUDINE.

Et quoi de nouveau?

LE COMTE.

Pas grand'chose.

CLAUDINE.

Mais encore?... Pas de potins... rencontré personne?

LE COMTE.

Si... j'ai rencontré Lagny.

CLAUDINE.

Ah! qu'est-ce qu'il vous a dit?

LE COMTE.

Rien... depuis qu'il n'est plus l'amant de ma femme, il ne me salue même plus.

CLAUDINE.

Voyons!...

LE COMTE.

Ou plutôt, depuis qu'il n'est plus un des amants de ma femme...

CLAUDINE.

Je vous en prie, Alfred, vous savez bien que je n'aime pas vous entendre parler ainsi.

LE COMTE.

Pourquoi? Je n'y mets aucune amertume.

CLAUDINE.

Oh! je sais bien, vous êtes un philosophe.

LE COMTE.

Je ne suis pas un philosophe; seulement, puisque

tout Paris connaît la conduite de ma femme, paraître l'ignorer, moi, serait puéril et même pourrait donner lieu aux plus graves soupçons; m'en vanter serait odieux, en tout cas d'un goût déplorable; mais la constater moi-même, devant des personnes choisies, comme vous, et sous une forme détachée et plaisante, c'est la seule attitude convenable pour un homme qui connaît les exigences de la vie, et je trouve qu'il y a une jolie place à prendre entre Georges Dandin et Othello!

CLAUDINE.

Vous êtes un dilettante.

LE COMTE.

Si vous voulez. D'ailleurs, je ne me fais pas d'illusions, il y a des gens qui sont destinés à être trompés toute leur vie : je suis de ceux-là.

CLAUDINE.

Vous vous vantez.

LE COMTE.

Mais non... et qu'on ne vienne pas me dire qu'il faut être très beau pour qu'une femme vous soit fidèle. J'ai été, quand j'étais jeune... oh! je vous le dis sans fatuité, d'autant plus que maintenant je n'ai plus de prétentions, mais j'ai été un très joli garçon.

CLAUDINE.

Est-ce que les petits ramoneurs se retournaient sur vous quand vous passiez dans la rue?

LE COMTE.

Non... je ne l'aurais pas voulu... enfin j'étais vraiment ce qu'on appelle un joli garçon... j'ai été cocu. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il faut être un héros : au moment de la guerre, j'avais une bonne amie... je l'ai quittée pour aller me battre, j'ai reçu une balle dans le bras, un coup de sabre à la jambe, j'ai été cité à l'ordre du jour; mais pendant qu'on me soignait, j'ai été cocu... Enfin je me suis marié, j'avais un joli nom, de la fortune, j'étais déjà à cette époque un des chefs

du parti, j'ai été cocu. Ce qui me console, c'est que je ne suis pas une exception.

CLAUDINE.

Non, mais ce qui est une exception, c'est la façon dont vous prenez la chose...

LE COMTE.

Je la prends comme il convient, car du moment que l'infidélité ou si vous aimez mieux le changement est une loi naturelle, il est à regretter que notre génie national ait toujours tourné au ridicule et parfois au tragique les conséquences logiques de cette loi.

CLAUDINE.

C'est vrai, mais comment faire ?

LE COMTE.

Admirez que cet événement auquel on doit s'attendre le plus, est le seul qu'on ne nous enseigne pas à considérer avec résignation, et la vérité est qu'il faudrait faire, dès l'adolescence, des exercices et des méditations sur le cocuage, comme on fait dans les couvents des exercices et des méditations sur la mort.

CLAUDINE.

Vous aurez de la peine à y arriver : ça n'est pas dans le caractère français.

LE COMTE.

Je le regrette.

CLAUDINE.

Enfin, je vous en prie, ne parlons pas de tout ça..., ce n'est pas un sujet qui m'enchante.

LE COMTE.

Oh ! mais rien de ce que j'ai dit là n'est pour vous.

CLAUDINE.

Je l'espère bien.

LE COMTE.

J'ai la plus grande confiance en vous... et pourtant,

vous êtes jeune, séduisante, les hommes vous font la cour; un jour, vous en remarquerez un...

CLAUDINE.

Vous aviez mieux commencé.

LE COMTE.

Mais quand je dis que j'ai la plus grande confiance en vous, je veux dire que vous saurez m'éviter le scandale et le ridicule, et c'est la seule chose qu'on ait le droit d'exiger... Quelle heure est-il avec tout ça?... Sept heures bientôt!... Il faut que je rentre pour m'habiller.

CLAUDINE.

Vous dînez en ville?

LE COMTE.

Non, mais il y a du monde chez moi, entre autres Humbeck, le peintre, qui est très amoureux de la comtesse.

CLAUDINE.

Humbeck? N'est-ce pas celui qui fait toujours des grasses petites femmes polissonnes, avec des dessous très suggestifs?

LE COMTE.

C'est lui-même. Nous avons fait sur lui avec le marquis de Nezelles une petite fable que je vais vous dire :

L'art est une chose magique :
A peindre des femmes en corset,
En pantalon, en est-ce qu'on sait?
Un peintre venu de Belgique
Marchait de bonheur en bonheur,
Et la chose est notoire
Fut même décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

MORALITÉ

Les peintres heureux n'ont pas de tableaux d'histoire.

CLAUDINE.

Vous êtes délicieusement bête.

LE COMTE.

Voilà comme nous sommes, nous autres! De nos grandes douleurs, nous faisons des fables express.. Allons, adieu, ma grande amie. Denise n'est pas rentrée? Vous l'embrasserez bien de ma part.

CLAUDINE.

Je n'y manquerai pas. Et quand vous revoit-on?

LE COMTE.

Je viendrai déjeuner demain avec vous pour me remettre.

CLAUDINE.

C'est ça, venez déjeuner demain... Je ferai faire un gratin de queues d'écrevisses.

LE COMTE, sur la porte.

Vous êtes une sainte!

SCÈNE XI

CLAUDINE.

Elle reste seule, un peu pensive. Un domestique entre portant une lettre. Elle lit, regarde la signature.

PROSPER.

On attend la réponse.

CLAUDINE.

C'est bien... Je vous appellerai... (Prosper sort.) Tiens, c'est de Vétheuil! (Lisant.) « Chère madame, en rentrant chez moi, je trouve des places pour cette représentation de l'Opéra à laquelle vous désirez assister. Je vous les envoie : si vous êtes dans les mêmes dispositions, permettez-moi de vous y accompagner et dites-moi si je dois venir... etc., etc. » Il ne perd pas de temps!... (Elle réfléchit.) Non, je n'irai pas! (Elle va à son bureau, met les places dans une enveloppe, sonne et remet le tout au domestique.) Voilà la réponse!

Et c'est ainsi que finit le premier acte.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de toilette de Claudine Rozay. Portes à droite et à gauche. Une large fenêtre donnant sur la rue. Une baie par laquelle on voit la chambre à coucher, un grand lit, la couverture faite, une lumière douce; au fond, la porte de la chambre où dort Denise.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, LE COMTE.

Ils entrent par la porte de gauche.

CLAUDINE.

Il faut que j'aille voir Denise... Je suis un peu inquiète. Elle avait la fièvre ce soir.

LE COMTE.

Elle grandit beaucoup en ce moment; c'est sans doute la croissance qui la fatigue.

CLAUDINE.

J'espère que c'est ça. Restez là... ne faites pas de bruit.

Elle ouvre la porte du fond avec précaution et revient quelques instants après.

LE COMTE.

Eh bien?

CLAUDINE.

Elle dort : elle a l'air bien calme... elle tient son oreiller comme ça... elle a tout à fait mes gestes, la chérie.

LE COMTE.

Il était très bon votre dîner. D'ailleurs, tout a été très réussi.

CLAUDINE.

N'est-ce pas? J'espère qu'on ne s'est pas trop ennuyé. Par exemple, je suis éreintée, je n'en peux plus... Vous permettez que je me déshabille?

LE COMTE.

Mais parfaitement. D'ailleurs, je vais me retirer.

CLAUDINE.

Mais non, mais non, restez... restez... vous ne me gênez pas. Sonnez donc Clara, voulez-vous?

LE COMTE.

Pour quoi faire?

CLAUDINE.

Pour me dégrafer ma robe.

LE COMTE.

Mais vous n'avez pas besoin de Clara; je vais vous la dégrafer, votre robe.

CLAUDINE.

Vous ne pourrez pas.

LE COMTE.

Mais si... laissez-moi essayer.

CLAUDINE.

Si vous voulez... le corsage d'abord.

LE COMTE, dégrafant.

C'est ça le corsage?

CLAUDINE.

Oh! doucement, doucement, comme vous y allez! La jupe à présent, il y a trois agrafes à la ceinture.

LE COMTE, s'épuisant en vains efforts.

Je ne sais pas comment c'est arrangé... et puis ça n'est pas commode... Je n'y vois pas clair.

CLAUDINE.

Attendez, venez près de la cheminée, vous verrez mieux, et puis, asseyez-vous là... vous serez plus à l'aise.

LE COMTE, s'asseyant.

Ah! à la bonne heure! Maintenant ça va aller tout seul.

CLAUDINE.

Eh bien! ça y est?

LE COMTE.

Attendez : non, ça n'y est pas... ces sacrées couturières... Est-il possible de se serrer comme ça!

CLAUDINE.

Mais je ne suis pas serrée du tout.

LE COMTE.

Allons donc, je ne sais pas vraiment comment vous pouvez y tenir... ma foi, j'y renonce.

CLAUDINE.

Je vous l'avais dit : je vais appeler Clara.

Elle sonne.

SCÈNE II

LE COMTE, CLAUDINE, CLARA.

CLAUDINE.

Tenez, Clara, dégrafez-moi donc ma jupe.

LE COMTE, s'installant dans un fauteuil.

Qu'est-ce qu'il avait donc Vétheuil ce soir, pendant le dîner?... il n'avait pas l'air gai.

CLAUDINE.

Je n'ai pas remarqué, il était comme à l'ordinaire.

LE COMTE.

Il était pourtant à côté de Jamine qui a l'air de le trouver très à son goût.

CLAUDINE.

Vraiment. (A Clara.) Allez me chercher ma robe de chambre.

LE COMTE.

Vous avez entendu... elle lui a demandé de la reconduire.

CLAUDINE.

Non, je n'ai pas fait attention. (A Clara.) Allez donc me chercher ma robe de chambre.

LE COMTE.

C'est un si charmant garçon... J'ai vraiment une grande sympathie pour lui.

CLAUDINE.

Ah! oui, il est gentil. (A Clara.) Allez me chercher mes pantoufles, puis vous me déchausserez.

LE COMTE.

Et mon ami Chérance, comment le trouvez-vous?

CLAUDINE.

A quel point de vue?

LE COMTE.

A quel point de vue? Il a causé avec vous... Il est intéressant à entendre causer.

CLAUDINE.

Ah! oui, il est intéressant... un peu raseur.

LE COMTE.

Il s'écoute parler, mais ce n'est pas le premier venu. Savez-vous qu'il vient de faire sur le droit divin un ouvrage très remarquable?

CLAUDINE.

Non... Je sais qu'il a eu l'air d'apprécier le dîner...

LE COMTE.

C'est un esprit très éclairé.

CLAUDINE.

Il a repris deux fois de la glace.

LE COMTE.

Elle était très bonne, d'ailleurs, votre glace. De chez qui venait-elle ?

CLAUDINE.

Mais de chez Alexandrine, comme toujours.

LE COMTE.

C'est curieux... ma femme se fournit aussi chez Alexandrine, et ça n'est jamais aussi bon. D'ailleurs, on mange mieux chez vous que chez moi.

CLAUDINE.

Oui?

LE COMTE.

Oh! oui, c'est bien connu dans Paris.

CLAUDINE.

Je vais vous dire, c'est qu'il y a deux Alexandrines, la bonne et la méchante. Il y en a une, une brave femme, Mme Biard, à qui Alexandrine a vendu sa maison, au coin de la rue de Londres, et qui a continué sous le nom d'Alexandrine; et puis alors la vraie Alexandrine, celle qui avait vendu sa maison, s'est établie place du Havre, pour faire concurrence à celle à qui elle avait vendu : celle-là, c'est la méchante.

LE COMTE.

Mais, au point de vue des glaces, chez laquelle faut-il aller?

CLAUDINE.

Chez la méchante, naturellement; l'autre, la brave femme, fait des glaces qui sentent la pommade. C'est bien, Clara, je n'ai plus besoin de vous; vous pouvez aller vous coucher, ma fille.

SCÈNE III

CLAUDINE, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous savez que je vais vous faire mes adieux ce soir.

CLAUDINE.

Vos adieux! Vous partez donc demain?

LE COMTE.

Oui, il faut que je parte pour Naples, d'où j'ai reçu une dépêche tantôt.

CLAUDINE.

Vous allez encore conspirer.

LE COMTE.

Je resterai probablement une semaine.

CLAUDINE.

Vous avez de la chance d'aller vers le soleil, sous le ciel bleu.

LE COMTE.

Je n'ai pas de chance, puisque je ne peux pas vous emmener.

CLAUDINE, pour dire quelque chose.

Ah! oui, l'Italie!

Petit silence.

LE COMTE.

Il y a bien longtemps que vous ne m'aviez admis à l'honneur de votre petit coucher.

CLAUDINE.

Il y a si longtemps que ça?

LE COMTE.

Mais oui... vous ne le remarquez pas; mais moi, j'y fais plus attention.

Il s'approche d'elle et l'embrasse.

CLAUDINE, surprise.

Qu'est-ce que vous faites?

LE COMTE.

Je vous embrasse... Je ne peux plus vous embrasser?

CLAUDINE.

Oh! si, si.

LE COMTE.

Vous avez l'air fâché.

CLAUDINE.

Fâchée? Oh! non... ça m'a surprise, voilà tout. Je ne m'y attendais pas... vous savez bien comme je suis nerveuse. Là, maintenant que je suis prévenue, vous pouvez m'embrasser. (Elle lui tend ses joues.) Gentiment... là, là...

LE COMTE.

Là, ça veut dire assez, n'est-ce pas? Quel parfum avez-vous donc ce soir?

CLAUDINE.

Mais le même que d'habitude.

LE COMTE.

Peut-on savoir?

CLAUDINE.

C'est un mélange à moi... je ne le dis à personne

Deux heures sonnent.

LE COMTE.

C'est deux heures qui sonnent?

CLAUDINE.

Oui, c'est deux heures. Dieu, que j'ai sommeil!

LE COMTE.

Allons... je vais vous laisser dormir... au revoir!

CLAUDINE.

Au revoir!

LE COMTE, va près de la fenêtre.

Claudine!

CLAUDINE.

Quoi?

LE COMTE.

Vous savez quel temps il fait dehors?

CLAUDINE.

Il neige, je crois.

LE COMTE.

Oui, il neige, et ça ne vous fait rien de me laisser partir comme ça?

CLAUDINE.

Comment, comme ça?

LE COMTE.

Oui, enfin, je veux dire par un temps pareil.

CLAUDINE.

Voyons, mon ami, vous avez votre voiture qui vous attend en bas, vous n'êtes pas bien à plaindre. Clara vous a porté une bonne boule d'eau bouillante. Je suis obligée de vous laisser partir, vous ne pouvez pas rester ici, la boule va être froide... et votre cocher, il doit geler... et votre cheval... ça n'est pas bon non plus pour le cheval.

LE COMTE.

Vous avez raison, je m'en vais; mais j'aurais voulu partir avec quelque chose qui me réconforte, qui me fasse chaud au cœur.

CLAUDINE.

Comment?

LE COMTE.

Vous savez bien.

CLAUDINE.

Voulez-vous un petit verre de cognac?

LE COMTE.

J'ai dit au cœur... ce que je voudrais, c'est un peu de ta chaleur à toi, de la chaleur de ton corps adoré.

Il la saisit.

CLAUDINE, criant.

Vous me faites mal!

LE COMTE, d'un ton de doux reproche.

Oh! Claudine!

CLAUDINE.

C'est vrai... vous m'avez fait mal.

LE COMTE.

C'est bien... Je vous demande pardon... Je m'en vais.

CLAUDINE.

Il ne faut pas m'en vouloir... mais vous ne savez pas ce que c'est... il faut avoir pitié d'une pauvre femme qui a eu quinze personnes à dîner et autant après. Je suis énervée, brisée... et puis ma fille est souffrante... et puis on est de vieux amis.

LE COMTE.

Oui, mon tort, vois-tu, c'est de t'aimer toujours, de t'adorer... Je sais bien que je n'ai plus l'étoffe d'un amant, que je suis un vieux bonhomme.

CLAUDINE.

Mais non... vous êtes le père de Denise...

LE COMTE.

Oui, je comprends, c'est ta fille que tu aimes maintenant, je n'ai pas le droit d'être jaloux... Allons, je te demande pardon.

CLAUDINE.

Oh! mon ami!

LE COMTE.

Seulement, ce soir, je t'ai déshabillée, n'est-ce pas? J'ai senti ton odeur. Ah! comme l'homme le plus respectueusement épris d'une femme peut être une brute à certains moments.

CLAUDINE.

Mais non, vous n'avez pas été une brute... vous exagérez.

LE COMTE.

Allons, vous êtes toujours une grande amie. Dormez bien, bonsoir... Dormez bien... Est-ce que je suis ridicule?

CLAUDINE, l'embrassant.

Tu es très bon. (Et quand il est parti.) Pauvre homme!

SCÈNE IV

CLAUDINE, seule.

Elle écoute. On entend le roulement d'une voiture, puis Claudine entr'ouvre les rideaux de la fenêtre, et pose la lampe comme un signal. Puis, avec précaution, sans bruit, elle ouvre la porte par laquelle vient de sortir le comte, et Vétheuil paraît.

SCÈNE V

CLAUDINE, VÉTHEUIL.

VÉTHEUIL, grand paletot de fourrure, collet relevé.

Quel temps! Il neige, c'est effrayant!

CLAUDINE.

Tu as eu froid?

VÉTHEUIL.

Je suis gelé. Voilà une heure que j'attends dans la rue.

CLAUDINE, brusque.

Ça n'est pas ma faute.

VÉTHEUIL.

Oh! mais, ma chérie, je ne te fais pas de reproches, et je suis trop content d'être près de toi. Tu sais bien que j'attendrais toute une nuit pour passer cinq minutes ici.

Il veut l'embrasser.

CLAUDINE.

Tu as le nez gelé. Approche-toi de la cheminée et chauffe-toi.

VÉTHEUIL.

Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi! Oh! le bon feu... comme on est bien ici! Tu sais que je viens de reconduire cette bonne Jamine?

CLAUDINE.

Oui, oui, je sais.

VÉTHEUIL.

Et toi, comment ça va?

CLAUDINE.

Ça va très bien.

VÉTHEUIL.

Ton dîner était très bon, très réussi.

CLAUDINE.

Ah!

VÉTHEUIL.

Qu'est-ce que tu as?

CLAUDINE.

Mais rien.

VÉTHEUIL.

Si, tu as quelque chose... qu'est-ce qu'il y a?

CLAUDINE.

Mais rien, je te dis.

VÉTHEUIL.

Ah!

CLAUDINE.

Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui?

VÉTHEUIL.

Ah! c'est juste. Le petit interrogatoire.

CLAUDINE.

Oui, le petit interrogatoire.

VÉTHEUIL.

Eh bien! je me suis levé ce matin à huit heures, je me

suis rasé, lavé, peigné, je me suis habillé. J'avais mon costume ardoise, avec une cravate écossaise... non, unie... oui, oui, unie.

CLAUDINE.

Oh! je t'en prie, ça n'est pas drôle!

VÉTHEUIL.

Ça n'est pas pour être drôle, c'est pour te donner des renseignements exacts, aussi exacts que possible.

CLAUDINE.

Je ne ris pas... après?

VÉTHEUIL.

Après, je suis sorti. Je suis allé chez Hahn Meyer voir des gravures anciennes qu'on venait de recevoir. Je t'en ai choisi deux, en couleurs, très jolies, avec toutes leurs marges; je les ai fait porter chez l'encadreur. Tu les auras dans une huitaine.

CLAUDINE.

Et puis?...

VÉTHEUIL.

Oh! il n'y a pas de quoi... Je suis trop heureux... c'est une bagatelle.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qui te prend?

VÉTHEUIL.

Ah! je croyais que tu me remerciais. Et puis, je suis allé déjeuner au cercle.

CLAUDINE.

Après?

VÉTHEUIL.

Après, je suis allé chez Francueil.

CLAUDINE.

Tiens! à quel propos? Je t'avais défendu d'aller chez Francueil.

VÉTHEUIL.

Je sais bien que tu me l'avais défendu, mais j'avais

reçu dans la matinée un petit bleu dans lequel il me priait de passer chez lui.

CLAUDINE.

Il ne peut donc pas se déranger?

VÉTHEUIL.

Il faut croire. Écoute, tu es injuste. Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce garçon?

CLAUDINE.

Il m'a fait... il m'a fait... rien... enfin, il ne me plaît pas.

VÉTHEUIL.

Pourtant, il fallait que j'y aille... Je ne peux pas non plus le lâcher complètement. Voilà un garçon qui ne m'a jamais rien fait, qui ne m'a même jamais rendu un service... encore, s'il m'avait rendu un service, j'aurais l'excuse de l'ingratitude... et il faudrait que je ne le revoie plus... Après tout, c'est mon ami.

CLAUDINE.

Oui, un ami avec qui tu faisais la fête, et quelle fête! Ah! c'est toi-même qui me l'as raconté, quand tu me faisais la cour.

VÉTHEUIL.

J'ai eu tort; on a toujours tort de raconter ce qu'on a fait... plus tard, on vous le ressert...

CLAUDINE.

Oh! tu es bien malheureux!

VÉTHEUIL.

Enfin, qu'est-ce que tu lui reproches?

CLAUDINE.

Je lui reproche d'être un garçon sans cœur, sans morale. Il y a toujours un tas de filles chez lui; il connaît tous les mauvais lieux de Paris, et puis, quand tu le revois, tu me reviens avec un regret de ne pas pouvoir faire comme lui.

VÉTHEUIL.

Mais pas du tout.

CLAUDINE.

Enfin, ça m'ennuie que tu fréquentes ce garçon-là, un coureur qu'on ne voit jamais avec la même femme.

VÉTHEUIL.

Mais ce n'est pas sa faute... C'était son rêve d'avoir la même femme, mais c'est les femmes qui l'ont toujours lâché ou trompé.

CLAUDINE.

C'est bien fait!

VÉTHEUIL.

Alors il s'est fait coureur. D'ailleurs, si c'est ça que tu lui reproches, tu peux t'adoucir, il a la même femme depuis six mois.

CLAUDINE.

Elle doit bien s'amuser.

VÉTHEUIL.

Elle l'adore.

CLAUDINE.

Ça doit lui coûter cher!

VÉTHEUIL.

Elle ne lui a jamais demandé un sou.

CLAUDINE.

Quelle bêtise! Il n'y a pas de femmes qui demandent un sou. Elle y était cette femme, quand tu y es allé?

VÉTHEUIL.

Non, du moins, je ne l'ai pas vue; j'ai trouvé Francueil tout seul... il m'avait prié de venir pour me dire adieu, parce qu'il part.

CLAUDINE.

Bon voyage! Et lui, il l'aime, cette femme?

VÉTHEUIL.

Il en est fou.

CLAUDINE.

Il l'emmène?

VÉTHEUIL.

Oh! non! D'abord parce qu'elle est mariée et ensuite parce qu'il va trop loin. Il s'est fait construire un très joli bateau. Il veut faire du grand voyage; il vient d'acheter une Comore qu'il a eue pour un morceau de pain.

CLAUDINE.

A l'hôtel des ventes?

VÉTHEUIL.

Non, dans l'océan Indien. Ma pauvre petite cocotte, les Comores, c'est des îles... sans blague, un archipel entre la côte d'Afrique et Madagascar... il a l'intention d'avoir une île dans les différentes mers pour faire escale, une Marquise, une Cyclade, une Touamotou.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que tu me racontes?

VÉTHEUIL.

La vérité. Il va d'abord aller au Siam dans des conditions extraordinaires. Figure-toi qu'il a connu dans le temps une Irlandaise qui faisait partie d'un concert de dames hongroises et qui était la maîtresse d'un envoyé du roi de Siam. Parole, crois-tu que Bourget serait content? Et, par le canal de cette Irlandaise, il a obtenu de l'envoyé des lettres d'introduction auprès du souverain, de sorte qu'on viendra le chercher au débarcadère, et qu'on le transportera au palais à dos d'éléphant, avec cortège et musique militaires. Ah! il a de la chance... c'est un beau voyage!

CLAUDINE.

Il a de la chance... Tu trouves? Mais tu peux partir aussi!

VÉTHEUIL.

Il n'est pas question de ça.

CLAUDINE.

Je ne te retiens pas, tu es libre.

VÉTHEUIL.

Je le sais bien que je suis libre.

CLAUDINE.

En tout cas, tu ne peux pas dire, je suppose, que je ne te laisse pas ta liberté.

VÉTHEUIL.

Tu me laisses une liberté... de fer... mais j'en suis ravi. Francueil m'a offert de partir avec lui, mais j'aime cent fois mieux rester près de toi, tu le sais bien.

CLAUDINE.

Et puis tu ne pourrais pas quitter Paris... toutes tes femmes.

VÉTHEUIL.

Est-ce que je fais attention aux femmes, puisque je t'adore.

CLAUDINE.

Tu as assez fait attention à Henriette Jamine, ce soir.

VÉTHEUIL.

Oh! pas du tout.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qu'elle te disait donc de si intéressant?

VÉTHEUIL.

Est-ce que j'ai écouté seulement?... elle m'a raconté son engagement au Palais-Royal.

CLAUDINE.

Tiens, elle est donc engagée au Palais-Royal? Il faut croire que les levers de rideau manquent de bras; mais ce n'est pas ça qui te faisait rire.

VÉTHEUIL.

Ai-je ri?

CLAUDINE.

Oui, tu as ri.

VÉTHEUIL.

Ah! c'est quand elle m'a raconté ses amours avec le prince de Styrie.

CLAUDINE.

Elle a donc été avec le prince de Styrie? Je n'en savais rien, moi. C'est étonnant, toutes les femmes te racontent leurs histoires, à toi... moi, je suis l'amie d'Henriette, je la connais depuis dix ans... elle ne me dit jamais rien. Tu la vois pendant cinq minutes, elle te dit tout.

VÉTHEUIL.

Ce n'est pas ma faute si les femmes...

CLAUDINE.

Avec ça... Tu t'intéresses à leurs aventures, tu les provoques aux confidences, tu prends des airs de confesseur, de psychologue, tu regardes dans leurs yeux, tu lis dans leur cœur, tu leur fais le grand jeu... Monsieur Prudence, va! Non, c'est vrai, ça me met en colère. Je sais bien que je ne devrais pas te dire ça... c'est bête, c'est maladroit, c'est autant de terrain que je perds, mais c'est plus fort que moi... Ah! suis-je bête, mon Dieu, suis-je bête!

VÉTHEUIL.

Écoute, ma petite Claudine, tu es trop injuste. Comment, je viens ici, j'attends une heure dans la rue, par le froid, par la neige, pour avoir la joie profonde de passer quelques instants avec toi, et voilà comme tu me reçois! Car ce n'est pas très drôle d'attendre que l'autre soit parti, me cède la place... Ah! je laisse rudement ma dignité à la porte pour te prouver que je t'aime.

CLAUDINE.

Oh! toi, tu n'es pas jaloux!

VÉTHEUIL.

Non? mais si, je suis jaloux, seulement je reste lo-

gique. Je ne te fais pas de scènes... inutiles... et je ne vais pas chercher surtout dans le passé; il n'est pas à moi le passé, il n'est même plus à toi.

CLAUDINE.

Mais Henriette Jamine, ce n'est pas le passé... c'est ce soir, ce soir... tout à l'heure. D'ailleurs, il n'y a pas que moi qui m'en sois aperçue : Ruyseux lui-même l'a remarqué, et pour qu'il le remarque, lui!

VÉTHEUIL.

Il ferait bien mieux de s'occuper de ses affaires.

CLAUDINE.

Comment l'entends-tu?

VÉTHEUIL.

Eh bien, oui, tu as été assez coquette, ce soir, avec Chérance, toi aussi.

CLAUDINE.

J'ai été coquette, moi?

VÉTHEUIL.

Certainement, je ne voulais pas te le dire, parce que je trouve ça absurde, mais puisque c'est toi qui commences, je serais bien bête de me gêner. Il est vrai que toi, tout t'est permis.

CLAUDINE.

J'ai été aimable, j'étais chez moi.

VÉTHEUIL, très haut.

On peut aller loin avec cette raison-là. On peut être aimable jusqu'au bout, du moment qu'on est chez soi.

CLAUDINE, à mi-voix.

D'abord, ne parlez pas si haut... vous allez réveiller ma fille; c'est bête ce que vous dites là, et grossier... vous savez bien que je ne suis pas une femme à... et puis, si j'ai été coquette, c'était parce que vous étiez trop aimable avec Jamine, c'était pour me venger.

VÉTHEUIL.

Mais moi, ça n'a pas d'importance, je ne la connais pas, cette Jamine... je la connais à peine, du moins... je l'ai vue ce soir, je ne la reverrai peut-être plus jamais! Tandis que ce Chérance, tout le monde sait qu'il te fait la cour, qu'il est très amoureux de toi et qu'il n'a qu'un but, c'est de... parfaitement. Il ne t'a pas quittée des yeux, et cet imbécile de Ruyseux qui ne voit rien, qui laisse faire. J'avais envie de lui crier : mais remuez-vous donc! vous êtes donc aveugle... vous êtes donc... je ne sais pas, moi.

CLAUDINE.

S'il n'était pas aveugle, mon cher, vous ne seriez pas là.

VÉTHEUIL.

Ce n'est pas à vous, ma chère, à me le faire observer. (Un silence, après lequel Vétheuil dit doucement :) Claudine!

CLAUDINE.

Quoi?

VÉTHEUIL.

Nous sommes très heureux; au fond, nous nous aimons, car tout ça c'est de l'amour et du meilleur. Tu sais parfaitement que je t'adore et que je me moque d'Henriette Jamine et de toutes les femmes... Nous n'avons que quelques heures à passer ensemble, quelques minutes, et nous nous disputons!

CLAUDINE.

Dame! à qui la faute?

VÉTHEUIL.

A moi. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Seulement, il faut être indulgente, il faut me prendre comme tu es... allons viens près de moi, faisons la paix.

CLAUDINE.

C'est vrai, tu vous dis tout de suite des choses blessantes, toi; un peu plus, tu m'aurais accusée d'être la maitresse de Chérance.

VÉTHEUIL.

Mais non... j'ai dit seulement qu'il te faisait beaucoup la cour, ce qui est la vérité.

CLAUDINE.

Allons donc! Il adore sa femme, il lui a fait cinq enfants et elle est encore enceinte.

VÉTHEUIL.

Elle est enceinte?... alors c'est de toi... Mais qu'est-ce que ça prouve? Je ne peux pas empêcher les gens de te trouver jolie et de te désirer, et du moment que c'est moi que tu aimes, je n'en demande pas davantage. Allons, mon vieux Claude, ne boude pas, ou alors tu serais au-dessous de tout. Il faut des petites scènes, comme ça... C'est entendu... C'est la règle, mais maintenant c'est fini... au revoir, au revoir. Embrassons-nous.

Ils s'embrassent.

CLAUDINE.

Dieu, que j'ai faim! Je meurs de faim. Figure-toi que j'étais tellement occupée à te surveiller que je n'ai presque rien mangé ce soir.

VÉTHEUIL.

Tu vois comme tu es ridicule. Moi aussi, d'ailleurs, j'étais tellement occupé à te surveiller que j'ai à peine touché au dîner.

CLAUDINE, riant.

Sommes-nous bêtes! Oui, mais c'est une bêtise qu'on peut réparer... je vais aller voir à la cuisine ce qui reste.

VÉTHEUIL.

Veux-tu que j'aille avec toi?

CLAUDINE.

Non, non, ça serait trop long. Attends-moi, je reviens.

Elle disparaît.

VÉTHEUIL, à la porte.

Rapporte du pain surtout... du pain.

Resté seul, il débarrasse une petite table qu'il approche près du feu, puis Claudine revient avec des provisions.

CLAUDINE.

Voilà tout ce que j'ai pu trouver... les domestiques n'ont pas touché à leur dîner, mais ils ont presque fini le nôtre.

VÉTHEUIL.

Ce qui prouve que ce qui restait de notre dîner était meilleur que le leur tout entier.

CLAUDINE.

Il ne reste plus que du filet froid, et des cerises déguisées.

VÉTHEUIL, sentencieux.

Il reste toujours des cerises déguisées.

CLAUDINE.

Et puis il y a des truffes; mais je crois que ça te fait mal.

VÉTHEUIL.

Oui, ça me fait mal, mais je me raisonne, j'en mange tout de même.

CLAUDINE.

Par exemple, il n'y a pas de pain... Je n'ai trouvé que ça.

Elle montre un tout petit croûton.

VÉTHEUIL.

C'est piteux! mais ça ne m'étonne pas, il n'y a jamais de pain.

CLAUDINE.

Je n'ai pas apporté de serviettes ni de nappe, qu'est-ce que nous allons mettre sur la table?

VÉTHEUIL.

Nous mettrons nos coudes.

CLAUDINE.

Tu crois?

VÉTHEUIL.

J'en suis sûr. Et puis pose ça au hasard, le champagne sur la cheminée... pas de couvert surtout, pas de couvert! asseyons-nous tous deux sur ce pouf, nous serons plus près l'un de l'autre.

CLAUDINE.

Alors nous allons manger sur le pouf.

VÉTHEUIL.

Oh! que tu es gentille!... Tiens, tends ton verre, et au moment où le bouchon partira, tu diras : « Dieu, que je m'amuse avec ces étudiants! »

Il débouche la bouteille.

CLAUDINE.

Oh! non, ne le fais pas sauter... ça réveillerait bébé.

VÉTHEUIL.

Rassure-toi, mère admirable, je vais le faire sauter tout bas. (Il lui verse à boire.) Eh bien?

CLAUDINE.

Ah! oui, c'est vrai! Dieu, que je m'amuse avec ces étudiants! Tu avais faim?

VÉTHEUIL.

Comme du tigre.

CLAUDINE.

C'est gentil de souper tous les deux auprès d'un bon feu, pendant qu'il fait froid dehors... Tu es bien?

VÉTHEUIL.

Je suis divinement bien.

CLAUDINE.

Dire qu'il y a des gens qui couchent peut-être dans la rue par un temps pareil!

VÉTHEUIL.

Oui. Tout à l'heure, pendant que j'attendais, j'ai vu

un pauvre diable de musicien qui marchait avec sa boîte à violon sous le bras... il avait l'air d'être le croquemort de son propre enfant. Cet homme noir dans la neige, c'était sinistre.

CLAUDINE.

Pauvre homme! Tu lui as donné quelque chose?

VÉTHEUIL.

Non, il ne me demandait rien, je n'ai pas osé.

CLAUDINE.

C'est vrai, ça m'arrive aussi quelquefois... on n'ose pas, on est des riches honteux... mais on n'a pas le droit.

VÉTHEUIL.

Ah! Claudine, tu es exquise! Tu as le cœur le plus charmant que je connaisse.

CLAUDINE.

C'est vrai?

VÉTHEUIL.

Oh! oui, tu dis des choses parfois qui m'émotionnent jusqu'aux larmes, presque.

CLAUDINE.

Alors, tu m'aimes?

VÉTHEUIL.

Infiniment.

CLAUDINE.

Je ne te demande pas d'adverbe... Tu m'aimes?

VÉTHEUIL.

Oui.

CLAUDINE.

Eh bien, pour la peine, je vais t'annoncer une bonne nouvelle.

VÉTHEUIL.

Dis vite.

CLAUDINE.

Ruyseux part demain en voyage. Il va à Naples; il sera absent une semaine. Alors si tu veux, et si Denise

n'est pas malade, nous irons passer deux ou trois jours dans la forêt de Fontainebleau; nous irons à Gray où nous sommes allés cet automne, dans la petite auberge si propre de la mère Piérard; avec ce temps-là ça sera merveilleux. J'ai toujours rêvé de voir la forêt en plein hiver, et quand on se réveille le matin, on ouvre les rideaux, on voit les arbres tout noirs, les routes toutes blanches, le ciel d'un bleu si pâle, et l'on a bien chaud dans son lit, et l'on se dit que de l'autre côté de la fenêtre, il fait bien froid... Voilà.

VÉTHEUIL.

Oui, c'est une excellente idée.

CLAUDINE.

Je vais écrire à une vieille amie que j'ai à Senlis, Mme de Liancourt, que je vais passer deux ou trois jours chez elle, tu comprends?

VÉTHEUIL.

Pour avoir un alibi.

CLAUDINE.

Mais oui... j'emmènerai Clara.

VÉTHEUIL.

Il n'y a pas de danger?

CLAUDINE.

Avec Clara? C'est une fille qui m'est absolument dévouée, je l'ai depuis si longtemps; elle a vu naître Denise et puis je l'ai soignée quand elle a eu la fièvre typhoïde; Clara, mais elle se jetterait dans le feu pour moi.

VÉTHEUIL.

Alors quel train prendrons-nous?

CLAUDINE.

Attends, j'ai consulté l'indicateur tout à l'heure; il y a un train à dix heures cinquante-sept qui nous amène à Gray, juste pour déjeuner.

VÉTHEUIL.

Ce convoi me paraît fort indiqué; mais dix heures cinquante-sept, c'est de bien bonne heure. Est-ce que tu seras prête?

CLAUDINE.

Pour aller avec toi, je partirais à cinq heures du matin, s'il le fallait. Et toi?

VÉTHEUIL.

Oh! moi, je n'ai qu'à m'habiller : j'ai ma valise toute prête.

CLAUDINE.

Ah! oui, la fameuse valise... les chasseurs de Pont-à-Mousson... gros malin, va! je te vois encore, le jour où tu m'as dit ça, dans le hall, en bas; c'était la première fois que tu venais à la maison; je parie que tu ne te rappelles pas seulement quel jour c'était?

VÉTHEUIL.

Oh si!... c'était le sept juin, un jeudi.

CLAUDINE.

Et le jour où...

VÉTHEUIL.

Vingt et un septembre, un vendredi.

CLAUDINE.

Juin, juillet, août... décembre, janvier, cela fait déjà huit mois. C'est long, par le temps qui court, des gens qui s'aiment depuis huit mois.

VÉTHEUIL.

Et ça n'est pas fini.

CLAUDINE.

Ah! si l'on m'avait dit ce jour-là quelle place tu prendrais dans ma vie, on m'aurait singulièrement étonnée, et pourtant tu me plaisais beaucoup. Oh! ne prends pas cet air fat... Tu m'intriguais beaucoup; oui, c'est ça, tu m'intriguais... j'avais de la curiosité.

VÉTHEUIL.

Ah! voilà!

CLAUDINE.

Et puis tu cherchais à me troubler, tu faisais une jolie voix, de jolis yeux. Tenez, monsieur Vétheuil, vous n'êtes qu'une vieille cocotte.

Elle le prend par le nez qu'elle secoue rudement et tendrement.

VÉTHEUIL.

Tu me fais mal!

CLAUDINE.

Henri! vous me faites mal. Vous l'aimez votre femme?

VÉTHEUIL.

Plus que tout...

CLAUDINE.

Alors il faut la laisser se coucher.

VÉTHEUIL.

Je ne demande que ça.

CLAUDINE.

Ah! oui, mais non... il faut vous en aller, parce que demain on se lève de bonne heure.

VÉTHEUIL.

Quoi, tu vas me laisser partir ainsi?

CLAUDINE.

Tu as bien dit ça... non, sérieusement, va-t'en, il le faut.

VÉTHEUIL.

Le faut-il?

CLAUDINE.

Oui, je suis éreintée, brisée, je n'en peux plus, respecte-moi ce soir : je t'en serai reconnaissante.

VÉTHEUIL.

Tu m'en seras amèrement reconnaissante.

CLAUDINE.

Non, je t'assure.

VÉTHEUIL.

Mais pourquoi?

CLAUDINE.

Parce que. D'abord Denise est souffrante ce soir... j'ai toujours peur que ce soit ma punition de t'aimer.

VÉTHEUIL.

C'est de l'enfantillage.

CLAUDINE.

Tu sais bien comme je suis superstitieuse quand il s'agit de ma fille.

VÉTHEUIL.

Voyons, Claudine, tu n'es pas gentille, il fait si froid dehors.

CLAUDINE.

Pourquoi insistes-tu?

VÉTHEUIL, l'embrassant.

Parce que je t'aime, parce que je t'adore! J'aurais voulu m'en aller autrement... emporter un peu de t...

CLAUDINE, se dégageant.

Ah! ne dis pas ça!

VÉTHEUIL.

Pourquoi?

CLAUDINE.

Pour rien. (Résolument.) Non, pas ce soir.

VÉTHEUIL, la regardant.

Ah! je comprends!

CLAUDINE.

Quoi? Qu'est-ce que tu comprends?

VÉTHEUIL.

Je comprends, et toi aussi tu comprends.

CLAUDINE.

Écoute, Georges, c'est odieux ce que tu dis là. Eh bien! oui, tout à l'heure, il est venu... Mais, je te jure que non. D'ailleurs, il y a longtemps que je t'ai dit ce que j'avais à te dire là-dessus; tu dois être rassuré.

VÉTHEUIL.

Vous dites toutes la même chose.

CLAUDINE.

Parce que tous vous demandez la même chose. Mais moi, je te le jure sur ma fille, je veux qu'elle meure à l'instant même si je t'ai menti, et tu vois que je suis bien calme pour te faire un pareil serment... Tu ne me crois pas?

VÉTHEUIL.

Si... Je te crois.

CLAUDINE.

Ne sois pas jaloux, va... c'est du luxe. Pauvre homme!

VÉTHEUIL.

Tu veux que je le plaigne?

CLAUDINE.

Tu pourrais... Il n'est déjà pas si heureux chez lui avec sa femme... une misérable qui le trompe, qui s'affiche.

VÉTHEUIL.

Pourquoi ne divorce-t-il pas?

CLAUDINE.

Parce que cette femme et lui appartiennent à un monde où le divorce n'est pas admis. Tu sais bien que dans ce monde-là, quand une femme n'est pas heureuse, son confesseur lui conseille d'avoir une liaison plutôt que de divorcer. Alors qu'est-ce qu'ils peuvent conseiller à un homme? Et puis, pourquoi divorcerait-il? Si c'est pour moi, il serait bien mal récompensé.

VÉTHEUIL.

Au moins, il ne serait trompé que d'un côté.

CLAUDINE.

Tu vois bien que tu n'en es pas jaloux.

VÉTHEUIL.

Non, au fond.

CLAUDINE.

Et tu l'aimes?

VÉTHEUIL.

Beaucoup.

CLAUDINE.

Il t'adore.

Trois heures sonnent.

CLAUDINE.

Enfin, nous voilà tous les deux, seuls, à trois heures du matin, et quelqu'un entrerait... A qui ferait-on croire que nous avons été deux amants bien sages?... personne ne voudrait croire à cette bonne action, car c'est une bonne action.

VÉTHEUIL.

Alors, j'en serai récompensé?

CLAUDINE.

Pas plus tard que demain... et maintenant allez-vous-en, mais je veux que vous me disiez des choses gentilles avant de vous en aller... pourtant, si ça vous ennuie, ne vous forcez pas.

VÉTHEUIL.

Ah! Claudine, tu le sais bien que je t'adore, parce que tu es la plus jolie et la meilleure... Tu es vraiment ma maîtresse et je ne peux pas aimer une autre femme que toi. On se dispute quelquefois, mais ça n'a pas d'importance, et au fond nous nous entendons très bien, n'est-ce pas? Je sais bien ce qu'il y a parfois entre nous, c'est notre remords, c'est notre pitié pour lui... aussi, quand tu es désagréable, il ne faut pas m'en vouloir : ça n'est pas sa faute... Tiens, Claudine, voilà comment je t'aime, avec dévotion.

Il s'agenouille devant elle.

CLAUDINE.

C'est bien, je suis contente. Et maintenant, va-t'en, ne fais pas de bruit, je vais sur le balcon te regarder t'en aller... pour te réchauffer le plus longtemps possible.

VÉTHEUIL.

Non, non, quelle imprudence... tu vas attraper froid, je ne veux pas.

CLAUDINE.

Si, si, je vais bien me couvrir.

VÉTHEUIL.

Je ne le veux pas... si tu fais ça, je me tue sous tes fenêtres.

CLAUDINE.

Alors, je n'insiste pas. A demain matin... dix heures cinquante-sept... n'oublie pas.

VÉTHEUIL.

Dieu m'en garde! Au revoir, ma Maîtresse.

CLAUDINE.

Au revoir, mon Amant.

Restée seule, Claudine éteint la lampe dans le cabinet de toilette, puis va entr'ouvrir la porte de la chambre de Denise pour voir si sa fille dort.

Et c'est ainsi que finit le deuxième acte.

ACTE TROISIÈME

Le cabinet de travail de Vétheuil. Grande table. Bibliothèque. Intérieur élégant et sérieux, mais sans somptuosité.

SCÈNE PREMIÈRE

VÉTHEUIL, DE SAMBRÉ.

VÉTHEUIL.

Est-il bon, votre cigare?

SAMBRÉ.

Excellent, cher ami, tout à fait comme je les aime... un peu poivré.

VÉTHEUIL.

Qu'est-ce que vous voulez boire? Il y a ici quarante liqueurs.

SAMBRÉ.

Dieu vous bénisse! je vais prendre du kummel avec de la glace pilée. Oui, voici venir l'été... C'est le temps de boire des alcools glacés. Savez-vous faire les cocktails?

VÉTHEUIL.

Ma foi... non.

SAMBRÉ.

Seigneur! Il faut apprendre. J'ai un de mes amis, un garçon très riche et qui aime boire; il est allé en Amérique exprès pour apprendre à faire des cocktails; il a

pris des leçons pendant un an avec le barkiper du Hoffmann-House à New-York; lui-même a exercé et il a été bar-tender à la Nouvelle-Orléans, car vous savez que c'est dans la Louisiane que l'on fait les meilleurs cocktails.

VÉTHEUIL.

Non, je ne savais pas, mais je suis ravi de l'apprendre.

Un domestique entre.

LE DOMESTIQUE, tendant une carte.

C'est un monsieur qui désire parler à monsieur.

VÉTHEUIL.

Faites entrer.

SCÈNE II

VÉTHEUIL, DE SAMBRÉ, LE COMTE DE RUYSEUX.

LE COMTE.

Bonjour, cher ami, je ne vous dérange pas?

VÉTHEUIL.

Mais pas le moins du monde. Je suis enchanté de vous voir. Permettez-moi de vous présenter mon ami Paul de Sambré... le comte de Ruyseux... (Les deux hommes se saluent.) Asseyez-vous donc.

LE COMTE.

Je ne vais pas rester longtemps; je venais seulement vous demander pourquoi vous n'êtes pas venu hier?

VÉTHEUIL.

Hier?... où ça?

LE COMTE.

Je m'en doutais bien, vous avez oublié que vous deviez dîner avec Claudine et moi et que nous devions aller ensuite aux Folies-Bergère pour les débuts de la princesse Soukhinitchi.

VÉTHEUIL.

C'est vrai, ça m'était complètement sorti de la tête... J'ai été tellement occupé hier... je mets en ordre en ce moment des affaires que j'ai négligées depuis dix ans, de sorte que je suis un peu bousculé. Alors vous m'avez attendu?

LE COMTE.

Naturellement... et puis vous n'aviez pas prévenu, pas envoyé un mot, j'étais inquiet. Je craignais que vous ne fussiez malade.

VÉTHEUIL.

Je suis désolé, mais j'ai complètement oublié. Je vous demande mille pardons.

LE COMTE.

Mais de rien... l'important, c'est qu'il ne vous soit rien arrivé.

VÉTHEUIL.

Eh bien, vous êtes-vous amusés? Comment est-elle, cette princesse Soukhinitchi?

LE COMTE.

C'est une très jolie femme.

SAMBRÉ.

Est-ce une vraie princesse?

LE COMTE.

Je crois bien... elle a épousé en justes noces le prince Soukhinitchi, elle-même est d'une grande famille, c'est une La Roche-Ferrières... j'ai joué avec elle quand elle était enfant... Oh! je n'en suis pas plus fier pour ça. Elle a donc épousé ce prince Soukhinitchi, mais elle n'aimait pas du tout son mari; en général, elle n'aime pas les hommes.

VÉTHEUIL.

Tous les goûts sont dans la nature.

SAMBRÉ.

Et au besoin contre elle.

LE COMTE.

Alors, ils se sont séparés au bout d'un an de mariage, ils ont fait la fête chacun de son côté. Elle s'est ruinée, et pour ennuyer sa famille qui ne voulait pas lui donner d'argent, elle a débuté aux Folies-Bergère.

VÉTHEUIL.

Il devait y avoir beaucoup de monde. Elle ne s'est pas trop fait siffler?

LE COMTE.

Non, c'est-à-dire que, dans les loges, les gens chics l'ont très bien accueillie, ils applaudissaient beaucoup. C'est surtout aux petites places qu'on protestait et qu'on avait l'air de comprendre que la princesse Soukhinitchi se galvaudait... Seulement, elle a chanté des choses qui ont calmé le peuple : c'est un genre qu'elle lance... Ça s'appelle « Chansons vaches », je n'ai jamais rien entendu de plus ordurier.

SAMBRÉ.

Ça fera le tour des salons.

LE COMTE, se levant.

Sans aucun doute. Allons, je me sauve. (A Vétheuil qui le reconduit.) Passez donc place des États-Unis tout à l'heure, si vous avez un moment. Je ne sais pas ce qu'a Claudine; elle est triste, elle s'ennuie... Elle n'est pas commode... il n'y a que vous qui pouvez la distraire. Allez donc la voir, ce sera une bonne action.

VÉTHEUIL.

Certainement... je tâcherai... c'est que j'attends une dépêche. Je peux être obligé de partir d'un moment à l'autre pour des affaires de famille.

LE COMTE.

Tiens... où donc irez-vous?

VÉTHEUIL.

Je ne sais pas.

LE COMTE.

Comment, vous ne savez pas où est votre famille? Quel drôle de garçon vous faites! On vous invite, vous oubliez de venir; vous êtes un type, vous savez.

VÉTHEUIL.

Mais non, je vous assure.

LE COMTE.

Allons, au revoir. (A de Sambré.) Monsieur, enchanté de vous avoir connu.

Poignées de main. Vétheuil le reconduit.

SCÈNE II

VÉTHEUIL, DE SAMBRÉ.

SAMBRÉ.

Dites donc, c'est le comte de Ruyseux?

VÉTHEUIL.

Oui.

SAMBRÉ.

Mais alors, c'est le...

VÉTHEUIL.

Oui.

SAMBRÉ.

Il est très bien.

VÉTHEUIL.

Oui.

SAMBRÉ.

Très sympathique, surtout.

VÉTHEUIL.

Oui, très sympathique, si vous saviez quel homme charmant, quel être exquis... enfin!...

SAMBRÉ.

Dites-moi donc, est-ce vrai que vous êtes fâché avec votre amie?

VÉTHEUIL.

Comment savez-vous ça?

SAMBRÉ.

Mon cher, tout Paris le sait... tout Paris moins un.

VÉTHEUIL.

Tout Paris est trop bon de s'occuper ainsi de mes affaires. Ah! je comprends maintenant pourquoi vous êtes venu me voir; vous êtes venu faire une étude, chercher des tuyaux sur la douleur. Eh bien, ça ne me fait rien du tout, je ne souffre pas. Je souffrirai peut-être demain, peut-être dans une heure, mais, pour le moment, je me sens très bien... Voilà, docteur, vous pouvez dire ça à tout Paris.

SAMBRÉ.

Je n'y manquerai pas.

VÉTHEUIL.

Je suis même heureux, oui heureux, car je suis libre!... voyez-vous, c'est ça qui me pesait le plus : l'esclavage. Ah! oui, c'est bon d'aller où l'on veut, de ne pas être obligé de rendre compte de ses actions, heure par heure, minute par minute, de revoir ses amis, de vivre sa vie enfin.

SAMBRÉ.

Mon cher, vous ne m'intéressez pas. Tant pis pour vous si votre maîtresse vous absorbait à ce point-là.

VÉTHEUIL.

Vous n'avez jamais aimé, vous?

SAMBRÉ.

Je n'ai jamais aimé qu'une seule femme, et elle était de chambre; c'est-à-dire que lorsque j'avais treize ans, une bonne de ma mère exerça sur moi un singulier attrait; c'était une nommée Césarine, une Bordelaise blonde; mais à cet âge-là, notre moi est encore chancelant et brumeux, et je me rends compte à présent que Césarine n'était qu'une entité.

VÉTHEUIL.

Évidemment.

SAMBRÉ.

Depuis, j'ai eu commerce, c'est le mot, avec diverses créatures, mais je ne les ai pas aimées.

VÉTHEUIL.

Je vous admire.

SAMBRÉ.

Mon cher, c'est bien simple : les Orientaux ont parfaitement compris la femme et l'ont mise à la place qu'il fallait... nous autres qui ne vivons pas dans des Orients, mais dans des Occidents, vous entendez bien qu'il ne s'agit pas de voiler nos femmes et de les enfermer entre quatre murs et autant d'eunuques, mais il convient d'enfermer moralement la moukère dans un harem, c'est-à-dire qu'il ne faut pas la laisser se balader dans le domaine de notre pensée, pas plus que dans les avenues de notre cœur ou les ruelles de nos occupations; vous avez bien compris?

VÉTHEUIL.

Oh! parfaitement; mais si elle vous trompe, la moukère, comme vous dites, et c'est inévitable, car elle s'ennuiera à crever dans votre harem moral?

SAMBRÉ.

Croyez-vous donc que j'aie le souci des contingences? Non, dans ces conditions, la femme ne vous trouble plus, et c'est là l'essentiel. Sa puissance sur vous se trouve étrangement réduite, et quand elle se donne, soit à vous, soit au voisin, vous attribuez à ce fait sa valeur réelle, absolue, et non une valeur factice, résultat de nos préjugés, de notre orgueil et de notre rêverie.

VÉTHEUIL.

Mais quel avantage y a-t-il à connaître la valeur absolue?

SAMBRÉ.

Vous supprimez la galanterie, la cour, la jalousie,

toutes choses qui prennent énormément de temps quand elles ne prennent pas la vie tout entière. Voyez-vous, l'homme qui, à vingt-cinq ans, est encore influencé par la femme, ne peut rien faire de sérieux et d'utile dans la vie. Vous avez quel âge? Je ne sais pas, moi... trente-quatre ans, et qu'est-ce que vous avez fait? Vous avez perdu tout votre temps dans des alcôves, et vous vous êtes isolé sous la jupe cloche d'une femme, au milieu de l'océan du monde, comme le plongeur sous sa cloche de verre dont parle Jean-Paul... Eh bien! il y a des choses plus intéressantes à faire, et dans n'importe quelle science, des problèmes plus intéressants à résoudre.

VÉTHEUIL.

Vous vous trompez, l'amour est un art et une science.

SAMBRÉ.

Taisez-vous donc! Est-ce que ça n'est pas toujours la même chose? Toute aventure d'amour se ramène à l'adultère irréductible, et c'est de pauvres mathématiques que celles où l'on n'a à résoudre que des règles de trois.

VÉTHEUIL.

Oui, c'est très bien, ce que vous dites-là, mais vous oubliez qu'on naît amant comme on naît musicien, peintre ou poète.

SAMBRÉ.

Ou rôtisseur! Il faut avoir le dédain d'aimer.

VÉTHEUIL.

Laissez-moi donc tranquille; votre dédain n'est que dépit, et votre prétendue impuissance d'aimer n'est que l'impuissance d'être aimé. Quelle qualité avez-vous pour parler de ces choses, vous qui en êtes resté à la femme de chambre de madame votre mère? Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pas souci des contingences. Mais il y a des femmes, je vous assure, auprès desquelles les contingences prennent une singulière im-

portance, et même, en ne considérant que la valeur absolue de ce qu'elles vous donnent, en se donnant corps et âme, je trouve que ça en vaut la peine.

SAMBRÉ.

Vous vous échauffez.

VÉTHEUIL.

Pas le moins du monde... seulement, il y a des sensations, des émotions...

SAMBRÉ, Ironique.

Des ivresses!...

VÉTHEUIL.

Certainement, des ivresses dont vous ne vous doutez même pas.

SAMBRÉ.

Ah! oui. (Il déclame.) « Ange éternel des nuits heureuses, qui racontera ton silence! O baiser, mystérieux breuvage, que les lèvres se versent comme des coupes altérées! Ivresse des sens, ô volupté! Oui, comme Dieu, tu es immortelle[1]! »

VÉTHEUIL.

Il est facile de bouffonner, et d'ailleurs ça, c'est de la littérature. Mais il y a des souvenirs qu'on n'évoque pas avec des mots : c'est comme des paysages de bonheur que l'on revoit dans le silence de soi-même, des paysages attendrissants avec de grandes lignes calmes; un air que l'on entend, un parfum que l'on respire, et voilà que vous revivez avec leur intensité les heures de jadis, et que vous retrouvez l'âme que vous aviez à ces heures-là; c'est donc qu'elles valaient la peine d'être vécues. Ainsi, tenez... je me rappelle... mais non, vous ne comprendriez pas...

SAMBRÉ.

Je n'y tiens pas.

VÉTHEUIL.

Je vous plains.

1. Alfred de Musset, *La confession d'un enfant du siècle.*

SAMBRÉ.

Moi aussi, parce que vous aimez votre amie, et ça recommencera.

VÉTHEUIL.

Non, non, je pars ce soir... ainsi...

Entre un domestique.

LE DOMESTIQUE.

C'est une dame qui demande à parler à monsieur...

VÉTHEUIL.

Faites-la entrer.

SAMBRÉ.

Je me sauve, cher ami... et puisque vous partez ce soir, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir; je passerai vous dire bonjour demain, vers ces heures-ci...

VÉTHEUIL.

Vous monterez d'inutiles escaliers.

De Sambré sort et sur la porte se trouve vis-à-vis de Jamine. Il s'efface pour la laisser passer.

SCÈNE IV

VÉTHEUIL, JAMINE.

VÉTHEUIL.

Bonjour, petite amie.

JAMINE.

Bonjour, monstre! Vous en faites de belles!... C'est gentil, chez vous.

VÉTHEUIL.

C'est vrai, vous n'êtes jamais venue ici... Et à quoi dois-je le plaisir de votre visite?

JAMINE.

Vous ne devinez pas?

VÉTHEUIL.

Non.

JAMINE.

J'ai vu Claudine.

VÉTHEUIL.

Ah!

JAMINE.

Elle est triste.

VÉTHEUIL.

Je ne suis pas gai... mais à qui la faute, ce n'est pas à moi, assurément.

JAMINE.

Voyons, vous n'avez pas été très gentil avec elle.

VÉTHEUIL.

Elle vous a dit que je la battais?

JAMINE.

Non, mais vous la rendez très malheureuse.

VÉTHEUIL.

C'est elle qui se rend très malheureuse. Enfin, qu'est-ce qu'elle vous a dit?

JAMINE.

Elle m'a dit qu'il y avait eu une scène terrible, que vous étiez parti furieux et que, depuis deux jours, vous n'aviez pas reparu.

VÉTHEUIL.

C'est vrai, il y a eu une scène terrible, mais stupide surtout, stupide.

JAMINE.

A propos de quoi?

VÉTHEUIL.

Vous ne devineriez jamais... je vous le donne en mille... à propos d'une promenade à cheval.

JAMINE.

Elle n'est pas jalouse de votre cheval, j'imagine?

VÉTHEUIL.

Non, mais quand je vais au Bois, le matin, il y a certaines allées qui me sont défendues, sous prétexte que je peux rencontrer des dames.

JAMINE.

A ce point-là?

VÉTHEUIL.

Oui, c'est fou, je vous dis; alors, avant-hier matin, j'ai enfreint les ordres... on m'a vu aux Acacias... c'est une des allées qui me sont défendues...

JAMINE.

Je crois bien, les Acacias!

VÉTHEUIL.

J'arrive l'après-midi chez Claudine et je suis reçu comme si j'avais commis un crime d'amour, un véritable forfait... je ne sais pas, moi; comme si j'avais fait un enfant à Clara après l'avoir forcée d'abjurer sa religion.

JAMINE.

Vous exagérez.

VÉTHEUIL.

Non pas, je vous jure que c'est ainsi que ça a commencé... pour une chose aussi puérile, aussi bête.

JAMINE.

Elle vous aime... elle est comme toutes les femmes qui aiment vraiment, autoritaire et jalouse.

VÉTHEUIL.

Oui, mais il y a des limites.

JAMINE.

Si vous m'aviez vue, moi, avec Philippe que j'adorais pourtant... Je l'empêchais d'aller seul au restaurant, au théâtre, aux courses. Je l'avais fâché avec tous ses amis, et, pour un rien, je lui faisais des scènes pas ordinaires. Ah! je peux dire que je lui ai rendu la

vie dure; mais c'est le seul homme que j'aie aimé vraiment... nous sommes toutes comme ça, quand nous sommes pincées.

VÉTHEUIL.

Oui, on dirait que vous vous vengez.

JAMINE.

Ah! oui, on se disputait et raide!... un jour, je me rappelle, il me taquinait à propos d'une femme; il était dans son tub, je lui ai flanqué un grand coup de cravache sur l'épaule.

VÉTHEUIL.

Vraiment? qu'est-ce qu'il a dit?

JAMINE.

Il est devenu blanc comme ça, j'ai cru qu'il allait me tuer, il m'a dit : « Fous le camp! »

VÉTHEUIL.

Et vous avez filé?

JAMINE.

Comme une pomme. Je vous assure que je ne faisais pas la maligne.

VÉTHEUIL.

Et après?

JAMINE, très simplement.

On s'est réconcilié... c'est l'amour.

VÉTHEUIL.

Oui, je sais bien... il y a des femmes qui aiment à être battues, mais je ne suis pas de ces hommes-là. Notre amour, Dieu merci, n'en est pas encore à la cravache, mais il donne des signes de détresse, comme on dit en termes de courses.

JAMINE.

Déjà! Combien y a-t-il de temps que vous vous connaissez?

VÉTHEUIL.

Il va y avoir un an bientôt.

JAMINE.

Un an... ça ne peut pas finir comme ça.

VÉTHEUIL.

Si, si, ce n'est pas possible... du moins, il faut que ça change.

JAMINE.

Puisque vous savez comment elle est, vous devriez être indulgent; vous êtes le plus fort... il faut être très doux... il faut y mettre du vôtre...

VÉTHEUIL.

J'y mets aussi du mien... mais depuis quelque temps, ces scènes-là se renouvellent presque quotidiennement... A propos de tout, à propos de rien... elle est jalouse.

JAMINE.

Mais de quoi? de qui? Vous ne la trompez pas?

VÉTHEUIL.

Mais non, je ne la trompe pas, c'est pour ça que c'est absolument absurde; seulement elle est jalouse de tout... de vous... Tenez, une nuit, elle m'a fait une scène à propos de vous.

JAMINE, digne.

Elle a tort, parce que lorsqu'un homme est avec une amie, je n'y pense même pas... il me devient sacré. Ah! oui, je l'ai dit souvent : Claudine est maladroite, elle tire trop sur la corde, elle finira par casser.

VÉTHEUIL.

Oui, il y a des câbles qui cassent tout à coup... il y en a d'autres, au contraire, on prévoit qu'ils vont casser; en termes techniques on dit que le câble avertit. Eh bien, ce qui s'est passé avant-hier est un avertissement. (Un silence.) C'est elle qui vous a envoyée?

JAMINE.

Oui, elle m'a défendu de vous le dire; mais elle vous aime, elle vous adore, elle est malade, elle souffre. Voyez-vous, il ne faut pas être méchant.

VÉTHEUIL.

Je ne suis pas méchant.

JAMINE.

Vous n'en retrouverez pas souvent une pareille. Elle est si intelligente et si bonne.

VÉTHEUIL.

Je sais bien.

JAMINE.

Vous deviez dîner avec elle et Ruyseux hier soir, il paraît que vous n'êtes pas venu.

VÉTHEUIL.

J'avais complètement oublié. Oh! ma parole! Vous comprenez, sans ça j'aurais écrit un mot, c'était la moindre des choses.

JAMINE.

Elle a cru que vous aviez fait exprès de ne pas venir, d'autant plus qu'elle a su que vous aviez dîné hier avec Ravier et sa bande.

VÉTHEUIL.

Eh bien, et puis après?

JAMINE.

Il y avait là quelques femmes faciles, elle s'est imaginé que vous en aviez emmené une.

VÉTHEUIL.

Ah! grand Dieu, non! De ce côté-là, vous pouvez la rassurer. Pourquoi, d'abord, aurais-je fait ça?

JAMINE.

Pour vous distraire, pour vous étourdir.

VÉTHEUIL.

Oh! non... l'existence que Claudine me fait mener depuis quelque temps m'a assez étourdi..., je ne suis plus moi... je ne me reconnais plus... Ce que je cherche, c'est le repos, le cher repos... à telles enseignes que je

pars ce soir et que je vais m'enterrer en Bretagne, au bord de la mer... tout seul.

JAMINE.

Vous partez?... Mais je ne peux pas lui dire ça...

VÉTHEUIL.

Vous n'avez pas besoin de le lui dire... d'abord, je ne pars pas pour éternellement, mais pour quelques jours seulement... ça n'est pas une fuite.

JAMINE.

Vous allez partir sans la voir, sans lui dire adieu?

VÉTHEUIL.

Oui, il faut que je ne la revoie pas tout de suite. J'ai besoin de me reprendre, de voir clair en moi-même, il faut que je sois tout seul.

JAMINE.

Vous ne pouvez pas faire ça... vous allez lui faire du mal.

VÉTHEUIL.

Je lui écrirai, elle aura une lettre ce soir, une lettre très tendre, je vous assure, dans laquelle je lui expliquerai tout ça bien mieux que vous ne pourriez le faire; seulement, vous, ne lui dites rien... Il faut me jurer que vous ne lui direz rien.

JAMINE.

Je vous le jure.

VÉTHEUIL.

Par exemple, je vous demanderai d'être là quand elle recevra cette lettre (je la ferai porter vers sept heures), pour bien lui dire dans quelles dispositions vous m'avez trouvé, et que je l'adore. Seulement, il faut que ça change, ça ne peut pas durer, il faut prendre un parti.

JAMINE.

Certainement, mais qu'est-ce que je vais lui dire tout de suite?... parce qu'elle m'attend.

VÉTHEUIL.

Dites-lui que vous ne m'avez pas trouvé.

JAMINE.

C'est ça, c'est ça; allons, je vous laisse... écrivez-lui une bonne lettre. Au revoir.

VÉTHEUIL.

Au revoir. Je vous remercie d'être venue; vous êtes une gentille amie.

JAMINE.

Non, mais je vous aime beaucoup tous les deux. Allons, au revoir, bon voyage, et revenez bien vite.

SCÈNE V

VÉTHEUIL, UN DOMESTIQUE.

Vétheuil sonne un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur m'a sonné?

VÉTHEUIL.

Oui, je pars tout à l'heure, préparez-moi mes affaires.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur sera longtemps?

VÉTHEUIL.

Non... une ou deux semaines au plus... J'emporte seulement une valise, ma valise jaune... vous la mettrez sur le canapé, là, que je n'aie plus qu'à la prendre, avec mon manteau de voyage.

LE DOMESTIQUE.

Tout de suite?

VÉTHEUIL.

Oui, tout de suite.

Pantomime d'un homme qui réfléchit et veut écrire une lettre difficile à écrire. Cependant le domestique a apporté la valise et le manteau qu'il dépose sur le canapé. Puis, tandis que Vétheuil est en train d'écrire, doucement s'ouvre la porte et Claudine entre.

SCÈNE VI

VÉTHEUIL, CLAUDINE.

VÉTHEUIL, levant la tête au bruit et se levant.

C'est vous?

CLAUDINE.

Oui, c'est moi. (Elle s'assied. Un silence. Elle tousse.) Comme il y a de la fumée ici?

VÉTHEUIL.

Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre?

CLAUDINE.

Ce n'est pas la peine... vous ne m'attendiez pas?

VÉTHEUIL.

Non.

CLAUDINE.

Vous voyez que je ne suis pas très fière, et c'est moi qui viens à vous, puisque vous ne venez pas à moi. Seulement Jamine sort de chez moi, ou plutôt, à quoi bon mentir? je l'attendais en bas dans ma voiture. Elle m'a dit que vous partiez... C'est vrai?

VÉTHEUIL.

Oui.

CLAUDINE.

Alors, si je n'étais pas venue, vous seriez parti sans me voir, sans me dire adieu. Qu'est-ce que je vous ai fait? On quitte ainsi une femme qui vous fait souffrir, qui vous trompe, qui a sur vous une mauvaise influence, mais vous n'avez pas à vous plaindre de moi.

VÉTHEUIL.

Je n'aurais été absent que quelques jours, et d'ailleurs j'étais en train de vous écrire.

CLAUDINE.

Pourquoi m'écrire? Pour que ce que vous avez à me dire soit plus définitif, plus irréparable... mais vous pouvez me parler et je peux tout entendre. Je ne vous ferai pas de scène, puisqu'il paraît que c'est ma spécialité, et que je vous rends la vie odieuse.

VÉTHEUIL.

On vous a mal répété, comme toujours, ce que j'ai pu dire, et si j'avais pris ce parti de vous écrire au lieu de vous voir, c'est que j'avais peur, non pas de vous, mais de moi.

CLAUDINE.

Vous aviez peur d'être trop faible, d'avoir de la pitié; mais je n'ai pas besoin de pitié, je vous assure... encore une fois vous pouvez tout me dire.

VÉTHEUIL.

Eh bien, oui, expliquons-nous une bonne fois. Écoutez, Claudine, je vous aime. (Geste de Claudine.) Oh! n'en doutez pas; oui, je t'aime et c'est pour ça que la vie que je mène n'est plus possible... Je t'aime à un tel point que je ne veux plus te partager, même en affection; il faut que tu sois tout entière à moi comme je suis tout entier à toi.

CLAUDINE.

Est-ce que je ne suis pas tout entière à toi?

VÉTHEUIL.

Non, il y a entre nous des choses... tu sais bien... Ça m'ennuie, par exemple, d'attendre pour monter chez toi, la nuit, que ton... qu'un autre... enfin qu'il soit parti.

CLAUDINE.

Est-ce là tout ce que tu as à me reprocher? Tu n'as

UNIVERSITÀ BIBLIOTHECA

pas attendu souvent en tout cas, et puis c'est un ami, et puis tu le savais quand tu m'as prise, je ne t'ai pas menti.

VÉTHEUIL.

Sans doute, mais c'est toujours la même chose : dans les commencements, parbleu, je ne le connaissais pas... mais maintenant qu'il me tend la main tous les jours, que j'ai appris à l'apprécier, à l'estimer, maintenant qu'il a confiance en moi, ça me gêne de mentir et de le tromper.

CLAUDINE.

Alors qu'est-ce que je dirai, moi? Il ne faut pas être plus royaliste que le roi, pourtant.

VÉTHEUIL.

C'est possible, mais il ne faut plus qu'il y ait ces mensonges dans notre amour... Il faut qu'il n'y ait plus rien entre nous, il faut que tu choisisses entre lui et moi.

CLAUDINE.

Mais comment?

VÉTHEUIL.

C'est justement ce que je voulais te proposer. Viens avec moi tout à fait.

CLAUDINE.

Où ça?

VÉTHEUIL.

N'importe où... où tu voudras... chez moi... autre part... peu importe.

CLAUDINE.

Tu me demandes de quitter Ruyseux?

VÉTHEUIL.

Oui.

CLAUDINE.

Non... je n'ai pas le droit de faire ça. Tu me demandes d'abandonner un homme qui n'a jamais été que très bon pour moi, auquel je n'ai rien à reprocher... Tu me demandes de lui faire un chagrin peut-être mortel...

c'est une vilaine action que je ne peux pas commettre... non, je ne peux pas.

VÉTHEUIL.

Alors, tu ne m'aimes pas?

CLAUDINE.

Ne dis donc pas de bêtises... je t'aime et je te défends d'en douter; d'ailleurs, tu ne le sais que trop. Écoute : si pour une chose grave, une chose d'honneur, il fallait que tu te battes demain, tu te battrais malgré mes supplications, malgré mes larmes et que je puisse en mourir. Eh bien, nous autres femmes, c'est la même chose... il y a des circonstances où nous ne devons pas reculer, ni même hésiter... nous ne nous battons pas, mais nous nous sacrifions. C'est pourquoi je ne peux pas faire ce que tu me demandes. Mais songe donc, cet homme qui m'aime, qui adore sa fille... nous vois-tu l'abandonner toutes les deux... Qu'est-ce qu'il ferait, le malheureux? Ah! non, c'est une lâcheté... Tu ne peux pas me conseiller une lâcheté.

VÉTHEUIL.

Comme tu l'aimes!... et tu le trompes, pourtant.

CLAUDINE.

Il ne le sait pas... Il ne souffre pas... Est-ce que ce n'est pas l'essentiel? Et puis, il y a autre chose : il y a ma fille.

VÉTHEUIL.

C'est juste... Cette Denise... Je la...

CLAUDINE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi, tais-toi. Eh bien, oui, il y a ma fille; il faut que je pense à son avenir, et si je m'en allais avec toi, s'il y avait ce scandale dans ma vie, plus tard, au moment de la marier, on me rirait au nez et on dirait : Telle mère, telle fille, bon chien chasse de race, est-ce que je sais?

VÉTHEUIL.

Mais on ne peut pas te dire ça à toi : son père n'est pas ton mari.

CLAUDINE.

Oui, mais maintenant, il faut autant d'hypocrisie dans le monde où je suis que dans le vrai, le vrai... que dans l'autre, si tu aimes mieux. Et puis il y a des questions matérielles dont il faut bien parler. Si je partais avec toi, est-ce que son père voudrait encore s'occuper d'elle?... C'est un galant homme, c'est entendu, c'est un brave homme, mais la bravhomie a des limites. D'un autre côté, je ne veux pas que ma fille ait à se débrouiller toute seule comme je l'ai fait... je sais trop ce qu'il en coûte, par quelles souffrances on passe et quels dangers on court, et malheureusement, à présent plus que jamais, il faut que nos filles aient une dot.

VÉTHEUIL.

Qu'est-ce que tu veux que je te réponde? Évidemment ce sont des raisons. Tu dis des choses qui entrent dans mon cœur et qui réveillent ma conscience... Pourtant, si tu m'aimais...

CLAUDINE.

Oui, je sais bien ce que tu vas me dire : la passion excuse tout; mais chez les brutes seulement. Tu me citeras des femmes qui ont tout quitté pour leur amant... Parbleu, on les connaît celles-là, mais on ne connaît pas les autres, celles dont le cœur a été brisé, meurtri pour suivre leur devoir et qui n'ont rien dit.

VÉTHEUIL.

A ce compte-là, ton premier devoir était de ne pas être ma maîtresse.

CLAUDINE.

Le devoir, c'est ne de pas faire du mal à ceux qui ont été bons pour nous.

VÉTHEUIL.

Mais moi, j'ai fait abnégation de tout pour toi!... Du jour où je t'ai connue, j'ai aliéné ma liberté... je suis venu demeurer près de toi, à deux minutes de ta maison, pour être à ta disposition. J'ai pris tes heures,

j'ai réglé ma vie d'après la tienne, je n'ai plus revu mes amis, j'ai bousculé mes habitudes, je n'ai plus pensé à moi-même !

CLAUDINE.

Mais je le reconnais... seulement c'est toi que tu sacrifiais et non les autres. Comme c'est malin ! Parbleu, si j'étais seule, crois-tu que je tienne au luxe, à l'argent ? et tu sais bien que je te suivrais où tu voudrais, et que je vivrais avec deux cents francs par mois au fond d'une province, pourvu que ce fût avec toi, car je t'ai dans mon cœur et dans ma chair, et je t'aime.

VÉTHEUIL.

C'est vrai ?

CLAUDINE.

Oh ! oui... mais encore une fois pas jusqu'à la lâcheté. Ce que tu me demandes est impossible, et si l'existence que tu mènes est insupportable, si je ne te rends pas heureux, tu as raison, il vaut mieux partir tout de suite, m'oublier, et quand tu reviendras, nous serons des amis... si je suis encore là.

VÉTHEUIL.

Non, Claudine, vois-tu, je ne pourrai pas t'oublier, et quant à être des amis, ce n'est pas raisonnable ce que tu dis là. Oui, tout à l'heure, je voulais partir. J'étais très fort avant de t'avoir vue, mais dès que tu es entrée ici, j'ai compris que je ne partirais pas. J'étais vaincu d'avance et tu sais bien que je ne peux pas vivre sans toi... j'ai besoin de ta voix, de ton odeur, de tes caresses... j'ai besoin d'avoir la tête sur ton épaule et de t'embrasser, et de t'adorer, et de te le dire. Oui, il faut que tout le reste nous soit bien égal. Eh bien, c'est vrai, puisque nous avons vécu ainsi jusqu'à présent, nous pouvons bien continuer sans faire de mal à personne... il s'agit de s'arranger... puisque nous savons où est le danger, nous l'éviterons. Mon Dieu, tu seras moins autoritaire, moins jalouse, et moi je serai plus

patient, plus indulgent. Tu ne seras plus méchante comme avant-hier.

CLAUDINE.

C'est toi qui as été cruel... dire que tu as pu rester plus d'un jour sans me voir!

VÉTHEUIL.

Il fallait une explication... nous l'avons eue; elle n'a servi à rien, oublions-la... on s'aime?

CLAUDINE.

Mais oui.

VÉTHEUIL.

Vois-tu, c'est l'essentiel.

CLAUDINE.

Est-ce que tu es si à plaindre que ça?

VÉTHEUIL.

Que ça, non.

CLAUDINE.

Est-ce que nous n'avons pas eu des heures charmantes, des souvenirs inoubliables?

VÉTHEUIL.

Mais si.

CLAUDINE.

Alors, embrasse-moi.

VÉTHEUIL.

Ah! Claudine! je te retrouve, laisse-moi te regarder.

CLAUDINE.

Non, non... il fait trop clair ici... j'ai tant pleuré, je ne dois pas être jolie... (Elle va à la fenêtre, ferme les rideaux qu'elle attache avec son épingle à chapeau. Elle revient s'asseoir.) Comme ça, c'est plus mystérieux, et tu ne vois pas que j'ai les yeux rouges. Viens là, mon amour, tout près de moi, comme dans les premiers temps que nous nous aimions. Tu te rappelles, tu te mettais à mes pieds, ta grosse tête sur mes genoux, on regardait tomber la nuit, et on avait des âmes de crépuscule et de silence.

VÉTHEUIL.

Je t'adore, Claudine, je t'adore.

CLAUDINE.

Attends, qu'est-ce qu'il y a donc là-dessous qui me gêne?

VÉTHEUIL.

Ah! oui, je sais, je vais l'ôter.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que c'est?

VÉTHEUIL.

C'est ma valise!

Il enlève sa valise que le domestique avait mise sur le canapé et revient près de Claudine. Ils s'enlacent.

Et c'est ainsi que finit le troisième acte.

ACTE QUATRIÈME

A Pallanza, au bord du lac Majeur, un jardin avec des massifs de magnolias. Une terrasse d'où l'on voit le lac et les montagnes dans une atmosphère très bleue, sous un ciel de lune et d'étoiles. — Au lever du rideau, Claudine et Vétheuil sont assis. Claudine est en déshabillé, Vétheuil en costume de voyage.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, VÉTHEUIL.

CLAUDINE.

A quelle heure as-tu dit qu'on vienne te chercher?

VÉTHEUIL.

A dix heures.

CLAUDINE.

Si tôt!

VÉTHEUIL.

Oui, il faut que je sois à la gare de Locarno pour le train de onze heures.

CLAUDINE.

Tes bagages?

VÉTHEUIL.

Le cocher doit passer à l'hôtel avant de venir.

CLAUDINE.

La voiture viendra te prendre en haut, à la maison?

VÉTHEUIL.

Non, j'ai dit au cocher de venir ici, en bas du jardin.

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu!

Un silence. Puis on entend la voix d'un pêcheur sur le lac, il chante : *Vorrei morire!*

VÉTHEUIL.

Écoute, c'est notre pêcheur. (Essayant de sourire.) Il sait que tu es là, il s'applique, il chante pour toi.

CLAUDINE.

Ah! oui, c'est pour moi qu'il chante... moi aussi, je voudrais mourir, tandis que la nuit est belle. Ah! vois-tu, quand je pense que demain, demain tu ne seras plus là, il me semble que je vais devenir folle. Ah! c'est affreux! Et puis, pourquoi t'en vas-tu si loin que je ne pourrai même pas t'écrire? Pourquoi t'es-tu fait engager dans cette mission pour explorer des pays dont on ne revient jamais?

VÉTHEUIL.

Non, mais dont on ne revient pas tout de suite, et c'est ce que j'ai voulu, et c'est ce que tu as voulu toi aussi, car nous en sommes convenus ensemble, il fallait que je parte, il le fallait. Est-ce vrai?

CLAUDINE.

Oui, c'est vrai, mais quand nous sommes convenus de ton départ, j'avais du courage, mais tu pars ce soir et je n'en ai plus.

VÉTHEUIL.

O ma chérie, mais moi, il faut que j'en aie. Et tu ne sais pas jusqu'à quel point il faut que j'en aie pour faire ce que je fais.

CLAUDINE.

Tu ne peux pas rester encore ce soir, rien que ce soir! Ah! si, je t'en prie...

VÉTHEUIL.

Hélas! ma chérie, tu sais bien que je suis resté près

de toi aussi longtemps que je l'ai pu. En partant tout à l'heure, c'est tout à fait le dernier train que je prends, j'arriverai à Marseille juste pour m'embarquer sur le bateau; ainsi, tu vois...

CLAUDINE.

Oh! non! je ne pourrai pas, c'est au-dessus de mes forces; reste, il faut que tu restes tout à fait.

VÉTHEUIL.

Voyons, Claudine, je t'en prie, ne dis pas cela, ne me brise pas le cœur davantage. Mais, en supposant que je reste, est-ce que nous pourrions reprendre la vie de Paris? avec les mêmes obstacles entre nous deux et les mêmes scènes qui nous aigrissent et qui nous lassent; car, demain, elles recommenceraient ces scènes-là, et nous le savons bien, elles sont la conséquence des conditions dans lesquelles nous nous sommes rencontrés. Ah! parbleu! combien de fois avons-nous essayé d'être heureux malgré tout; nous ne l'avons jamais pu... et nous ne le pourrions pas davantage, et nous finirions par nous détester, par nous trahir même.

CLAUDINE.

Oh! non, oh! non!

VÉTHEUIL.

Est-ce que cette vie-là est possible? Ah! non, c'est l'enfer, et puis ça serait vilain, après les quelques semaines que nous avons passées ici, seuls, si complètement seuls; nous avons été trop heureux et nous ne pouvons plus concevoir autre chose; nous avons eu un mois de bonheur que rien n'est venu troubler...

CLAUDINE.

Si ce n'est la pensée qu'il faudrait se séparer...

VÉTHEUIL.

Oui, mais cette pensée-là empêchait notre bonheur d'être insolent, d'être éclatant, et le teintait de mélancolie... C'était comme la brume qui, ce soir, enveloppe

les montagnes, rend leurs contours moins durs, et fait de ces masses énormes des choses attendrissantes.

CLAUDINE.

Ah! comme tu analyses tes sensations, et comme tu es compliqué, même dans le moment que tu es le plus sincère et le plus ému. Est-ce drôle d'être comme ça!

VÉTHEUIL.

Oui, c'est parce que je suis comme ça que je t'ai comprise, le jour où tu m'as dit que tu ne pouvais pas abandonner ton ami, ni compromettre l'avenir de ta fille. Sans ça, j'aurais dit : Je veux! comme tant d'autres, et nous aurions semé des désastres autour de nous. En tout cas, nous avons été pendant un mois complètement l'un à l'autre, sans personne entre nous, seuls, au bord de ce lac où se cachent tant d'amours pareilles aux nôtres. Nous avons pu même, parfois, avoir l'illusion que nous étions libres, nous avons été des Amants, c'est ce que nous voulions : avoir un mois de bonheur absolu... nous l'avons eu, et maintenant, il faut payer.

CLAUDINE.

Alors, c'est fini... c'est fini?...

VÉTHEUIL.

Écoute, Claudine, viens-là, laisse-moi te parler, laisse-moi te dire...

CLAUDINE.

Quoi? Qu'est-ce que tu as à me dire? Encore des choses raisonnables; tu ne sens donc rien, toi?

VÉTHEUIL.

Oh! Claudine, c'est mal, ce que tu dis là... Si tu savais... mais je suis meurtri, moi aussi, j'ai le cœur en lambeaux, je monte un calvaire effroyable, seulement, il le faut! il le faut! il le faut!

CLAUDINE.

Je ne te reverrai jamais!...

VÉTHEUIL.

Mais si... je reviendrai, plus tard, et nous serons guéris.

CLAUDINE.

Tu crois?

VÉTHEUIL, avec force.

Oui, nous serons guéris; nous ne nous quittons pas parce que je t'ai trompée ou que tu m'as trompé, ou que nous sommes las l'un de l'autre; il n'y a pas entre nous les mensonges habituels ni les habituelles infamies qui enveniment les blessures d'amour et font les plaies inguérissables; nous nous quittons parce qu'il y a entre nous ta fille et ton ami, et que nous ne pouvons plus être heureux avec des obstacles si tendres; et puis, nous nous disons adieu, c'est vrai, mais c'est dans un paysage merveilleux!

CLAUDINE.

C'est comme si tu disais à une femme qui va se noyer, qu'elle se noie dans une jolie rivière!

VÉTHEUIL.

Tu ne me comprends pas... dans un paysage apaisant, si tu aimes mieux... Plus tard, pas demain, bien sûr, mais plus tard, quand tu penseras à cette terrasse de Pallanza, tu reverras en même temps le lac, les montagnes, toutes ces choses qui nous entourent et qui sont si douces, et quand tu songeras à notre séparation, ta douleur, malgré toi, participera du calme qui y préside.

CLAUDINE.

Jamais!... Il ne faut pas y compter!... Tu es gentil de me dire ça, mais moi, je sais bien que je vais souffrir longtemps et cruellement, toujours! D'abord, ce pays, je le déteste, je l'ai en horreur, je vais le fuir, le fuir. Demain matin, je pars, moi aussi. Ah! si je pouvais m'en aller toute seule, autre part, n'importe où, mais je ne pourrai même pas souffrir à l'aise... on

m'attend, on sera revenu, j'ai eu un mois de congé. c'est déjà bien joli.

VÉTHEUIL.

Voyons, Claudine, voyons!...

CLAUDINE.

Non, c'est vrai, je suis trop malheureuse. Parbleu, toi, tu vas voyager, tu vas voir des pays nouveaux, ça t'intéressera, tu vas vivre une tout autre vie, et tu m'oublieras!

VÉTHEUIL.

Non, je ne t'oublierai pas.

CLAUDINE.

Écoute, je voudrais te demander une chose, tu ne vas pas te moquer de moi?...

VÉTHEUIL.

Pourquoi veux-tu que je me moque de toi?

CLAUDINE.

Tu vas trouver cela absurde...

VÉTHEUIL.

Mais rien n'est absurde...

CLAUDINE.

Eh bien, écoute : c'est très sérieux. Je voudrais que tous les soirs, à la même heure, nous regardions la même étoile, puisque je ne pourrai même pas t'écrire; alors, tous les soirs, à dix heures, si tu veux, nous regarderons... je ne sais pas, moi... attends... la Grande Ourse... oui, c'est ça, la Grande Ourse, c'est la seule que je puisse reconnaître; les autres, je m'y embrouille.

VÉTHEUIL.

C'est entendu, je te le promets.

CLAUDINE.

Et alors, quand tu seras là-bas, dans des pays impossibles, je penserai que tu es là à regarder le même coin

du ciel en même temps que moi... ce n'est pas grand'-chose, mais c'est toujours ça!

VÉTHEUIL.

Oui, mais quand je serai là-bas, dans des pays impossibles, comme tu dis, il fera jour pour moi quand il fera nuit pour toi, et puis nous ne verrons pas les mêmes étoiles.

CLAUDINE.

Pourquoi?

VÉTHEUIL.

Parce que de tous les points de la terre on ne voit pas la même partie du ciel; la terre, n'est-ce pas... Enfin, ce serait trop long à t'expliquer...

CLAUDINE.

Tu es sûr? Alors, ça n'est pas juste, s'il ne nous reste même pas ça. Ah! mon Dieu, comme je vais être seule! Tu aurais mieux fait de ne rien me dire.

VÉTHEUIL.

C'est vrai, j'aurais dû te laisser croire...

CLAUDINE.

Écoute donc!...

On entend un bruit de grelots.

VÉTHEUIL.

Oui, c'est la voiture qui vient me chercher.

CLAUDINE.

Déjà! Ah! mon Dieu!

LE COCHER, patois italien.

Excellence, il est dix heures. J'ai pris les bagages de Son Excellence à l'hôtel; la voiture est en bas.

CLAUDINE.

Ah! qu'il attende encore cinq minutes!

VÉTHEUIL.

Oui, oui, c'est bien... dans cinq minutes, je viens...

Le cocher s'en va. Vétheuil et Claudine restent silencieux quelques instants.

VÉTHEUIL.

Allons, il le faut!

CLAUDINE.

Non, écoute, je n'ai pas la force, je ne peux pas, ne t'en va pas, je t'en supplie, je ferai ce que tu voudras, je le quitterai s'il le faut. Si je le quittais, est-ce que tu resterais?

VÉTHEUIL.

Ah! oui, je resterais, mais le feras-tu?

CLAUDINE.

Oui, si tu veux.

VÉTHEUIL.

Écoute, tu le feras? Tu en es bien sûre? Tu sais à quoi tu t'engages? C'est le père de ta fille, et tu sais que c'est sa vie que tu brises, qu'il n'a de foi qu'en toi? Il faut que je te dise toutes ces choses, parce qu'après ce serait irrémédiable, tu ne pourrais plus te reprendre, je te le défends.

CLAUDINE.

Si j'allais le trouver, si je lui avouais tout, il est si bon... il comprendrait peut-être. Veux-tu que je lui dise que nous nous aimons et qu'il ne faut pas nous séparer...

VÉTHEUIL.

Ah! tu vois bien!... tu ne peux pas... Aller le trouver... c'est fou ce que tu dis là. Il n'y a pas d'homme qui comprenne ces choses-là. Non, tu vois bien qu'il faut que je parte.

LE COCHER, dans son patois.

Excellence, il est dix heures un quart. Nous avons juste le temps d'arriver à Locarno pour le train de onze heures, il y a de grandes montées.

VÉTHEUIL, au cocher.

C'est bien, je viens tout de suite.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qu'il dit?

VÉTHEUIL.

Qu'il est dix heures un quart et que nous avons juste le temps pour être à Locarno à onze heures.

CLAUDINE.

Eh bien, adieu! (Très long baiser.) Laisse-moi te regarder, Georges, Georges, il me semble que tu meurs. Va-t'en! va-t'en. Ne me dis plus rien!

Elle tombe sur un banc, la tête dans ses mains, et sanglote. On entend les grelots du cheval qui tintent. Le bruit s'éloigne.

Et c'est ainsi que finit le quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME

Chez Henriette Jamine. Le hall de l'ancien hôtel Rozay, place des États-Unis, où Jamine, ce soir-là, pend la crémaillère. Fleurs, lumières, tziganes, soupers par petites tables. A chaque table, trois ou quatre soupeurs. Au lever du rideau, tous les convives écoutent silencieusement Boldi, le chef des tziganes, qui verse un air dans l'oreille de Jamine.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE ROZAY, JAMINE, MADAME GRÉGEOIS, MADAME SORBIER, VÉTHEUIL, RUYSEUX, DE SAMBRÉ, RAVIER, SCHLINDER, PRUNIER, etc.

MADAME SORBIER, quand Boldi a fini.

Dites donc, Schlinder, faites-moi le plaisir d'appeler Boldi, voulez-vous, pour qu'il me joue cet air que j'aime tant, que nous avons entendu à Vienne cet automne, vous savez bien?

SCHLINDER.

Mais certainement, chère amie. (Appelant.) Boldi! Voulez-vous venir près de madame et lui jouer le lied d'amour...

Boldi s'approche de la table où est Schlinder et verse dans l'oreille de Madame Sorbier l'air demandé, et quand il a fini :

PRUNIER.

Ça a jeté un froid, cet air-là, vous ne trouvez pas?

JAMINE.

Non, je le trouve très joli, moi.

PRUNIER.

Allons donc! il est triste, je n'aime pas la musique triste.

JAMINE.

Parbleu, vous voudriez toujours qu'on vous joue : *Allume! allume!*

PRUNIER.

Certainement, au moins c'est dansant.

RAVIER.

C'est chahutant, même.

JAMINE.

Eh bien, moi, j'adore la musique mélancolique au contraire, celle qui fait rêver. Il y a certains airs que je voudrais que l'on me joue... pendant que l'on me dirait des choses très douces.

PRUNIER.

Pourquoi dis-tu ça en regardant Ravier?

RAVIER.

Allons, Prunier, voyons, ne vous fâchez pas, ne gâtez pas une si belle soirée.

PRUNIER.

Vous me mettez en colère avec toutes vos bêtises... comme si la musique avait une influence sur ces choses-là.

JAMINE.

Je suis sûre que Ravier me comprend.

RAVIER.

Ah! comme vous avez raison, madame, et quelle confidente, quelle entremetteuse que la musique! Il paraît que Massenet vient d'écrire une mélodie sur des vers de Verlaine; elle est si troublante qu'elle a été interdite par la censure, on n'a laissé que les paroles.

PRUNIER.

Qu'est-ce que vous racontez là?

RAVIER.

La vérité.

MADAME GRÉGEOIS, à une autre table.

Qu'est-ce qu'on attend?

DE SAMBRÉ.

On attend quelque chose de grand.

MADAME GRÉGEOIS.

On dirait qu'il y a un moment de malaise et de gêne indescriptible.

DE SAMBRÉ.

Aux conversations étincelantes, aux joyeux éclats de rire a succédé le silence le plus pénible.

MADAME SORBIER.

Qui portera le toast à la bonne maîtresse de la maison?

SCHLINDER.

Selon la coutume française, dans les familles à leur aise.

MADAME SORBIER.

Mais Ravier est désigné pour cette besogne.

SCHLINDER.

Et qu'il ne nous dise pas qu'il n'a rien préparé; toute la soirée, il était absorbé comme un homme qui a répété par cœur ce qu'il va improviser.

MADAME SORBIER.

Tenez, qu'est-ce que je vous disais, le voilà qui se lève.

RAVIER, debout sur une chaise.

Mesdames... Messieurs. C'est sans la moindre émotion que je prends la parole...

DE SAMBRÉ.

Vous dites ça...

RAVIER.

Non, je vous assure que je ne suis pas le moins du monde ému.

SCHLINDER.

Il ment.

RAVIER.

Qu'est-ce que je risque? Je suis tellement sûr que, quoi que je dise, vous allez pousser des hurlements comme un tas d'invités que vous êtes; alors, je serais bien bête de me fouler la matière grise pour trouver des formules nouvelles. Je vous propose donc de boire tout simplement à la santé de nos hôtes, et d'abord de Mme Henriette Jamine, notre ravissante amphitryonne, dont la beauté n'est plus à louer, et de boire aussi à la santé du patron, Ernest Prunier, (D'un ton méprisant.) qui est bien le plus grand marchand de ciments que je connaisse.

TOUS.

Bravo! bravo!

RAVIER.

Messieurs, l'exemple que nous offre ce couple n'est-il pas admirable? Et devant des existences si bien remplies, devant ce labeur incessant, devant une telle compréhension de la vie, (Se tournant vers Jamine.) permettez-moi de boire, Madame, au commerce, (Se tournant vers Prunier.) Monsieur, à l'industrie!

TOUS.

Bravo! bravo!

Brouhaha. Pendant qu'on enlève les petites tables, tous ces gens se réunissent par groupes. Dans un coin, Claudine Rozay et Ruyseux.

RUYSEUX.

Eh bien, chère amie, qu'est-ce que vous dites de tout ça?

CLAUDINE.

Il y a si longtemps que je n'ai entendu tant de bruit que je suis un peu abrutie. Tous ces gens-là, pour moi, ont l'air de fous, et leur gaîté ne m'amuse

pas du tout; d'ailleurs, il faut tout dire, ils n'ont pas dû me trouver bien drôle non plus.

RUYSEUX.

Allons donc! vous savez bien que vous êtes toujours la plus jolie.

CLAUDINE.

Oh! oh!

RUYSEUX.

Et la plus aimée.

CLAUDINE.

Ça, je le crois.

RUYSEUX.

Que voulez-vous? nous ne sommes plus mondains, nous ne sommes plus bien Parisiens.

CLAUDINE.

Dieu vous entende!

Dans un autre coin, Ravier, Jamine, Grégeois, etc.

JAMINE, à Ravier.

C'était charmant, vous savez, votre petit discours.

PRUNIER.

Charmant! J'en ai été très touché!

RAVIER.

Je n'ai dit que la vérité.

MADAME SORBIER.

Absolument! Le souper a été très gai... on s'est beaucoup amusé. D'ailleurs, vous avez arrangé cet hôtel avec un goût... C'est une très jolie crémaillère!...

JAMINE.

Et vous savez, ça ne fait que commencer, j'ai l'intention de donner quelques fêtes cet hiver.

MADAME GRÉGEOIS.

Ce sera plus gai qu'avec l'ancienne propriétaire.

JAMINE.

Oui, oui, je n'ai pas l'intention de vivre à l'écart

comme Claudine Rozay; je donnerai des redoutes, des dîners à têtes...

RAVIER.

C'est ça, des dîners à têtes, avec des robes à queue.

JAMINE.

Que vous êtes bête, Ravier! Enfin, ça va être tout à fait la grande vie, n'est-ce pas, Ernest?

PRUNIER.

Oui, il faudra faire venir les petites Anglaises, vous savez, les sisters Lewelyn.

JAMINE.

Mais non, on ne fera pas venir les petites Lewelyn; quand elles sont là, il n'y a pas moyen d'avoir les messieurs, et puis, c'est très mauvais pour vous de voir les petites Lewelyn : vous savez bien que ça vous congestionne. Non, non, on jouera ici la comédie.

RAVIER.

Vous ne savez pas ce qu'il faut faire jouer ici? C'est une jolie petite revue.

JAMINE.

Qui la fera?

RAVIER.

Moi!

JAMINE.

Qui la jouera?

TOUS.

Nous!

RAVIER.

Vous accepteriez des rôles?

MADAME GRÉGEOIS.

Accepter? Mais nous intriguerons pour en avoir.

JAMINE.

Et puis, j'ai des amis au théâtre : Raymonde Percy qui jouait dans *Le Sept de Pique*.

MADAME SORBIER.

Ah! oui, qu'est-ce qu'elle a donc fait dans *Le Sept de Pique?*

JAMINE.

Mais elle a fait tomber la pièce.

DE SAMBRÉ.

Il n'y a plus à hésiter.

MADAME SORBIER.

Qu'est-ce que je ferai, moi?

RAVIER.

L'Exposition de 1900, et vous, madame Grégeois, vous ferez la Commère.

JAMINE.

Eh bien, maintenant que tout est débarrassé, on peut danser.

Les tziganes jouent, des couples s'enlacent et tourbillonnent.

RAVIER, à Jamine.

Vous savez que je vous adore!

JAMINE.

Chut! chut! Vous me direz cela demain! Venez à cinq heures.

RAVIER.

Ici?

JAMINE.

Oui, ici.

RAVIER.

Crémaillère?

JAMINE.

Crémaillère!

RAVIER.

La route est belle?

JAMINE.

Elle n'est pas vilaine.

SCÈNE II

LES MÊMES, GAUDERIC.

GAUDERIC.

Je vous demande pardon, chère madame, de vous déranger, mais je vais m'en aller et, avant de partir, j'aurais bien voulu avoir quelques détails pour mon article, si vous voulez que je parle de votre soirée.

JAMINE.

Mais, certainement, monsieur; mais je ne sais pas ce qu'il faut vous dire. Voici monsieur Ravier qui vous donnera tous les renseignements nécessaires, bien mieux que moi-même, il a tellement l'habitude! N'est-ce pas, Ravier?

RAVIER.

Mais parfaitement.

JAMINE.

Alors, laissez-moi vous présenter. Monsieur Ravier, monsieur Gauderic.

RAVIER.

Enchanté, monsieur.

GAUDERIC.

Mon nom ne vous dit sans doute rien, mais c'est moi qui signe dans *Le Trivelin* « Will of the Wisp »!

RAVIER.

En effet, je connais « Will of the Wisp ».

JAMINE.

C'est un nom anglais, n'est-ce pas? Qu'est-ce que ça veut dire?

GAUDERIC, avec grâce.

Ça veut dire : Feu follet!

JAMINE, le regardant en riant, à cause que Gauderic est laid et commun.

Hi! hi! hi! Feu follet!

Elle s'en va; un gentleman la cueille au passage et l'entraîne dans le tourbillon.

RAVIER.

Monsieur, je suis à votre disposition.

GAUDERIC.

Mon Dieu, monsieur, vous savez comment on procède ordinairement : ce sont les maîtres de la maison qui envoient eux-mêmes une petite note sur leur soirée... On l'insère gratuitement ou non, mais, en tout cas, c'est toujours banal, sans originalité, sans couleur; ce n'est jamais que de la littérature de gens du monde. Au *Trivelin*, nous procédons autrement : j'aime à me rendre compte par moi-même, à vivre quelques instants dans le milieu dont je dois écrire, pour en saisir la nuance exacte; je cherche par conséquent les indications un peu intimes et je ne recule pas devant la grosse indiscrétion. Ici, vous êtes de la maison, que faut-il dire?

RAVIER.

Mon Dieu, monsieur, c'est bien simple. Vous n'avez qu'à dire qu'on pendait la crémaillère chez Henriette Jamine, dans le ravissant petit hôtel que vient de lui offrir M. Ernest Prunier.

GAUDERIC.

Ah! c'est Prunier qui a payé l'hôtel... Prunier, le marchand de ciments?

RAVIER.

Lui-même, les petits cadeaux cimentent l'amitié.. Tenez, voilà un mot pour votre article.

GAUDERIC.

Est-ce que cet hôtel n'appartenait pas à Claudine Rozay avant d'être acheté par Mme Jamine?

RAVIER.

En effet.

GAUDERIC.

Et pourquoi Claudine Rozay a-t-elle vendu? Situation embarrassée? Revers de fortune?

RAVIER.

Oh! pas du tout! Elle a vendu, parce qu'elle en avait assez... parce qu'elle veut vivre à la campagne.

GAUDERIC.

Et y a-t-il des notabilités ici? Pourriez-vous me citer quelques noms?

RAVIER.

Dans quel ordre?

GAUDERIC.

Dans l'ordre que vous voudrez, ça m'est égal.

RAVIER.

Non, mais vous dites des notabilités... Alors, je vous demande dans quel ordre, dans quelle partie, si vous aimez mieux.

GAUDERIC.

Politique, finances, art.

RAVIER.

Il y a Schlinder!... (Gauderic écrit sur ses manchettes.) Ah! il vous faut des manchettes pour écrire, comme à M. de Buffon.

GAUDERIC.

Oui, mais moi, ce sont des manchettes documentaires.

RAVIER.

Il y a Schlinder, l'ex-préfet de police, qui a été révoqué, il y a deux ans; il y a le comte de Ruyseux, le président des comités royalistes; il y a Vétheuil qui revient d'Indo-Chine, où il était parti avec la mission Renaud... et puis d'autres seigneurs sans importance

GAUDERIC.

Et les femmes? Pourriez-vous me donner quelques noms?

RAVIER.

Oh! les femmes qui sont ici ont horreur de la publicité... Elles ne tiennent pas du tout à ce que leur nom soit imprimé dans les feuilles.

GAUDERIC.

Pourtant, ce sont...

RAVIER.

Des femmes entretenues... mais une catégorie spéciale de femmes entretenues... elles sont dans une certaine situation, elles ont des enfants qu'elles prétendent élever aussi bien que dans les plus correctes familles. Elles mettent leur coquetterie à ce qu'on ne parle pas d'elles, c'est ce qui les différencie des cocottes.

GAUDERIC.

Et des duchesses. Je vous demandais ça, parce qu'on aime toujours ces petites réclames.

RAVIER.

Et c'est absurde! A quoi ça sert-il? Ça ne trompe personne... entre nous, nous savons bien à quoi nous en tenir quand nous lisons que la belle Mme Fromage a chanté comme un ange l'air des Bijoux de *Faust*, ou que M. Le Pinson a fait jouer avec le plus grand succès un acte de sa façon.

GAUDERIC.

Je sais bien, mais c'est de leur snobisme que nous vivons!

RAVIER.

Il faut en rire.

GAUDERIC.

Il me reste à vous remercier, cher monsieur, de votre amabilité.

RAVIER.

Mais du tout, trop heureux. Dites-moi, vous ne m'oublierez pas dans votre petit compte rendu de la soirée... Je vais vous donner ma carte... C'est moi qui ai fait la revue que l'on a jouée dernièrement au cercle.

Ils sortent.

SCÈNE III

VÉTHEUIL, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Tenez, ici, nous serons très bien pour causer... Alors, vous êtes de retour à Paris...

VÉTHEUIL.

Depuis la semaine dernière seulement.

CLAUDINE.

C'est vrai, vous avez été absent dix-huit mois!... Et vous avez voyagé tout ce temps-là?

VÉTHEUIL.

Oui, j'ai voyagé, j'ai exploré des pays terribles et merveilleux... J'ai eu chaud, j'ai eu froid, j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai fait douze cents lieues dans les déserts!

CLAUDINE.

Douze cents lieues!... Asseyez-vous donc... Et par quel hasard êtes-vous ici?

VÉTHEUIL.

Mais ce n'est pas un hasard. Oui, figurez-vous que, de retour à Paris, ma première pensée a été d'aller vous voir, mais je n'ai pas osé.

CLAUDINE.

Pourquoi? Vous auriez pu... maintenant...

VÉTHEUIL.

Eh bien, oui, mais je n'ai pas osé. Je suis allé voir Jamine, j'ai appris qu'elle demeurait maintenant ici, qu'elle avait acheté votre hôtel. Vous pensez si ça m'a donné un coup. J'ai cru qu'il était arrivé un malheur. J'ai couru chez Jamine qui m'a bredouillé un tas de choses auxquelles je n'ai d'ailleurs rien compris, si ce n'est qu'elle pendait la crémaillère aujourd'hui, qu'il y avait une grande fête chez elle à laquelle vous étiez naturellement invitée, et que ce serait un excellent terrain pour vous rencontrer.

CLAUDINE.

Tiens, tiens! Elle ne m'avait rien dit de tout cela.

VÉTHEUIL.

Elle craignait peut-être que, si vous étiez avertie, vous ne vinssiez pas.

CLAUDINE.

Pourquoi ça?

VÉTHEUIL.

Je ne sais pas.

CLAUDINE, l'examinant.

Vous avez un peu vieilli... Dites donc, il y a pas mal de cheveux blancs dans tout ça...

VÉTHEUIL.

C'est que j'ai souffert beaucoup et de toutes façons... C'est la suite des fatigues, des privations de toutes sortes... dont la plus douloureuse était de vous!

CLAUDINE.

C'est vrai?

VÉTHEUIL.

Ah! oui! vous étiez bien entrée dans mon cœur... Ç'a été dur d'être séparé de vous...

CLAUDINE.

Alors, vous pensiez à moi?

VÉTHEUIL.

Profondément! Mais, vous, vous n'avez pas changé.

CLAUDINE.

Vous êtes trop aimable. Si, j'ai changé, j'ai quelques cheveux blancs, moi aussi; seulement, je me teins un peu; j'aime mieux vous le dire, sans ça vous croiriez que je n'ai pas eu de chagrin, et j'en ai eu, pourtant!

VÉTHEUIL.

Oh! ma chère Claudine!

Un silence.

CLAUDINE.

Vous vous rappelez, il y a trois ans, c'est ici que vous êtes venu, c'est dans ce même coin que nous avons causé pour la première fois, et j'avais si peur de l'aventure... Hein?... Comme tout ce que j'avais prédit est arrivé, pourtant! Enfin! nous l'avons bien voulu.

VÉTHEUIL.

Certainement, nous l'avons bien voulu, mais il y a eu autre chose qui nous a poussés l'un vers l'autre, et nous pourrions dire comme les enfants que l'on gronde : « Ce n'est pas ma faute. » La plupart du temps, ils ont raison, ce n'est pas leur faute s'ils sont nés malfaisants, gourmands, paresseux, et ce n'est pas la nôtre non plus, puisque nous étions nés amants... Amants! Il y a des forces fatales qui accrochent les êtres l'un à l'autre, et la fatalité est la vieille loi du monde; seulement, les moralistes ne peuvent pas le dire, parce qu'alors l'humanité s'effarerait.

CLAUDINE.

Oui, c'est comme lorsqu'il y a une épidémie dans une ville, les médecins cachent la vérité. Ah! oui, nous sommes tous bien faibles, et insuffisamment armés pour la vie.

VÉTHEUIL.

Sans doute, on a beau n'être pas méchant et avoir

même très précis et très exact le sentiment du devoir, la nature donne en même temps, à des êtres comme nous, de la sensualité et de la sensibilité, c'est-à-dire de quoi faire toutes les sottises imaginables! Alors, c'est une lutte perpétuelle.

CLAUDINE.

Oui, mais enfin, nous en sommes sortis vainqueurs... (Souriant.) Vainqueurs à la façon des héros qui reviennent mutilés, avec les bras et les jambes en moins.

VÉTHEUIL, souriant.

Oui, mais il reste toujours la place où accrocher l'étoile des braves!

CLAUDINE.

Et puis, ça n'est pas vrai! nous ne sommes pas mutilés, nous avons été aussi malheureux qu'on peut l'être, et maintenant, nous sommes guéris. Ah! mon pauvre Georges, vous rappelez-vous nos adieux sur la terrasse de Pallanza, le ciel criblé d'étoiles, les montagnes enveloppées de brume, et notre ami le pêcheur qui chantait : *Vorrei morire.*

VÉTHEUIL.

Il savait qu'on l'écoutait... Quel cabot!

CLAUDINE.

Et comme il chantait du nez!... Je me le suis chanté bien souvent depuis, cet air délicieusement commun; c'est vous qui aviez raison, ce soir-là, et tout ce que vous aviez prédit est arrivé... Oui, oui, cette nuit d'adieux était si douce et si belle, que la douleur que j'ai ressentie, poignante d'abord, est devenue très calme. Mais ne croyez pas que ça s'est fait tout de suite... Pendant longtemps, j'ai eu des crises de larmes, je pleurais jour et nuit, puis une espèce de maladie noire... J'ai été très malade!

VÉTHEUIL.

Ah! ma pauvre amie! Mais alors, qu'est-ce qu'on disait autour de vous?

CLAUDINE.

Je donnais des raisons vagues, absurdes, ou je n'en donnais pas du tout, et on s'en contentait. On était toujours très bon, très affectueux. (Silence.) Oui, il ne s'est douté de rien.

VÉTHEUIL.

Ah! tant mieux, tant mieux!

CLAUDINE.

Mais croyez-vous que ma fille a tout compris, elle? Autant qu'elle pouvait comprendre, la pauvre petite. Elle a deviné, en tout cas, que c'était par vous que je souffrais, que c'était vous qui me faisiez pleurer, et, vous savez, le grand portrait que vous m'aviez donné, elle vous a crevé les yeux sur ce portrait-là!...

VÉTHEUIL.

Elle est très avancée pour son âge!

CLAUDINE.

Elle vous aurait crevé les yeux aussi bien à vous.

VÉTHEUIL.

C'est déjà une femme.

CLAUDINE.

Oh! vous, vous n'avez pas à vous plaindre.

VÉTHEUIL.

Ça, c'est vrai, je plaisantais.

CLAUDINE.

Et qu'est-ce que vous allez faire maintenant que vous voilà revenu à Paris? Vous allez être fêté, très demandé; pensez donc, un explorateur! Ces demoiselles vont vouloir toutes savoir comment on fait l'amour au désert...

VÉTHEUIL.

Ah! non, je ne vais plus faire la fête; d'abord, lorsqu'on a vécu comme j'ai vécu dix-huit mois, la vie de Paris n'est plus possible. Je regardais tous ces gens-là, tout à l'heure, j'entendais leurs discours, ils sont odieux, grotesques en tout cas; hommes et femmes, ce sont des pantins ridicules; ça n'existe pas, surtout à côté des gens avec lesquels j'ai fait cette expédition. Ah! des hommes, ceux-là, des caractères et des énergies admirables; et quand on les a connus, on veut leur ressembler. Non, je vais m'en aller bien loin, je vais faire de la colonisation.

CLAUDINE.

Vous avez raison, mais ça ne sera pas gai là-bas tout seul.

VÉTHEUIL, un peu gêné.

Je ne serai pas seul, je vais me marier; j'épouse la sœur d'un de mes camarades d'expédition.

CLAUDINE.

Comment? Et vous êtes revenu depuis huit jours à peine. Dites donc, ça s'est décidé bien vite ce mariage-là.

VÉTHEUIL.

Je la connais depuis plus d'un mois : en rentrant en France, nous l'avons prise en route à Saïgon, et nous sommes revenus sur le même bateau.

CLAUDINE.

Elle est jolie, votre fiancée?

VÉTHEUIL.

Elle est moins jolie que vous.

CLAUDINE.

Ne dites donc pas ça; dans quelques semaines, vous la trouverez jolie entre toutes les femmes. D'ailleurs, vous devez avoir son portrait sur vous.

VÉTHEUIL, sans aplomb.

Non, je ne l'ai pas.

CLAUDINE.

Alors, montrez-le moi. (Il lui montre une photographie.) Vous avez raison, elle n'est pas jolie, mais elle a l'air énergique et doux à la fois... Vous voyez, moi, je ne lui crève pas les yeux à ce portrait, et si jamais je rencontre l'original, je l'embrasserai de tout mon cœur.

VÉTHEUIL.

Ah! que vous êtes gentille!

CLAUDINE.

Est-ce drôle tout de même la vie! Quand je pense que pendant des mois, je n'ai fait que pleurer et penser à vous. Si je voyais dans la rue quelqu'un qui vous ressemblait, tout mon sang affluait au cœur, je devenais pâle, obligée de me retenir à n'importe quoi pour ne pas tomber là, et vous voilà, vous m'annoncez que vous allez vous marier, et je suis si maîtresse de moi et si contente même, oui, contente, que c'est sans arrière-pensée, véritablement comme une amie, que je vous tends les mains et que je vous félicite.

VÉTHEUIL.

Quelle femme adorable vous êtes toujours!

CLAUDINE.

Mais oui! Et puis, que voulez-vous! On est guéri!...

VÉTHEUIL.

Oui, et c'était inévitable, parce que, nous pouvons le dire, nous nous sommes quittés d'une façon loyale. Il y a eu une blessure terrible, c'est vrai, et profonde, un arrachement épouvantable, mais, comme disent les chirurgiens, la plaie était belle. Il n'y avait pas à craindre de gangrène, c'est-à-dire de rancune, de vengeance, de rage, tout ce bas cortège des vilaines séparations.

CLAUDINE.

C'était véritablement un devoir qui nous a séparés, et c'est une forte consolation... je crois bien que c'est la seule. (Un silence.) Eh bien, moi aussi, je vous annonce mon mariage.

VÉTHEUIL.

Vraiment?

CLAUDINE.

Oui : figurez-vous qu'il s'est passé une foule d'événements pendant votre absence.

VÉTHEUIL.

Je pense bien.

CLAUDINE.

La comtesse de Ruyseux est partie, il y a quelques semaines, avec un officier.

VÉTHEUIL.

Non?

CLAUDINE.

Absolument! Alors Ruyseux s'est considéré comme libre; il divorce, et il m'a demandé si je voulais être sa femme. J'ai refusé d'abord, j'ai beaucoup hésité, finalement j'ai accepté. Nous allons à la campagne, dans nos terres, loin des villes, loin du bruit : nous ne reviendrons sans doute à Paris que lorsque Denise aura dix-huit ans.

VÉTHEUIL.

En somme, c'est une jolie pièce : ça finit par deux mariages.

CLAUDINE.

Oui, mais serons-nous heureux?

VÉTHEUIL.

Ça, c'est une autre pièce. Pourtant, puisque nous allons vivre au milieu des prairies et des forêts, dans la nature reposante et bonne conseillère, oui, nous serons heureux. Ah! si nous restions ici, dans cette ville pleine de troubles et de suggestions, nous qui sommes

des êtres de passion, avant que toute flamme s'éteigne en nous, nous aurions peut-être le désir d'une aventure. Vers quarante ans, vous aimeriez un trop jeune homme qui vous ferait souffrir et qui vous briserait définitivement le cœur...

CLAUDINE.

Ah! taisez-vous, ne dites pas ça!

VÉTHEUIL.

Moi, vers cinquante ans, j'aimerais une beaucoup trop jeune personne qui se moquerait de moi, et qui me ferait voir du pays!

CLAUDINE.

Nous en avons vu assez!

VÉTHEUIL.

Oui, et puis, quand on a vécu, quand on a observé, on arrive à la vraie philosophie, et l'on se dit qu'au fond de tout ça, le bonheur, ou du moins, ce qui en approche le plus, c'est encore de...

A ce moment, et sans lui laisser finir la phrase, une farandole échevelée entre dans le petit salon, et, dans sa folie, entraîne Claudine et Vétheuil.

Et c'est ainsi que finit le cinquième acte

LA DOULOUREUSE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du *Vaudeville*, le 12 février 1897.

PERSONNAGES

PHILIPPE LAUBERTHIE	MM.	CALMETTES.
ANDRÉ FREVILLE		MAYER.
CRESSON		MANGIN.
LUBIN		TORIN.
YORICK LAMBERT		GILDÈS.
COLAS		NUMA.
STANY DES TREMBLES		DAUVILLIERS.
GASTON ARDAN		CHAUTARD.
FLOCK		FLEURY.
SUREAU		RAMBERT.
BLADRU (du Gers)		LEUBAS.
CORMIER		CUEILLE.
FLAVEL		GRANDJEAN.
HÉLÈNE ARDAN	Mmes	RÉJANE.
GOTTE DES TREMBLES		L. YAHNE.
MADAME LEFORMAH		HENRIOT.
MADAME SUREAU		SOREL.
MADAME FLOCK		SUZANNE AVRIL.
MADAME BLADRU (du Gers)		CLAUDIA.
MADAME DE PAILLY		M. LAURENT.
UNE GOUVERNANTE		NETZA.
LES SŒURS CLARISSON		GRANCEY. FAURY. J. LAURENT. FÉDY. KERHOAS.

LA DOULOUREUSE

ACTE PREMIER

Chez Gaston Ardan, en son hôtel de l'avenue de Wagram. Installation riche, mais sans tradition. Fête de season et de grande semaine : c'est en effet dans les premiers jours de juin, la veille de la grande course de haies, à Auteuil.

Des petites filles en jupe courte, avec de longs cheveux blonds, des chaussettes mauves, sont disséminées parmi les invités. Ce sont les petites Clarisson. Chacune d'elles est très entourée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FLOCK, UN GIGOLO, CRESSON, LUBIN, LAMBERT, FLOCK, Invités, Invitées.

Au lever du rideau, la bousculade au buffet; on entend les phrases ordinaires.

UN MONSIEUR.

Voulez-vous un verre de champagne?

UNE DAME.

Tâchez de m'avoir un consommé.

UN JEUNE HOMME.

Restez là. Je vais vous apporter du café glacé.

UNE DAME.

Une simple tasse de chocolat avec de la brioche.

MADAME FLOCK, à un gigolo.

Quand arrive cette heure-ci, on a l'estomac dans les talons, vous ne trouvez pas?

LE GIGOLO.

C'est qu'il est deux heures du matin.

MADAME FLOCK.

Heureusement qu'ici c'est une maison où l'on mange bien. Avez-vous déjà dîné ici?

LE GIGOLO.

Non, jamais... je connais à peine les Ardan.

MADAME FLOCK.

Eh bien, Mme Ardan s'entend très bien à donner à dîner, on voit qu'elle s'en occupe... C'est une cuisine élégante et loyale en même temps.

LE GIGOLO, sans conviction.

Ce que vous me dites là me fait le plus grand plaisir.

MADAME FLOCK.

Et même quand ils donnent des soirées, le buffet est très soigné... rien n'est laissé au hasard; ces choux grillés sont exquis. Vous êtes trop jeune... mais vous verrez plus tard, vous apprécierez les maisons où il y a un bon buffet... elles sont rares. Donnez-moi donc encore un chou grillé, voulez-vous?

LE GIGOLO, lui mettant brutalement l'assiette pleine de choux grillés dans la main.

Tenez, puisque vous les aimez, finissez-les donc!

ARDAN, s'approchant d'un groupe formé de Cresson, Lubin, Flock, Yorick Lambert.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites? Vous ne prenez rien?

CRESSON.

Il n'y a pas moyen de se faire servir... ils n'ont donc pas dîné tous ces gens-là?

ARDAN.

Si vous avez soif, j'ai fait établir un bar dans la vérandah!... C'est Colas qui a eu cette idée-là.

FLOCK, léger accent lourd.

Vraiment, un bar? C'est original.

ARDAN.

Il faut que vous voyiez ça : il y a des garçons en vestes blanches, des verres de toutes les couleurs, de grosses bouteilles de champagne et des piles de bœuf salé; c'est arrangé avec beaucoup de goût.

LUBIN.

Qui va demain à Auteuil?

FLOCK.

Qu'y a-t-il demain à Auteuil?

LUBIN.

Il y a la grande course de haies, monsieur Stock.

FLOCK, rectifiant.

Je m'appelle Flock, Flock.

LUBIN.

Oh! pardon!

FLOCK.

Moi, je ne vais qu'au Grand Prix de Paris.

YORICK LAMBERT.

On ne va plus au Grand Prix de Paris, monsieur Cloque.

FLOCK, rectifiant.

Flock! Flock!

YORICK LAMBERT.

Ah! pardon... Moi, j'y vais parce que c'est mon métier : il faut que je voie tout; mais vous, un homme

chic, un homme dans la commission, vous ne pouvez pas vous commettre dans ces endroits-là.

CRESSON.

Déjà, avant-hier, au grand steeple, c'était très purée, on ne va plus qu'à la course de haies et le jour des mails, monsieur Troch.

FLOCK, rectifiant.

Flock! Flock!

CRESSON.

Oh! pardon!

FLOCK.

Eh bien, je vais toujours au Grand Prix... ça me manquerait. J'y allais quand j'étais petit, avec mon père, sur la pelouse, parce qu'en ce temps-là tout le monde ne se payait pas le pesage comme maintenant... Oui, je me rappelle, nous y allions par le chemin de fer ou les bateaux, et c'était du délire quand c'était un cheval français qui gagnait. Est-ce un Français qui gagnera cette année?

LUBIN.

Ça, monsieur Tock.....

YORICK LAMBERT et CRESSON.

Flock! Flock!

LUBIN.

Oh! pardon... Ça, monsieur Flock, je m'en fiche comme d'une frontière : il n'y a pas de cheval anglais ni de cheval français, il y a le cheval galette.

FLOCK.

C'est égal, vous avez beau dire... ça fait toujours plaisir.

YORICK LAMBERT.

Vous avez raison, mon cher monsieur Lévy.

FLOCK, rectifiant.

Flock! Flock!

YORICK LAMBERT.

C'est ce que je disais... vous avez raison, mon cher

monsieur Flock, ces jeunes gens sont cyniques, et le vrai patriotisme s'attache aux moindres choses : il se manifeste aussi bien sur un champ de courses qu'au café-concert, et si c'est une écurie française qui gagne dimanche prochain, quelle joie pour vous de télégraphier la bonne nouvelle aux vieux parents que vous avez laissés là-bas.

FLOCK.

Là-bas? Où donc?

YORICK LAMBERT, avec un terrible sourire de côté.

A Berlin.

ARDAN, venant au secours de Flock.

Venez-vous voir le bar?

FLOCK.

Volontiers, volontiers.

Flock et Ardan s'éloignent.

CRESSON.

Il n'aime pas ces plaisanteries-là.

LUBIN.

En attendant, a-t-on un tuyau pour demain?

CRESSON.

Je vais te dire le gagnant : c'est Memento.

LUBIN.

Le cheval de Gaston?

CRESSON.

Oui, je sais bien; ils l'ont tiré avant-hier, mais c'était pour avoir la grosse cote demain. Rappelle-toi ce que je te dis, c'est Memento qui arrive demain, en valsant, dans un fauteuil.....

YORICK LAMBERT, avec un terrible sourire.

Dans un panier à salade.

COLAS, survenant avec une assiette, une coupe de champagne et une petite Clarisson.

Tiens, sale gosse, prends ça. (Il lui colle un petit four dans

la bouche.) Tu as soif maintenant? Avale ça. (Il lui tend une coupe de champagne.) Est-elle assez gentille, hein? Celle-ci, c'est Ida... c'est la plus jeune : elle fait de l'aquarelle... pas mal, ma foi.

YORICK LAMBERT.

Il y en a cinq?

COLAS.

Oui, il y en a cinq : Ida, Nelly, Éva, Mary et Lola, et elles ont chacune leur spécialité.

YORICK LAMBERT.

Comment l'entendez-vous?

COLAS.

Pas comme vous le croyez... Nelly fait le saut périlleux, Éva joue du banjo, Mary imite la bicyclette et Lola est mariée.

YORICK LAMBERT.

Vous avez l'air très au courant... Sont-elles vraiment sœurs?

COLAS.

Non, mais je les aime comme des sœurs. Vous ne comprenez pas ça, parce que ça vous trouble, vous, les pantalons, les dessous, les chaussettes mauves, vous êtes de jeunes très vieux messieurs.

COLAS.

Moi, cette môme-là ne me trouble pas du tout. Regardez-moi ça, il n'y a rien là dedans.

Il désigne, en y mettant les deux mains d'ailleurs, le corsage de la Clarisson.

IDA CLARISSON, léger accent.

Si vous n'aimez pas mes nichons, on peut faire monter de la bière.

On rit.

COLAS.

Moi, elles m'amusent : c'est leur façon de se balader dans la vie qui m'intéresse; je les regarde comme de jeunes animaux élégants et drôles... Je me penche sur leur âme.

YORICK LAMBERT.

Vous appelez une âme, une âme.

COLAS.

Décidément, vous ne pouvez pas me comprendre.

LUBIN.

Mais si, mais si, moi je te comprends très bien, tu as raison, elles sont exquises. Vous ne savez pas ce qu'on devrait faire? On devrait leur offrir un banquet. Je vois très bien ça chez Cubat... Douze francs par tête, pour qu'il n'y ait que des gens chic.

CRESSON.

Qui est celle qui cause avec ce gros monsieur?

COLAS.

C'est Lola, celle qui vient de se marier.

CRESSON.

Et le monsieur, qui est-ce?

YORICK LAMBERT.

Vous voulez rire?

CRESSON.

Si je voulais rire, je rirais.

YORICK LAMBERT.

C'est Bladru, le député du Gers, celui qui a proposé l'impôt sur le parvenu... un ministre de demain.

CRESSON.

Il a une bonne tête d'Auvergnat... Mais, regardez-le donc : croyez-vous qu'il lui fait du plat, à la sister? Eh bien, mon vieux, si la droite te voyait!...

LUBIN.

Accompagnons-le!

Ils chantent en sourdine un air anglais.

CRESSON, se dirigeant vers Bladru.

Pardon, monsieur, si j'interromps des épanchements

de famille, mais je ne peux résister à mon vif désir de vous féliciter...

BLADRU, interloqué.

Mais, monsieur, vraiment... à quel propos? je n'ai pas l'honneur...

CRESSON.

Vous avez cinq filles charmantes... Ce sont des créatures d'exception, des êtres de rêve. Ah! elles sont vraiment excitantes, et, avec ça, bonnes musiciennes... vous devez être fier...

BLADRU.

Vous devez vous tromper, monsieur... vous confondez. Je suis M. Bladru, Bladru, du Gers.

CRESSON.

Quelle gaffe! Je vous demande pardon, monsieur, je suis désolé, je vous prenais pour M. Clarisson, vous avez tellement l'air d'un Anglais...

Lubin et Colas dansent la gigue; Bladru, mécontent, s'éloigne.

LUBIN.

Acrais! Acrais! v'là l'patron!...

Ils s'arrêtent de danser et vont causer plus Ardan cueille Bladru et l'emmène.

SCENE II

LES MÊMES, MADAME FLOCK, MADAME DE PAILLY MADAME BLADRU.

MADAME FLOCK, arrivant du buffet avec une jeune femme, Madame de Pailly.

Tenez, voilà justement Mme Bladru, nous sommes auvées. Chère madame, je vous cherchais... permettez-moi de vous présenter mon amie, Mme de Pailly, qui a une petite requête à vous adresser, et vous m'obligeriez fort en l'écoutant favorablement.

MADAME BLADRU.

Chère madame, soyez persuadée que je ferai tout mon possible pour vous être agréable, mais je n'ai pas une grande influence.

MADAME FLOCK.

Vous en avez une énorme, au contraire... Vous êtes Mme Bladru, la femme d'un leader redoutable et qui vous craint.

MADAME BLADRU.

Pas tant qu'on le croit. Je ne pèse pas beaucoup dans les déterminations de M. Bladru.

MADAME FLOCK.

Oh! je ne dis pas que vous pourriez nous faire avoir la guerre, ou même une simple charge de cavalerie sur la place de l'Opéra; mais, enfin, un homme politique ne peut pas s'occuper de tout... il y a des petits détails... les rubans, par exemple... Eh bien! il est évident que les rubans, ça regarde plutôt les femmes.

MADAME BLADRU.

Vous avez une façon de dire les choses...

MADAME FLOCK.

Allons... je vous laisse.

Elle s'éloigne.

MADAME DE PAILLY.

Mon Dieu, madame, ce que vient de dire si gentiment Mme Flock me met à l'aise pour vous exposer l'objet de ma démarche : il s'agit, en effet, d'un ruban pour le 14 juillet prochain...

MADAME BLADRU.

Rouge... violet... vert?

MADAME DE PAILLY.

Nous sommes plus modestes : violet.

MADAME BLADRU.

Pour qui, pour vous?

MADAME DE PAILLY.

Oh! non... quelle horreur! (Se rattrapant.) c'est-à-dire, je n'y ai aucun droit... c'est pour un brave homme qui meurt d'envie d'avoir les palmes.

MADAME BLADRU.

A-t-il des titres?

MADAME DE PAILLY.

Aucun... c'est le mari de ma manucure; seulement, sa femme y tient beaucoup; ça la poserait auprès de sa clientèle, vous comprenez.

MADAME BLADRU.

Et pour le 14 juillet?... il n'y a pas de temps à perdre, c'est dans six semaines à peine. A-t-il fait sa demande?

MADAME DE PAILLY.

Je ne crois pas.

MADAME BLADRU.

Il n'y a pas de temps à perdre encore une fois; il faut qu'il la fasse.

MADAME DE PAILLY.

Lui-même?

MADAME BLADRU.

Sans doute... Est-ce qu'il ne sait pas écrire?

MADAME DE PAILLY.

Oh! si! seulement, c'est pour l'orthographe, pour la tournure.

MADAME BLADRU.

Il y a un modèle pour ces sortes de lettres... donnez-moi votre adresse, je vous l'enverrai.

MADAME DE PAILLY.

Vous êtes tout à fait aimable.

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE ARDAN, GOTTE DES TREMBLES puis PHILIPPE.

HÉLÈNE, au groupe Lubin, Cresson, Colas.

Qu'est-ce que vous faites là, paresseux? Vous savez qu'on va commencer le cotillon, et il y a un tas de jeunes filles qui ne dansent pas.

COLAS.

Mais, nous non plus.

GOTTE.

Ces jeunes gens sont bien mal élevés.

HÉLÈNE.

Voyons, Lubin, je vais vous présenter une jeune fille ravissante.

LUBIN.

Je ne peux pas danser.

HÉLÈNE.

Pourquoi?

LUBIN.

J'ai pas d' gants.

HÉLÈNE.

Vous n'avez pas de gants?

LUBIN.

Non, mais j'ai dîné.

HÉLÈNE, le toisant.

Ça se voit.

PHILIPPE, venant saluer Madame Ardan.

Bonjour, madame, votre santé est bonne?

HÉLÈNE.

Bonjour, vous. Vous arrivez seulement, c'est très mal.

PHILIPPE.

Mais il y a déjà longtemps que je suis ici... je n'ai pas pu vous présenter mes hommages... vous êtes très entourée.

HÉLÈNE.

Ne m'en parlez pas... il faut que je sois partout.

PHILIPPE.

Vous vous multipliez.

YORICK LAMBERT.

Et puis, Mme Ardan est une excellente maîtresse de maison, elle sait recevoir; elle a un mot aimable pour chacun.

HÉLÈNE.

Ça n'est pas comme vous, mon cher maître.

GOTTE.

C'est bien fait; vous êtes trop méchant, aussi.

HÉLÈNE, à Philippe.

Vous savez que tout le monde me fait des compliments sur mon buste; les oreilles ont dû vous tinter.

GOTTE.

Oui, c'est un concert de louanges... et bien méritées, d'ailleurs.

PHILIPPE, gêné.

Je vous en prie...

HÉLÈNE.

Oui, oui, je sais; vous êtes très modeste, trop modeste même... vous n'aimez pas les compliments.

PHILIPPE.

Je les adore, mais pas devant le monde.

YORICK LAMBERT.

Comme l'éléphant.

HÉLÈNE.

Dieu, que vous êtes bête! Vous vous connaissez?

PHILIPPE.

Je n'ai pas le plaisir...

YORICK LAMBERT.

Je n'ai pas l'honneur...

HÉLÈNE, présentant.

M. Philippe Lauberty, M. Yorick Lambert.

PHILIPPE.

Je vous connaissais, monsieur, de nom et de réputation. Vous avez beaucoup de talent.

YORICK LAMBERT, lui serrant la main.

Mais, monsieur, vous en êtes un autre.

HÉLÈNE, à Yorick Lambert.

A propos, comment va votre charmante femme?

YORICK LAMBERT.

Elle va bien... enfin, elle va aussi bien que...

GOTTE.

Oui, oui, je sais... Mme Lambert est dans une position intéressante.

HÉLÈNE.

Et c'est pour bientôt? Oh! vous avez encore le temps, je crois?

YORICK LAMBERT.

C'est une affaire d'heures : elle commençait à ressentir les douleurs quand je suis parti...

GOTTE.

Et si le bébé arrivait pendant que vous êtes ici?

HÉLÈNE.

On sait où vous êtes... on viendrait vous chercher, je pense.

YORICK LAMBERT.

Non. J'ai défendu qu'on vînt me chercher... je trouve qu'un homme ne doit pas être là... D'abord, c'est hor-

rible de penser qu'on est la cause qu'une créature souffre de la sorte, et puis ça ne sert à rien. J'estime que dans un accouchement le mari joint à l'odieux du bourreau le ridicule du second témoin.

HÉLÈNE.

C'est un point de vue... A propos, j'ai reçu votre livre avec une très flatteuse dédicace.

YORICK LAMBERT.

Vous l'avez lu?

HÉLÈNE.

Oui, c'est charmant... charmant, enfin, c'est plutôt effrayant : les hommes, les femmes, les enfants, ce sont des monstres, d'après vous.

YORICK LAMBERT.

D'après vous est dur.

HÉLÈNE.

Ah! vous ne flattez pas l'humanité

GOTTE.

Tu me le prêteras. Comment ça s'appelle?

HÉLÈNE.

« Méthode pour être optimiste »

GOTTE.

Tiens, voilà Stany, il ne nous voit pas... il est bien trop occupé à regarder Mme Sureau. Tant pis, je vais le déranger. (Elle appelle.) Stany, Stany! (A Lambert.) C'est mon mari, monsieur, c'est pour ça que je me permets cette familiarité. Je vous dis ça, parce que vous êtes si mauvaise langue... vous vous imagineriez...

YORICK LAMBERT.

Je ne m'imaginerais rien du tout.

STANY.

Que me voulez-vous, chère amie?

GOTTE.

Je voulais vous dire de ne pas oublier que nous soupons à la table d'Hélène, avec M. Lauberty... à moins que vous ne préfériez souper à la table où sera Mme Sureau.

STANY.

Mais pas du tout, ma petite Gotte, je ne préfère rien au plaisir d'être avec vous.

GOTTE.

C'est vrai?

STANY.

Vous le savez bien.

GOTTE.

Alors je vous permets de flirter.

STANY.

Avec qui?

GOTTE

Avec Hélene.

Elle se sauve en riant.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, STANY.

STANY.

Vous avez entendu?

HÉLÈNE

Quoi donc?

STANY.

Ma femme me donne la permission de vous faire la cour... c'est drôle!...

HÉLÈNE.

Je ne trouve pas.

STANY.

Si, étant donné les sentiments que j'ai pour vous,

c'est drôle, c'est très drôle... car je vous aime, c'est une affaire entendue..... vous ne voulez pas que je vous aime?...

HÉLÈNE.

Je veux que vous m'aimiez bien, que vous ayez une bonne affection pour moi.

STANY.

Vous demandez l'impossible : vous inspirez l'amour, rien que l'amour; si vous saviez comme vous êtes gentille ce soir!

HÉLÈNE.

Mon cher, gentille n'est pas assez... et ce soir est de trop!

STANY.

Vous êtes adorable et je vous adore. Prenez-le comme vous voudrez.

HÉLÈNE.

Je ne le prends pas.

STANY.

Vous me traitez comme un jeune homme sans importance.

HÉLÈNE.

Vous ne croyez pas si bien dire : vous ne serez jamais qu'un gigolo, et même, si vous mourez à quatre-vingts ans, c'est une âme de vieux gigolo que vous rendrez à Dieu; mais je vous traite surtout comme le mari de ma meilleure et de ma seule amie. Je commence par vous dire que rien, mais rien ne m'attire vers vous; mais je serais folle, vous entendez, folle de vous, que cette amitié qui existe entre votre femme et moi m'empêcherait de me l'avouer à moi-même.

STANY.

Vous êtes le contraire de bien des femmes.

HÉLÈNE.

Tant pis pour bien des femmes! Mais, vous-même, vous n'êtes pas honteux de me poursuivre ainsi et de

me dire les choses que vous me dites, à moi, l'amie de cette gentille Gotte?

STANY.

Mais c'est justement parce que vous êtes l'amie de ma femme que je vous aime : on est toujours fourré les uns chez les autres, on se voit tout le temps! Croyez-vous que l'on soit impunément exposé à votre charme, à votre séduction, à votre tentation? Vous êtes entrée dans ma vie, vous en faites partie; je ne suis pas amoureux de vous *quoique*, mais *parce que* vous êtes l'amie de ma femme. C'est comme on s'étonne que les femmes aient toujours pour amant l'ami du mari ou le mari de l'amie : ce n'est pas raffinement ni perversité de leur part..... elles ne font qu'obéir à la plus impérieuse logique.

HÉLÈNE.

Souffrez pourtant que je n'y obéisse pas et, je vous en prie, ne revenons jamais sur ce sujet. Encore une fois, je n'ai à vous offrir qu'une solide amitié, de loyales poignées de main et la permission de m'embrasser sur les joues à ma fête et à la nouvelle année.

STANY

Vous en aimez un autre.

HÉLÈNE.

Parce que je ne vous aime pas, j'en aime un autre, naturellement. Mon pauvre Stany, vous êtes stupide!

STANY.

Vous n'aimez pas votre mari, c'est certain. Enfin, c'est dommage que vous ne vouliez pas; c'eût été commode... parce que, voyez-vous, pour un homme marié et tenu à certaines précautions, il lui faut une femme mariée, tenue aux mêmes précautions par conséquent... vous me renverrez à ces demoiselles... Oui, je sais bien, ces demoiselles; mais ça n'est pas ça... elles peuvent bavarder, d'abord. Et puis, un homme marié n'a pas de prestige... par ce fait qu'on est marié, il y a un côté amant de cœur auquel il faut renoncer.

HÉLÈNE.

Même en y mettant le prix?

STANY.

Surtout en y mettant le prix. Et puis les heures ne sont pas les mêmes, et quand on est chez soi, la nuit, bien tranquille auprès de sa femme, il faut bien s'imaginer que votre maîtresse ne se condamne pas à rester toute seule.

HÉLÈNE.

Quand ça ne serait que parce qu'elle a peur!

STANY.

Justement. Alors il n'y a pas d'illusion possible... Non, je vous le répète, avec vous, c'était très bien : vous aviez intérêt à ne pas parler...

HÉLÈNE.

Tu parles!

STANY.

On se voit très souvent, chose inestimable pour les rendez-vous, enfin c'était le rêve. Et puis, vous savez, je suis sérieux, moi; ce n'est pas une aventure que je vous propose, un caprice.

HÉLÈNE.

Non, non, j'ai bien compris, c'est une infamie durable, un adultère de raison.

STANY.

C'est ça!

HÉLÈNE, se levant.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi; mais voulez-vous que je vous donne un bon conseil? Puisque vous cherchez une femme mariée, prenez donc la vôtre.

STANY.

Croyez-vous?

HÉLÈNE.

Je vous assure, vous n'en trouverez pas de plus

jolie et qui vous aime mieux, car elle vous aime, celle-là, et ce serait vilain, oui, vilain de la tromper.

STANY, avec chaleur.

Vous avez raison... Présentez-moi donc à Mme Sureau.

HÉLÈNE.

Si vous voulez; vous pouvez lui dire des choses raides à celle-là; elle aime la plaisanterie dry, extra dry.

SCÈNE V

MADAME SUREAU, MADAME FLOCK, HÉLÈNE, STANY.

MADAME SUREAU, descendant en scène.

Je trouve que cette petite fête est très réussie.

MADAME FLOCK, la suivant.

C'est une très bonne idée d'avoir fait venir les petites Clarisson!

MADAME SUREAU.

C'est un intermède très gracieux, très amusant et qui repose un peu de l'éternelle comédie de salon.

MADAME FLOCK.

Et puis ça permet aux jeunes filles qui ne peuvent pas aller aux Folies-Bergère...

MADAME SUREAU.

Évidemment il y avait une lacune à combler...

MADAME FLOCK.

Elle est comblée.

MADAME SUREAU.

Voilà!

HÉLÈNE, à Madame Sureau, présentant Stany.

Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter M. des Trembles, un homme très aimable... Madame Sureau!...

STANY.

Il y a bien longtemps, madame, que je vous connais et que je désirais vous êtes présenté... Nous avons passé une saison sur la même plage, il y a cinq ans, à Cabourg, vous n'étiez pas mariée; moi non plus, d'ailleurs.

MADAME SUREAU.

Ah! attendez donc, monsieur, en effet, je me rappelle... C'est vous qui nagiez si bien et qui vous en alliez si loin, si loin!... On eût dit que vous partiez pour l'Angleterre. J'avais toujours envie de vous demander si vous emportiez assez d'argent.

STANY.

C'est moi-même, madame.

Ils s'éloignent.

HÉLÈNE, à Madame Flock.

Et vous, chère madame, avez-vous un danseur pour le cotillon?

MADAME FLOCK.

Ma foi non, ces plaisirs ne sont plus de mon âge, je laisse la place aux jeunes filles.

HÉLÈNE.

Mais pas du tout; il n'y a jamais trop de jolies femmes... vous allez danser.

MADAME FLOCK.

Croyez-vous?

HÉLÈNE.

J'en suis sûre. Mais d'abord vous allez prendre des forces. Avez-vous pris quelque chose, au moins?

MADAME FLOCK, minaudant.

Non, tout à l'heure, il y avait trop de monde au buffet, alors je n'ai pas osé et maintenant qu'il n'y a plus personne, j'ose encore moins.

HÉLÈNE.

Mais il ne faut pas être timide comme ça... Attendez

donc. (A un jeune homme qui passe.) Mon petit Flavel, offrez donc votre bras, voulez-vous, à Mme Flock, pour la conduire au buffet.

FLAVEL.

Mais volontiers!

SCÈNE VI

LUBIN, ARDAN, CORMIER, CRESSON.

LUBIN.

Tiens! voici Cormier, le plus joli divorcé de l'année, qui cause avec Ardan; il fait semblant de ne pas me voir... Attends, mon vieux, tu n'y coupes pas. (Il s'avance vers Cormier et le salue avec affectation.) Bonjour, mon cher monsieur du Cormier... vous prenez une glace, à ce que je vois... framboise et café, j'imagine?

CORMIER, pas rassuré du tout.

Non, non... fraise et café.

LUBIN.

Ah! ah! fraise... Je vous fais mille excuses.

CORMIER.

Il n'y a pas de quoi...

Il descend avec Ardan. Lubin le poursuit.

LUBIN.

Je ne vous avais pas vu depuis tous ces événements, mais ça vous réussit à merveille, le divorce... Vous avez une mine superbe!... nous disions justement que vous étiez le plus joli divorcé de l'année.

CORMIER.

Ne plaisantez pas, allez, ça bouleverse une existence, ces machines-là!

LUBIN.

Voyons, mon cher monsieur Cormier, vous savez

bien que toutes les sympathies sont allées vers vous, et d'ailleurs, vous avez obtenu ce que vous vouliez : le divorce a été prononcé en votre faveur, avec des attendus auxquels vous ne vous attendiez même pas.

CORMIER.

Sans doute, sans doute.

LUBIN.

Et comme vous aviez eu la précaution de faire pincer votre femme en flagrant délit, tous les hommes de cœur vous ont donné raison. C'est quelque chose d'avoir pour soi les honnêtes gens ! Sans compter qu'à l'audience les gens qui étaient là ont su que votre femme vous trompait à la journée. Eh bien ! ça se répète ces choses-là, ça fait la traînée de poudre : tout le monde le sait à présent. Vous avez le beau rôle, croyez-moi.

CORMIER.

Sans doute, sans doute... Vous êtes bien gentil de me dire ça !

LUBIN.

Mais pas du tout, restez donc couvert... Et à part ça, vous êtes content des affaires ?

CORMIER.

Oui, assez content.

LUBIN.

Allons, tant mieux, car tout le monde se plaint... il est vrai que, dans la confection, ça suit toujours son petit courant... Il faut bien qu'on s'habille, pas vrai ? Au revoir, mon cher monsieur Cormier ; enchanté de vous avoir serré la main. (Criant.) Accolade ! Un pantalon 15,60, un gilet 8,80, un veston 33 francs !

CRESSON.

C'est tout !... Ardan est furieux, mon cher !

ARDAN, revenant près d'eux.

Tu vas trop loin, Lubin, tu vas trop loin ! Il y a des plaisanteries qu'on ne fait pas.

LUBIN.

Ah! voyons, tu nous as invités parce que nous sommes rigolos...

CRESSON.

Pour amuser la société...

LUBIN.

Faudrait s'entendre!

ARDAN.

Oui, mais voilà deux hommes, Bladru et Cormier, qui sont très mécontents... ils ne reviendront plus jamais, et je peux avoir besoin d'eux.

CRESSON.

Tiens! Veux-tu que je te dise? Tu n'es jamais content! On se met en quatre pour te faire plaisir... Viens, Lubin, allons au bar... viens prendre un verre, mon vieux, ça vaudra mieux...

Ils sortent.

SCÈNE VII

HÉLÈNE, ARDAN.

HÉLÈNE, à Ardan.

Tu sais ce qui se passe là-haut?

ARDAN.

Comment veux-tu que je le sache?

HÉLÈNE.

Ils se sont enfermés au fumoir avec les petites Clarisson... Ça n'est pas convenable... on entend les petites crier.

ARDAN

Qui les a emmenées là?

HÉLÈNE.

Ce sont ces messieurs, tes parents, tes amis...

ARDAN.

C'est bien, j'y vais.

HÉLÈNE.

N'y reste pas au moins!

ARDAN.

Mais non, mais non... Je descends tout de suite.

SCÈNE VIII

PHILIPPE, ANDRÉ.

PHILIPPE.

Tenez, nous serons peut-être tranquilles ici... Asseyons-nous et causons... il y a bien longtemps que ça ne nous est arrivé.

ANDRÉ.

Ne m'en parlez pas... c'est idiot... on ne voit pas ses amis, par paresse, par veulerie. Et puis on a des occupations différentes, on est séparé par la vie... bêtement. Enfin!... il y a longtemps que vous connaissez les Ardan?

PHILIPPE.

Pas très longtemps, pourquoi?

ANDRÉ.

Parce que vous paraissez être très bien avec eux... Il est vrai qu'ici on entre, on sort, on ne sait même pas qui l'on coudoie : c'est une maison où l'on passe.

PHILIPPE.

Vous êtes dur.

ANDRÉ.

Non... Ils vous amusent ces gens-là?

PHILIPPE.

Quels gens?... les Ardan?

ANDRÉ.

Les Ardan et les autres... tous ces gens-là.

PHILIPPE.

Ils ne m'ennuient pas.

ANDRÉ.

Moi, ils me dégoûtent, c'est bien simple. J'ai ce milieu-là en horreur, je le trouve effrayant; il n'y a pas à dire, ce sont les seigneurs d'aujourd'hui, la chevalerie industrielle et la noblesse alimentaire : Ardan la Fécule, Ratinel le Caoutchouc, Godefroy des Bouillons, et le Cacao et la Bougie, et aïe donc! C'est comme tous ces financiers, tous ces barons de la galette, réfléchissez bien, ce sont les barons féodaux et moyenâgeux; seulement, au lieu d'être embusqués dans des bourgs et de ravager les pays d'alentour, ils sont embusqués dans des cabinets d'affaires, et c'est de là qu'ils lancent par le télégraphe et le téléphone les ordres d'achat ou de vente qui ruineront des milliers de pauvres gens, ou même feront s'égorger des peuples. Ce sont des bandits!

PHILIPPE.

Pas tous, vous exagérez... Croyez-vous que les Ardan?...

ANDRÉ.

Les Ardan? D'où sortez-vous? Ils sont pires que les autres. Voyons, connaissez-vous rien de plus monstrueux que cette famille Ardan, cette dynastie? Le père et l'oncle ont fait une fortune scandaleuse dans la fécule et les terrains... Encore eux, ayant commencé sans le sou, ils ont eu du moins le mérite d'avoir inventé cette flibusterie spéciale qu'on appelle les grosses affaires; mais les fils, ils n'ont même pas eu ce mérite-là; ils n'ont qu'à faire la noce, et au lieu de la faire joliment, d'y mettre de la fantaisie et de l'aigrette, ils la

font comme des palefreniers. Les fils de Ratinel ont loué une chambre à l'année au Pavillon d'Armenonville, parce que, lorsqu'ils reviennent des courses ou des Acacias, à l'heure de l'apéritif, ils prennent parfois de telles guignes qu'on est obligé de les monter.

PHILIPPE.

Êtes-vous sûr?

ANDRÉ.

C'est la vérité. Ils ne pourraient pas descendre décemment dans Paris, tellement ils ont le nez sale!

PHILIPPE.

Mais les femmes?

ANDRÉ.

Leurs femmes? Elles ne valent pas mieux! Je les regardais flirter tout à l'heure, elles sont à battre. Physiologiquement, elles sont pour rien, elles sont à qui veut les prendre; on a la sensation très nette que le monsieur qui leur a été présenté ce soir, les aura demain, dans son rez-de-chaussée, pour une tasse de thé, car elles ne sont pas sévères, elles viennent plutôt vous manger dans la bouche.

PHILIPPE.

Elles sont ce que ces hommes-là les ont faites.

ANDRÉ.

Elles se sont bien faites toutes seules.

PHILIPPE.

Pourquoi donc êtes-vous rosse comme ça, André, puisque vous n'êtes pas littérateur? Vous n'avez pas d'excuse.

ANDRÉ.

Si, j'en ai une... je suis amoureux.

PHILIPPE.

Alors, l'amour ne vous rend vraiment pas indulgent; moi, il me rend charitable, heureux, et me fait voir l'humanité en mauve.

ANDRÉ.

Et moi en fauve!

PHILIPPE.

Il y paraît. Restez donc tranquille, vous vous promenez comme un lion en cage. Asseyez-vous un instant.

ANDRÉ, s'asseyant.

Oui, je suis amoureux et j'ai pour maîtresse une femme dans ce monde-là. Comprenez-vous, maintenant?

PHILIPPE.

Je commence à comprendre; c'est cette femme dont vous m'avez parlé, il y a un an à peu près, à cette époque-ci?

ANDRÉ.

Oui, c'est la même... c'est la même. Seulement, je suis dans la lune de fiel. Elle m'a fait passer par des chemins où il y avait quelques pierres, je vous en réponds. Elle m'a donné tant d'émotions, causé tant de tourments, que ça m'a détraqué l'estomac; moi qui étais gai, sociable, moi qui suis un tendre au fond, j'ai pris le monde en grippe, je suis devenu haineux; je hais les gigolos, les officiers, les artistes, les habits rouges, Ardan, vous, est-ce que je sais?... Tous ceux qui peuvent la troubler et me la prendre; alors j'ai des visions... n'est-ce pas, des désirs de l'étrangler... Et puis, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, mon petit Philippe, vous ne m'écoutez même pas, vous pensez à autre chose.

PHILIPPE.

Je vous entends très bien : vous êtes dans la lune de fiel, vous avez l'estomac détraqué, vous voulez étrangler votre maîtresse... au fond vous êtes un tendre.

ANDRÉ.

Vous avez tort de rire, je ne vous souhaite pas de passer par où j'ai passé.

PHILIPPE.

Je ne ris pas, je vous plains; vous paraissiez si heureux il y a un an!

ANDRÉ.

Ah! oui! elle était exquise, adorable, elle venait tous les jours, je la sentais à moi; et puis, elle est venue moins souvent, en donnant des prétextes : sa voiture, les visites, les essayages, la jalousie du mari dont elles jouent toutes si merveilleusement... enfin, elle n'est plus venue du tout, sans même prendre la peine de donner des prétextes; alors j'ai connu les heures d'attente dans le petit rez-de-chaussée passionnément arrangé pour elle, et où tout ne vous parle que d'elle; j'ai connu les heures de fièvre et d'angoisse; chaque roulement de voiture dans le silence de la rue vous donne un coup, là... tenez, cette après-midi encore j'y étais, j'ai compté cent deux voitures, et la rue n'est pas passante! J'ai aussi une maladie de cœur. Ah! je suis fadé! Oui, mon cher, voilà où j'en suis. Parfois, je me demande ce que j'ai fait.

PHILIPPE.

Ce que vous avez fait, je n'en sais rien, mais vous avez fait quelque chose.

ANDRÉ.

Moi, à elle, à cette femme-là?

PHILIPPE.

A cette femme-là ou à une autre. Quand vous avez aimé cette maîtresse par qui vous souffrez aujourd'hui, vous aviez une amie que vous avez trompée, qui a souffert par vous et dont vous ne vous êtes pas inquiété. C'est ça que vous payez maintenant, car en sentiments comme en chimie, il y a un principe que je crois vrai : c'est que rien ne se crée, rien ne se perd. De sorte que, lorsque nous avons failli, il arrive toujours un moment où sous forme de souffrances, de ruine, de maladie, de remords... et de mort même, nous payons l'addition.

ANDRÉ.

La Douloureuse!

PHILIPPE.

Oui, la Douloureuse, c'est le mot exact dans la plupart des cas.

ANDRÉ.

J'entends bien. Pourtant, quand je faisais mon volontariat à Compiègne dans les dragons, un jour que je venais seller mon cheval, il m'a envoyé un grand coup de pied, parce que cinq minutes avant que j'arrive, un garde d'écurie avait distribué au pauvre animal d'immérités coups de fourche. Ce fait est fréquent dans les régiments.

PHILIPPE.

Où voulez-vous en venir?

ANDRÉ.

A ceci : c'est qu'à chaque instant, dans la vie, nous recevons le coup de pied qui revenait de droit au garde d'écurie, ce qui prouve que Celui qui préside aux récompenses et aux châtiments n'a guère plus de discernement qu'un cheval, ce qui n'est pas suffisant pour un justicier.

PHILIPPE.

Je ne vous ai pas parlé de justice, ni de justicier, ni de Providence, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. C'est seulement une question d'équilibre dans la société, et quand, en dehors même de l'atavisme, on paie pour les autres, c'est justement parce qu'on fait partie du corps social.

ANDRÉ.

Enfin, il y a des gens qui ne paient jamais, ni pour eux, ni pour les autres. Regardez cette fripouille d'Ardan : il a des chevaux, des maîtresses... la mienne probablement; il a fait à la Bourse des coups de coquin. Tout le monde lui tend la main, tout lui réussit.

PHILIPPE.

Croyez-vous qu'Ardan soit si heureux que ça? Quand il marche, les mains dans les poches, le cou enfoncé dans ses épaules de coltineur, le regard oblique, croyez-vous qu'il ne sente pas le mépris qui pèse sur lui?

ANDRÉ.

Allons donc! Est-ce que ces gens-là ont une conscience?

PHILIPPE.

Oui, c'est possible; mais, à défaut de conscience, ils ont le trac. Si Ardan a fait des opérations blâmables, en supposant qu'il ne soit jamais pincé, comptez-vous pour rien les transes par lesquelles il a dû passer... par exemple, le soir où Ratinel fut arrêté.

ANDRÉ.

C'est vrai, je l'ai vu ce soir-là dans sa loge à l'Opéra, il avait l'air d'un bœuf qu'on mène à l'abattoir. Enfin, vous avez raison, la Douloureuse, j'y penserai.

PHILIPPE.

Pensez-y!

ANDRÉ.

Travaillez-vous en ce moment?

PHILIPPE.

Non, pas beaucoup, mais je vais m'y remettre.

ANDRÉ.

Il est très joli votre buste de Mme Ardan, vous avez gardé votre personnalité, et cependant vous avez pris un peu la manière de ces jolis artistes du dix-huitième qui nous ont laissé des bustes si élégants, des femmes avec des nez un peu en l'air, des grands yeux malins et doux et des cous sveltes!

PHILIPPE.

Des cous qui s'amincissaient, il semble, pour la guillotine, afin que, le couteau ayant moins à couper, cela durât moins longtemps.

ANDRÉ.

Oui, et c'est bien cette manière-là qui convenait pour cette charmante femme, pour rendre son expression si fine et si vibrante.

PHILIPPE.

Mme Ardan trouve grâce devant vous, à ce que je vois?

ANDRÉ.

C'est la seule, entre nous, qui vaille quelque chose. Elle est très bonne et elle a un cœur passionné. Ce n'est ni un monstre, ni une poupée, c'est une femme; ça doit être une maîtresse incomparable. Vous n'êtes pas amoureux d'elle?... Voyons, rien qu'un peu. Le contraire serait invraisemblable, ayant travaillé auprès d'elle... pour elle.

PHILIPPE.

Vous me connaissez, je ne suis pas très hardi, et, d'ailleurs, Mme Ardan est une très honnête femme.

ANDRÉ.

Oh! certainement, très honnête, quoi qu'on ait dit, dans le temps... (Voyant Philippe angoissé.) mais ce sont des infamies. Certainement, elle n'aime pas son mari, j'espère même qu'elle le méprise, mais elle adore son fils; c'est une excellente mère!

PHILIPPE.

Et que pensez-vous de son amie, Mme des Trembles?

ANDRÉ.

Gotte? Ah! Gotte! je ne sais pas, très mystérieuse, Gotte; elle a une mère terrible, et il paraît qu'elle lui ressemble. C'est cette femme, vous savez, qui a quitté son mari pour suivre un aventurier, un Czikos... l'histoire a fait beaucoup de bruit dans le temps. C'est toujours ennuyeux d'avoir une mère comme celle-là.

PHILIPPE.

Ça ne veut rien dire; l'hérédité n'est pas une loi absolue.

ANDRÉ.

Évidemment, et puis, comme il est dit dans *Bouvard et Pécuchet :* toujours un instinct se dédouble en deux parties, une bonne et une mauvaise; on détruira la seconde en cultivant la première et, par cette méthode, un enfant audacieux, loin d'être un bandit, deviendra un général! Or, Gotte a été élevée avec Mme Ardan comme une sœur et, grâce à cette éducation, la fille d'une gourgandine peut être une créature de sacrifice et de dévouement. (Un silence.) Est-ce que votre atelier est toujours là-bas, boulevard Montparnasse?

PHILIPPE.

Boulevard Montparnasse, oui.

ANDRÉ.

Alors, Mme Ardan a posé ici, chez elle?

PHILIPPE

Non, elle posait à l'atelier.

ANDRÉ.

C'est bien loin de l'avenue Wagram. Elle était exacte aux séances ?

PHILIPPE.

Très exacte; elle n'en a jamais manqué une.

ANDRÉ.

Oui... Enfin, c'est la seule personne dont je vous permets d'être amoureux; mais, puisqu'il n'en est rien, je vous en félicite. Et surtout, ne devenez pas mondain, il ne faut pas que les artistes vivent avec les bourgeois.

PHILIPPE.

N'ayez pas peur; je trouve que ça ne vaut rien aux uns ni aux autres; les bourgeois ne deviennent pas artistes, en revanche les artistes deviennent bourgeois.

ANDRÉ.

Pour la raison que c'est toujours ce qui est le plus facile à attraper qu'on attrape.

PHILIPPE.

Alors on acquiert l'amour de l'argent, des situations, des honneurs, on fait des concessions, on est perdu!

ANDRÉ.

Voici Yorick Lambert, cette âme douce.

SCÈNE IX

PHILIPPE, ANDRÉ, LAMBERT.

ANDRÉ.

Quoi de neuf?

YORICK LAMBERT.

La fête bat son plein. Je viens de là-haut, ils font une vie de patachons. Ils se sont enfermés avec les gosses dans le fumoir, et le manager, le mari de Lola, n'est pas content... il fait un raffut extraordinaire.

ANDRÉ.

A cause de sa femme?

PHILIPPE.

Sa femme n'y est pas, je suppose?

YORICK LAMBERT.

Si, elle y est; mais ça lui est égal, sa femme; c'est à cause de la plus jeune, celle qui n'a pas encore quatorze ans... il dit que celle-là au moins, il fallait la laisser.. J'ai une migraine!...

ANDRÉ.

Allez-vous-en.

YORICK LAMBERT.

Il faut que je reste jusqu'à la fin!

PHILIPPE.

Vous prenez des notes...

YORICK LAMBERT.

Maintenant ils me connaissent, ils ne me disent plus rien.

PHILIPPE.

Ils se méfient.

ANDRÉ.

Vous êtes un phonographe dans lequel on ne parle plus.

YORICK LAMBERT.

Oui, seulement, je les devine... Et puis, il y a la gueule qui parle pour eux. Ah! ils sont vraiment poires... Tout à l'heure, il y a un M. Bouchinot, un sinistre passementier, qui m'a dit qu'il ne connaissait que des artistes. Je lui ai répondu : « Vous avez de la veine; moi qui les fréquente, si j'en connais deux ou trois, mais alors des artistes, des vrais, c'est beaucoup. »

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'il a dit?

YORICK LAMBERT.

Rien... il n'a pas compris. (Apercevant Ardan.) Tiens, voilà le patron!

ARDAN.

Je ne suis pas indiscret de me mêler à votre conversation?

YORICK LAMBERT.

Pas du tout, nous allions en changer.

ARDAN.

Eh bien! qu'est-ce qu'on fait?

ANDRÉ.

On danse toujours le cotillon.

ARDAN.

Je voudrais bien qu'on soupe, moi... Est-ce que ça ne va pas être fini bientôt?

YORICK LAMBERT.

Je crois que ça se tire, on en est aux figures inconve-

nantes qu'on garde pour la fin. (Petit silence.) Avez-vous des nouvelles de Ratinel?

ARDAN.

Non, aucune... l'instruction suit son cours.

YORICK LAMBERT.

C'est vraiment l'instruction laïque et obligatoire : ils l'ont assez réclamée, vos amis, à la Chambre; c'est bien juste qu'ils en profitent.

ARDAN.

Ça n'est pas malin ce que vous dites là.

ANDRÉ.

Depuis combien de temps est-il à l'ombre, ce pauvre Ratinel?

YORICK LAMBERT, gaiement.

Il y a aujourd'hui quinze jours.

ARDAN.

C'est vrai... quinze jours déjà!... Comme le temps passe!

ANDRÉ.

Pour vous, oui, mais pas pour lui.

YORICK LAMBERT.

« Comme le temps passe » est admirable; c'est encore ce qui s'est dit de mieux sur l'arrestation de ce pauvre Ratinel. « Comme le temps passe » me dépasse. Je n'ai jamais rien entendu de plus indifférent et de plus inconscient à la fois! Vous avez le pli de l'existence, vous.

ARDAN.

Comme vous le défendez!

YORICK LAMBERT.

Je ne le défends pas, Ratinel n'était pas mon ami. J'ai toujours trouvé qu'il avait une de ces têtes qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'une banque; mais enfin il est par terre, n'est-ce pas? Et je trouve qu'on a

eu tort de le lâcher. Vous le premier, car vous avez fait des affaires ensemble?

ARDAN.

Autrefois... oui... il y a longtemps... nous avons fait partie d'un conseil d'administration... mais j'ai donné ma démission.

YORICK LAMBERT, avec un terrible sourire de côté.

D'ailleurs, il va faire des révélations, Ratinel, et il y en aura tellement de compromis, et des beaux, des gros, qu'on sera forcé de l'acquitter. Ils n'oseront pas le condamner... ils n'oseront pas.

ANDRÉ.

C'est ce que disait le duc de Guise : un quart d'heure après, il était assassiné.

ARDAN.

Des révélations! Allons donc! on croit toujours que ces gens-là ont des tas de choses à dire... ils ne savent rien du tout.

ANDRÉ.

Alors, vous croyez qu'il sera condamné?

ARDAN.

Il le faut.

ANDRÉ.

Mais, si on le condamne, il faut condamner tout le monde?... enfin tous ceux qui...

ARDAN.

Mais absolument.

YORICK LAMBERT.

Parce qu'il n'est pas juste que le seul Ratinel pourrisse sur la paille humide, pendant que ses petits camarades fument d'énormes cigares, au soleil de la liberté.

ARDAN.

C'est mon avis.

YORICK LAMBERT.

Eh bien! c'est impossible, parce qu'ils sont trop... on n'arrête déjà pas tous les souteneurs, parce qu'il n'y a

pas de place dans les prisons; si l'on arrête les gens d'affaires, ce sera pis encore, parce que les affaires maintenant, ce n'est pas seulement l'argent des autres, c'est le nom, l'honneur et la vie même des autres. Est-ce vrai?

ARDAN.

Pourtant, je vous assure que..

YORICK LAMBERT.

Voyons, mon cher Ardan, nous ne faisons pas de sentiment, et il y a des vérités qu'on peut se dire... entre honnêtes gens. Eh bien, si l'on allait au fond des choses, il n'y a pas un homme à Paris, j'entends de ceux qui s'occupent de certaines affaires, il n'y en a pas un qui ne soit écrouable.

ARDAN.

Vous allez un peu loin; d'abord qu'entendez-vous par de certaines affaires?

YORICK LAMBERT.

Dame, des affaires incertaines. Vous verrez que les journaux chic seront bientôt forcés d'ajouter dans les renseignements mondains, entre les mariages et les enterrements, la rubrique : Prisons. Nous apprenons l'arrestation de M. Gaston Ardan.

ARDAN.

Très drôle!

YORICK LAMBERT.

Vous n'aimez pas qu'on vous fasse ces blagues-là.

SCÈNE X

ARDAN, PHILIPPE, ANDRÉ, YORICK LAMBERT, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Je ne sais pas ce qu'on vient de dire, mais ça a jeté un froid... Je suis sûre que c'est encore Yorick Lambert qui a dit une férocerie.

YORICK LAMBERT.

Moi, pas du tout, nous parlions politique

ARDAN.

Est-ce qu'il va durer encore longtemps, ton cotillon?

HÉLÈNE.

Non, mon ami, ça va être fini, et tout de suite après, on apporte les petites tables pour souper... Tu ferais bien même d'aller voir si tout s'arrange comme tu le veux.

ARDAN.

Tu as raison... j'y vais.

HÉLÈNE.

Et puis par la même occasion, si tu passes par le bar, tu verras ce que font Cresson et Lubin.

ARDAN.

Qu'est-ce qu'ils ont encore invente, ces artistes-là?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas, mais je crois que Cresson est complètement gris, et Lubin n'en vaut guère mieux... Justement, le voici.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUBIN, très rouge.

ARDAN.

Il paraît que vous en faites de belles.

LUBIN.

Cresson est ivre mort, mon cher... il a bu quinze cocktails au vin de coca, et il est en train de boire un mint-julep pour se remettre... Il a fourré les pailles dans son nez et il tire... il tire... alors ça dégouline sur son plas-

tron... il est dégoûtant... Charmante soirée... beaucoup d'entrain!

ARDAN.

Tu trouves ça drôle, toi?

LUBIN.

Ça n'a rien de dramatique.

ARDAN.

C'est égal, puisque tu sais comment il est, tu aurais dû le surveiller.

LUBIN.

Le surveiller, moi? C'est pas ma sœur! Eh bien, tu en as du venin!

ARDAN.

Ça finit toujours comme ça avec vous.

LUBIN.

C'est ta faute.

ARDAN.

C'est ma faute?

LUBIN.

Bien sûr, tu as demandé un bar anglais, tu as voulu le genre bar, eh bien! tu l'as... de quoi te plains-tu?... Et puis ce n'est pas tout ça... écoute donc, écoute...

ARDAN.

Quoi encore?

LUBIN.

C'est quelque chose que je ne peux pas te dire devant tout le monde.

ARDAN.

Voyons! Qu'y a-t-il?

LUBIN.

Il y a que... Prudent est là.

ARDAN.

Prudent?

LUBIN.

Oui, Prudent, le commissaire aux délégations judiciaires. Il te demande.

ARDAN.

Tu es sûr? On ne sait jamais avec toi.

LUBIN.

Non, vrai, je ne suis pas saoul... je ne te ferais pas une fumisterie pareille.

ARDAN.

Voyons, à cette heure-ci, on ne vient pas chez les gens.

LUBIN.

Tu sais quelle heure il est... cinq heures du matin, mon vieux; nous sommes au mois de juin, le soleil est levé. Non, sérieusement, je ne blague pas, c'est Prudent, je te jure. Heureusement que j'étais dans le vestibule quand il est entré... je l'ai reconnu et je l'ai fait tout de suite monter dans ton cabinet à cause des gens, pour que ça ne fasse pas de chichi.

ARDAN.

Tu as bien fait... merci.

LUBIN.

Je suis un ami, moi, je suis un frère. Je lui ai dit que j'allais te prévenir.

ARDAN.

Allons-y... Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir, Prudent? Elle est bonne... très drôle?

Ils sortent.

SCÈNE XII

HÉLÈNE, PHILIPPE.

HÉLÈNE.

Enfin, je te vois, je peux te parler, je n'y tenais plus. Ah! c'est effrayant d'être au milieu de cette foule, d'être si près l'un de l'autre et de ne pas même pouvoir se prendre la main... Tu m'aimes?

PHILIPPE.

Oui, je t'aime...

HÉLÈNE.

Tu n'as pas l'air de m'aimer.

PHILIPPE.

Mais si... mais si... je t'aime plus que tu ne le crois, plus que je ne le crois moi-même. Seulement, je te le dis mal ici, parce que, n'est-ce pas? on se sent entouré, épié... il y a des choses qu'on ne dit bien à sa maîtresse que seuls et dans l'ombre... moi, je t'ai expliqué... c'est une chose que j'ai... je ne peux pas écrire un bleu passionné dans un bureau de poste et je ne peux pas faire une déclaration au milieu d'un bal.

HÉLÈNE.

Parce que tu es un homme. Tiens, il y a la grosse Mme Bladru, Mme Bladru du Gers, qui nous regarde en ce moment... je crois même que tu lui plais beaucoup... si tu la veux, je te la donne; seulement, je te préviens, tous ses amants deviennent phtisiques, ils s'en vont tous de la poitrine... (Madame Bladru passe dans le fond.) Tu vois, elle me fait des petits signes d'amitié. Oui, madame, c'est mon amoureux. Bonjour, madame. J'ai l'air de causer de choses indifférentes et ça ne m'empêche pas de te dire des choses très intimes, de te dire que je suis folle de toi, que toutes mes pensées vont vers toi et que demain... demain je serai tout entière à toi... Qu'est-ce que tu as? Ça n'est pas gentil, ce que je te dis?

PHILIPPE.

Si... mais...

HÉLÈNE.

Mais quoi?

PHILIPPE.

Ça m'ennuie quand je te vois si bonne... comédienne... alors, je me dis...

HÉLÈNE.

Tu te dis des bêtises, parce que tu n'es qu'une bête,

quoique tu aies beaucoup de talent, à moins que tu n'aies que du génie! je t'adore!

PHILIPPE.

Moi aussi, je t'adore.

HÉLÈNE.

Je n'en sais rien.

PHILIPPE.

Mais si, puisque je suis très bête, et je sens que je pourrais souffrir beaucoup par toi.

HÉLÈNE.

C'est vrai, mon amour? All right, c'est ce qu'il faut, mais sois tranquille, je ne te ferai pas souffrir, quand ce ne serait que par égoïsme, car j'ai trop besoin de toi dans ma vie et de sentir que ta pensée m'enveloppe à chaque instant.

PHILIPPE.

Oui, aimons-nous simplement et profondément, sans mensonges, sans taquineries, sans jalousies... il n'y a que les amants vulgaires qui aient besoin de ces stimulants, comme les mauvais chevaux ont besoin d'éperons et de cravache.

HÉLÈNE.

Enfin, demain... on se verra, on se verra bien, chez toi, chez nous...

PHILIPPE.

quelle heure?

HÉLÈNE.

Je serai libre de bonne heure... Gaston part ce matin pour Londres, je crois, mais il ne veut pas qu'on le sache. Il est toujours si mystérieux pour ses affaires. Enfin, je viendrai tout de suite, après le déjeuner, à moins qu'il ne parte pas... Attends-moi toujours jusqu'à quatre heures!... Ah! si nous pouvions être librement l'un à l'autre, j'ai toujours peur que tu te lasses.

PHILIPPE.

Je t'aime.

HÉLÈNE.

Tu ne m'as même pas dit si j'étais jolie... si j'avais une belle robe.... Est-ce que je te plais?

PHILIPPE.

Infiniment.

HÉLÈNE.

Mais attention! on nous observe. (Elle parle plus haut avec affectation.) J'aime beaucoup cette heure dans un bal, quand les fleurs sont fanées et les femmes fatiguées. La vie brûle, les odeurs s'exaspèrent, et il plane une sensation vague de décomposition, comme dans tous les endroits où la vie est trop intense.

Elle se dirige vers la fenêtre.

PHILIPPE.

Oui, c'est cette sensation-là que j'ai éprouvée dans les villes voluptueuses, sous le soleil. Je pensais à la mort. Qu'est-ce que vous regardez?

HÉLÈNE, ouvrant la fenêtre.

Il fait jour déjà... C'est joli, l'avenue... De quelle couleur est-ce?... mauve?...

PHILIPPE.

Lilas plutôt.

HÉLÈNE.

Vous avez raison, c'est lilas. Il y a des gens qui vont travailler déjà, qui sont déjà levés quand nous ne sommes pas encore couchés. C'est drôle. Tenez, regardez, celui-là qui passe. Pauvre homme! Il nous a vus, allons-nous-en! Que doivent-ils penser, lorsqu'ils voient des fenêtres éclairées à cette heure-ci et qu'à l'une de ces fenêtres, ils aperçoivent une femme décolletée et semée de diamants.

PHILIPPE.

Ils pensent qu'il y a un bal dans la maison.

HÉLÈNE, gravement.

Ils pensent peut-être à d'autres choses... et c'est forcé... Je comprends que l'homme de tout à l'heure

soit anarchiste... pourtant il riait en nous regardant; il avait une bonne figure. En tout cas, il aurait plus de raisons de nous en vouloir que Yorick Lambert.

PHILIPPE.

Lambert est un anarchiste littéraire et mondain; il dit : « Crève donc, société ! », mais à la nouvelle année il dépose des marmites pleines de marrons glacés dans les maisons où il a dîné.

SCÈNE XIII

MADAME SUREAU, MADAME FLOCK, COLAS, FLOCK, SUREAU, FLAVEL.

COLAS.

Tenez, ici nous serons très heureux.

MADAME SUREAU.

Oui, oui, nous serons très bien.

COLAS.

Alors, si vous voulez bien, vous allez garder cette place pendant que j'irai chercher une table avec monsieur; attendez-nous, nous revenons dans un instant

Il sort avec Flavel.

MADAME FLOCK.

Il est charmant, ce monsieur Colas!

FLOCK.

Charmant!

SCÈNE XIV

PHILIPPE, HÉLÈNE, GOTTE.

HÉLÈNE.

Ah! mon Dieu!... on va souper et je ne m'occupe pas de mes invités... Gaston va encore crier après moi.

Gotte survient; elle est très émue.

GOTTE.

Dis donc, ma chérie, ton mari te demande.

HÉLÈNE.

Il est furieux?

GOTTE.

Non... il est malade.

HÉLÈNE.

Je sais ce que c'est; il a encore une crise au foie; mais il ne veut pas être raisonnable; il veut manger et boire ce qui lui plaît... Mais comme tu es pâle, toi, ma chérie... tu n'as rien?

GOTTE.

Je suis pâle, moi? non, non, je n'ai rien, ça doit être la fatigue.

HÉLÈNE.

Oui, sans doute, un peu de fatigue. Repose-toi... Ah! n'oubliez pas que vous soupez à la grande table, avec Stany et Philippe... Dépêchez-vous, pour qu'on ne vous prenne pas vos places... A tout à l'heure... (A Philippe.) au revoir, vous... Je t'adore!..

Elle sort en courant.

SCÈNE XV

PHILIPPE, GOTTE.

GOTTE.

Vous savez ce qui se passe, là-haut?

PHILIPPE.

Quoi donc?

GOTTE.

Ah! mon ami... c'est effrayant!... Ardan... Ardan...

PHILIPPE.

Oui... eh bien?

GOTTE.

On est venu pour l'arrêter... ce commissaire, vous savez bien?...

PHILIPPE.

Oui, oui... après?

GOTTE.

Il a pris des papiers dans son cabinet... il a fouillé tous les tiroirs. Alors Ardan a demandé la permission de passer une minute dans sa chambre et il s'est tiré deux coups de revolver.

PHILIPPE.

Il s'est blessé! ou...?

GOTTE.

Il s'est tué... On n'a rien entendu ici?

PHILIPPE.

Comment voulez-vous? Avec tout ce bruit!

GOTTE.

C'est vrai, au fait... tant mieux! C'est Lubin qui m'a raconté tout ça; il m'a priée de prévenir Hélène, mais je n'ai pas eu le courage de lui annoncer ce malheur.

PHILIPPE.

Je comprends ça, mais il faut pourtant qu'il y ait quelqu'un auprès d'elle, dans un moment pareil, la pauvre femme!... Allez-y... allez-y, je vous en supplie, ma petite Marguerite... vous êtes son amie, vous savez comme elle vous aime; il faut que vous soyez auprès d'elle... Et dites-lui bien que je pense à elle et que, quoi qu'il arrive, elle peut compter sur moi.

GOTTE.

Je le lui dirai!

Elle s'en va. — Philippe reste immobile et absorbé.

SCÈNE XVI

PHILIPPE, YORICK LAMBERT.

YORICK LAMBERT.

Eh bien! vous savez la nouvelle?

PHILIPPE.

Oui... c'est terrible, n'est-ce pas?

YORICK LAMBERT.

Quel drame, là-haut! et pas long... Et il y a des gens qui prétendent que notre époque est banale; ils ne savent vraiment pas la regarder; c'est-à-dire qu'elle est bouffonne et tragique.

PHILIPPE.

Comme toutes les époques.

YORICK LAMBERT.

Comme la vie... Ça vous a surpris?

PHILIPPE.

Oui... Comment vouliez-vous que je me doute? Pas vous?

YORICK LAMBERT.

Moi, j'avais le tuyau depuis ce matin... C'est pour ça que je restais... je n'aurais pas voulu rater ça... vous comprenez...

PHILIPPE.

Oh! très bien.

YORICK LAMBERT.

Seulement, je n'aurais pas cru qu'il se flanquerait un pruneau... Vous soupez?

PHILIPPE.

Oh! non, je m'en vais!

YORICK LAMBERT.

Moi aussi. Pauvre diable!... J'ai une migraine!

Ils sortent.

SCÈNE XVII

SUREAU, FLOCK, MADAME SUREAU, MADAME FLOCK, puis COLAS et FLAVEL.

COLAS, apportant une table avec Flavel.

Voici une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

MADAME FLOCK.

Il n'y a pas de quoi boire... je meurs de soif.

COLAS.

Attendez... il faut faire son service soi-même ! (A Flavel.) Jeune homme, allez donc chercher à boire... (Flavel va chercher à boire.) Comment va-t-on se placer ?

MADAME SUREAU, s'asseyant.

Sympathiquement... et puis il ne faut pas faire de cérémonies.

COLAS, debout.

Je propose que nous nous appelions par nos petits noms pour donner un caractère d'intimité à la fête... Comment vous appelez-vous, madame Flock ?... Vous devez vous appeler Esther ?...

MADAME FLOCK.

Oh ! moi, monsieur, j'ai un nom à coucher à la porte.

COLAS.

Dites-moi la porte, au moins.

MADAME FLOCK.

Je m'appelle Modeste.

COLAS.

Modeste ? Tiens ! ce n'est pas un nom juif.

MADAME FLOCK, s'asseyant.

En effet... et vous, comment vous appelez-vous ?

COLAS, s'asseyant aussi.

Oh! moi, j'ai un nom honteux!

MADAME SUREAU.

Un nom à coucher à la porte?

COLAS.

Au contraire, je m'appelle Alphonse.

MADAME SUREAU.

Vous aimez le théâtre de Dumas?

COLAS, sèchement.

Non!

MADAME SUREAU.

Ah! voici la boisson!

Flavel revient avec une bouteille de champagne.

MADAME FLOCK.

Vite, débouchez!

FLAVEL, débouchant la bouteille.

Vous savez ce qu'on dit...

COLAS.

Non, mais nous allons le savoir dans une minute.

FLAVEL.

Il paraît qu'Ardan s'est suicidé...

MADAME SUREAU.

Vous en avez de gaies, mon cher Bazouges.

FLAVEL.

Non, non, c'est très sérieux... On est venu perquisitionner chez lui et, quand il a vu qu'on vidait ses tiroirs, il a passé dans sa chambre et on a entendu... (Le bouchon saute.) une détonation.

COLAS.

Bien réglé!

MADAME FLOCK, tendant son verre.

Versez vite, vite, Raoul... Ça va couler.

FLAVEL.

Oui, il s'est collé deux balles dans la tête!...

SUREAU.

Dites-donc, ça n'est peut-être pas très convenable, ce que nous faisons là?

MADAME FLOCK.

Sureau a raison... ça n'est pas très convenable!

MADAME SUREAU.

Écoutez, on ne nous a rien dit, officiellement... on est censé ne pas savoir...

MADAME FLOCK.

Et puis il n'est peut-être que blessé.

MADAME SUREAU.

Du moment qu'on ne nous a rien dit.

MADAME FLOCK.

D'ailleurs où aller maintenant?... Rien n'est ouvert à cette heure-ci... c'est qu'on crève de faim...

SUREAU.

C'est bien embarrassant!

MADAME FLOCK.

Voyons, soupe-t-on, oui ou non?

MADAME SUREAU.

Qu'est-ce qu'on fait aux autres tables?

COLAS, se levant pour regarder.

Ils ont commencé.

FLAVEL.

Eh bien alors, il n'y a plus à hésiter.

MADAME FLOCK.

Allons! allons! moi, je meurs... d'autant plus que ça n'empêchera rien!

MADAME SUREAU.

C'est égal, c'est bien malheureux.

MADAME FLOCK.

Surtout pour cette pauvre Mme Ardan.

SUREAU.

Ce n'est pas ceux qui s'en vont qui sont à plaindre.

MADAME FLOCK, la bouche pleine.

C'est ceux qui restent... Passez-moi donc le rosbif, Alphonse, voulez-vous?

COLAS.

Volontiers... Charmante soirée!

FLAVEL.

Beaucoup d'entrain.

Pendant ces dernières répliques le rideau tombe lentement.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Chez les Des Trembles. — Une propriété en Seine-et-Marne, dans les environs de Fontainebleau. — Une terrasse à la française d'où l'on aperçoit la vallée de la Seine. — Très douce soirée du commencement de juin.

Après le dîner, l'habituelle conversation. — Le café, les liqueurs, cigares, etc., flambeaux de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE SUREAU, STANY, MADAME LEFORMAH, GOTTE DES TREMBLES, ANDRÉ FRÉVILLE, SUREAU.

MADAME SUREAU, sur un banc, dans un coin de la terrasse.

Vous vous asseyez?

STANY.

Oui, je suis éreinté. Ce matin, avant que vous arriviez, je suis allé à bicyclette... j'ai quatre-vingts kilomètres dans les jambes.

MADAME SUREAU.

C'est trop.

STANY.

Et vous, faites-vous de la bicyclette, maintenant?

MADAME SUREAU.

Oui, mais je pédale mollement, et puis je n'aime pas

les montées : quand je vois que ça va monter, je pleure... je vous assure, c'est idiot. Et vous?

STANY.

Moi, je ne pleure pas.

MADAME SUREAU.

Je pense bien! Mais ça ne vous agace pas, les montées?

STANY.

Non, une légère pente n'est pas pour me déplaire.

MADAME SUREAU.

Une légère pente.

Elle rit.

STANY.

Quelle douce soirée!

MADAME SUREAU.

Oui, on s'est formé par couples sympathiques... André cause avec votre femme... mon mari tient la tête à Mme Leformah, Mme Ardan s'est enfuie sous les arbres avec Philippe... il est très sympathique, Philippe.

STANY.

Oui, c'est un garçon charmant... Et puis, du talent!

MADAME SUREAU.

Il demeure chez vous?

STANY.

Oui, nous l'avons invité à venir passer l'été chez nous: c'est ma femme qui a arrangé tout ça, pour qu'ils puissent se voir avec Hélène Ardan... Je fais un joli métier... Il est vrai qu'ils vont se marier.

MADAME SUREAU.

Et puis, quand même... Est-ce que vous avez de ces préjugés-là?

STANY.

Ma foi non. Vous savez que je suis de plus en plus amoureux de vous.

MADAME SUREAU.

Je l'espère bien.

STANY.

Pourquoi l'espérez-vous?

MADAME SUREAU.

Parce que ça m'amuse.

STANY.

Ça vous amuse seulement.

MADAME SUREAU.

Ça vaut mieux que si ça m'ennuyait.

STANY.

Certainement, mais, enfin, moi, c'est très sérieux. L'amour que j'ai pour vous est très profond, et vous dites que ça vous amuse, ça n'est pas assez. Depuis plus d'un an que nous flirtons, vous devez juger dans quel état d'âme je suis.

MADAME SUREAU.

Je l'ai deviné votre état d'âme... il était assez visible.

STANY.

C'est votre faute.

MADAME SUREAU.

Et puis, on n'est pas des zouaves!

STANY.

Il faut pourtant que je sache à quoi m'en tenir.

MADAME SUREAU.

Vous êtes d'une impatience!... Et puis ça n'est pas vrai, je ne suis pas du tout votre type. Vous n'aimez que les femmes très maigres.

STANY.

Vous n'êtes pas grosse.

MADAME SUREAU.

Non, je ne suis pas grosse, mais je suis ronde..., c'est ça, ronde.

STANY.

Croyez-moi, c'est bien préférable.

MADAME SUREAU.

Je suis une femme à fossettes.

STANY.

Au bout des fossettes la culbute.

MADAME SUREAU.

Voulez-vous vous taire.

STANY.

Enfin, je voulais vous dire que ça ne peut pas durer. Écoutez, Thérèse, je vous donne tout...

MADAME SUREAU.

Quoi, tout? Vous êtes étonnant.

STANY.

Je vous donne mon cerveau, mon cœur, ma tranquillité, et vous, vous ne me donnez rien.

MADAME SUREAU.

Je vous ai donné de mon odeur. Vous-même m'avez dit que vous vous en inondiez chaque soir avant de vous coucher et que vous aviez ainsi l'illusion de dormir avec moi. N'est-ce rien que cela?

STANY.

Oui, mais vous comprenez bien que je désire davantage.

MADAME SUREAU.

Vous êtes injuste, mon cher. (Elle fouille dans son corsage.) Je voulais vous donner cette fleur qui a passé toute la journée avec moi, dans moi, mais vous ne le méritez pas.

STANY.

Ah! si, je vous en prie, donnez-la-moi.

Madame Sureau tire une fleur de son corsage et la lui tend.

MADAME SUREAU.

La voilà!

STANY.

Vous m'aimez donc un peu?

MADAME SUREAU.

Ce n'est pas à moi à vous le dire, consultez le langage des fleurs.

STANY.

Écoutez, Thérèse, je vous adore, mais je veux vous le dire autre part que dans le monde; toujours devant des gens... je suis paralysé. Vous allez partir bientôt pour Deauville, dites-moi que vous viendrez un jour, une heure.

MADAME SUREAU.

Ça, mon cher, jamais. Pour qui donc me prenez-vous? (Elle se lève.) J'ai pu plaisanter avec vous, mais je vous l'ai déjà dit, si vous voulez que nous restions bons amis, ne me faites jamais de propositions semblables.

STANY, se levant.

Vous êtes fâchée? Je vous ai déplu?

MADAME SUREAU.

Non, je vous pardonne, mais revenons près de la société, nous sommes restés trop longtemps ensemble.

Elle revient près du groupe.

MADAME LEFORMAH.

Vous avez fini de fumer votre cigarette?

ANDRÉ.

Et de tailler votre bavette?

MADAME SUREAU.

Ah! oui, je disais à M. des Trembles que je trouve ce pays merveilleux. Vous vous plaisez beaucoup ici, madame?

GOTTE.

Oui, le pays est joli, et puis, nous adorons la campagne.

MADAME LEFORMAH.

Et vous savez, c'est la vraie campagne, à une heure et demie de Paris

MADAME SUREAU.

C'est charmant.

GOTTE.

C'est surtout très commode... nos amis peuvent de temps en temps nous faire le plaisir de venir dîner avec nous et repartir le soir même.

MADAME SUREAU.

Vous êtes mille fois aimable. Et vous, madame, c'est la première fois, je crois, que vous venez de ces côtés-ci?

MADAME LEFORMAH.

Oui, les autres années, ma fille Hélène allait dans le Limousin où ce pauvre Ardan avait de grandes propriétés, et M. Leformah et moi, nous passions une moitié de l'été au Tréport et l'autre à Chatou; mais après le drame terrible qui est arrivé, nous avons éprouvé le besoin de nous réunir, de nous resserrer... et nous sommes venus avec Hélène nous installer auprès de son amie... Ma fille et Gotte s'aiment beaucoup... elles ont été élevées pour ainsi dire ensemble.

MADAME SUREAU.

Oui, oui, je sais... En effet, c'est plus gai pour Mme Ardan.

MADAME LEFORMAH.

Et puis, en deuil comme nous le sommes, nous n'aurions pas pu recevoir... tandis que chez les des Trembles qui n'ont pas les mêmes raisons, il y a toujours un peu de monde. C'est une distraction pour ma pauvre petite.

MADAME SUREAU.

Vous n'habitez pas loin d'ici?

MADAME LEFORMAH.

Pas très loin, un quart d'heure en voituré.

MADAME SUREAU.

Il y a longtemps que vous êtes ici?

GOTTE.

Depuis le dix mai... nous quittons toujours Paris de très bonne heure. Et vous, madame, que ferez-vous cet été?

MADAME SUREAU.

Nous partons à la fin du mois... nous allons à Deauville, nous y resterons jusqu'après la grande quinzaine et puis nous irons à Baden-Baden jusqu'au 15 septembre.

ANDRÉ.

Vous êtes des gens très chic.

STANY.

Et vous, André, que faites-vous cet été? Est-ce que vous n'allez pas chez votre frère, aux Tilleuls?

ANDRÉ.

Oh! non, pas cette année, mon frère divorce.

MADAME LEFORMAH.

Vraiment?

ANDRÉ.

Oui... ça dérange même mes projets... j'avais la douce habitude de me terrer trois mois aux Tilleuls...

GOTTE.

Ça vous calmait.

ANDRÉ.

Parfaitement... ça me remettait un peu d'aplomb, et j'en ai besoin, quand arrive le mois de juin... Alors j'allais faire une villégiature familiale, une portugaise fraternelle... mais cette année, il faut y renoncer.

STANY.

Faites-la chez nous, André, votre portugaise.

ANDRÉ.

Vous êtes trop aimable.

MADAME SUREAU.

Venez avec nous à Baden-Baden.

ANDRÉ.

Je vous remercie. Je resterai probablement à Neuilly-Neuilly.

SCÈNE II

LES MÊMES, PHILIPPE, HÉLÈNE.

STANY.

Tiens, vous voilà, vous? D'où sortez-vous donc?

HÉLÈNE.

Nous venons de nous promener, dans le parc, autour de la pelouse; il fait un clair de lune merveilleux.

MADAME LEFORMAH.

Hélène, tu aurais dû mettre quelque chose sur tes épaules, mon enfant... Tu n'as pas eu froid?

HÉLÈNE.

Mais non, mère chérie, je t'assure.

SUREAU.

Dites-moi, des Trembles, il ne faut pas nous faire manquer notre train.

DES TREMBLES.

Oh! vous avez le temps... le train est à dix heures dix-neuf.

GOTTE.

A quelle heure as-tu dit qu'on attelle?

DES TREMBLES.

A dix heures moins le quart... nous vous accompagnerons.

SUREAU.

Ne vous donnez donc pas cette peine.

DES TREMBLES.

Comment donc!

GOTTE.

Mais y aura-t-il assez de places?

DES TREMBLES.

Oui, oui, j'ai fait atteler le break.

Pendant toute cette conversation, le domestique a desservi; puis la conversation reprend, générale.

MADAME LEFORMAH.

Hélène, tu savais que le frère de M. de Fréville divorçait?

HÉLÈNE.

Non, c'est la première nouvelle. Ah! il divorce? Combien y a-t-il de temps qu'il était marié?

ANDRÉ.

Trois ans.

HÉLÈNE.

Votre frère avait fait, je crois, un mariage d'amour.

ANDRÉ.

Absolument; il n'en admettait pas d'autres... Vous voyez comment se terminent ces unions-là?

STANY.

Et c'est logique : les mariages d'amour sont les seuls qui ne puissent pas durer, car ils supposent des âmes d'amants, et être amants, n'est-ce pas avoir le désir continuel de sensations, de troubles, de mystère et d'inconnu, d'inconnu?

HÉLÈNE.

Alors, selon vous, on ne peut pas rester amants dans le mariage?

STANY.

Il faut croire que c'est difficile, puisque des gens qui s'entendent à merveille tant qu'ils ne sont pas mariés ne peuvent plus se sentir dès qu'ils le deviennent... et réciproquement.

ANDRÉ.

Il y a dans ce mot mariage un étrange pouvoir dissolvant.

STANY.

Ce n'est pas seulement dans le mot, c'est dans l'institution; en somme, c'est une chose monstrueuse et contre la nature même; vous vous engagez à ne pas changer quand tout autour de vous et surtout en vous se modifie, évolue sans cesse.

HÉLÈNE.

Faites attention, Stany, votre femme est là.

STANY.

Ma femme! Elle pense comme moi.

HÉLÈNE.

C'est vrai, Gotte?

GOTTE.

Mais oui... je commence.

MADAME LEFORMAH.

C'est nouveau alors, mon enfant... tant pis, tant pis.

GOTTE.

Ou tant mieux, tant mieux.

HÉLÈNE.

Et vous, Philippe, qu'en pensez-vous?

PHILIPPE.

Je pense que le mariage serait une association noble et durable, si l'homme et la femme y apportaient des droits et des devoirs égaux.

ANDRÉ.

Oui, c'est possible... et puis, sur ces questions-là, on ne peut rien dire; enfin, voilà mon frère qui s'est marié malgré nos parents presque, qui adorait sa femme; d'ailleurs, il l'a épousée, elle n'avait pas un sou, elle lui devait tout... ça n'empêche pas qu'il l'a trompée.

HÉLÈNE.

Ah! c'est lui qui la trompait?

ANDRÉ.

Mais oui, c'est lui. Il la trompait, il la trompait, c'est-à-dire que de temps en temps il revoyait une ancienne camarade; mais ce n'est pas une trahison, une ancienne camarade.

HÉLÈNE.

Non. Qu'est-ce que c'est alors?

MADAME SUREAU.

C'est de la fidélité pour l'ancienne camarade.

ANDRÉ.

C'est un pèlerinage, on ne divorce pas pour ça.

HÉLÈNE.

Pourtant, si votre belle-sœur avait eu un pèlerinage de son côté, votre frère l'eût trouvée mauvaise.

ANDRÉ.

Naturellement, ça n'est pas la même chose.

HÉLÈNE.

Mais si, c'est absolument la même chose! Alors la femme ne souffre pas, elle? Elle n'est pas jalouse, elle n'en a pas le droit.

ANDRÉ.

Je comprends qu'une femme soit jalouse, si son mari a une liaison sérieuse, absorbante; mais elle doit pardonner des distractions convenablement espacées.

HÉLÈNE.

Les hommes sont bien tous les mêmes. Et c'est vous, André, qui dites ça! Vous devez comprendre la jalousie pourtant, car vous êtes jaloux comme on ne l'est pas, vous battez le record d'Othello.

ANDRÉ.

Je vous en prie, ne prenez donc pas toujours Othello comme le type du jaloux odieux; en somme, mettons le mouchoir, *il fazzoletto*, de côté, je crois qu'il avait de très sérieuses raisons d'être jaloux, Othello!

HÉLÈNE, d'un air potinier.

Vous savez quelque chose sur Desdemona?

ANDRÉ, qui ne veut pas se compromettre.

Non, je ne sais rien : mais enfin ce n'était pas un lis, cette jeune femme, pour s'être appuyé ce nègre; elle avait des goûts dépravés. Moi, j'ai connu ça à l'Exposition de 1889; j'avais une petite amie qui a été la maîtresse de tout un village soudanais. C'est la femme pour exotiques, c'est un numéro terrible.

HÉLÈNE.

Ne croyez pas vous en tirer par une anecdote. Pour revenir à ce que nous disions, selon vous, une femme n'a pas le droit d'être jalouse; bien plus, un monsieur s'absente pendant six mois, douze mois, il prend des distractions comme vous dites, c'est admis... La femme qui récalcitrerait serait ridicule; elle n'a pas non plus le droit d'avoir des sens, elle n'a que le devoir d'attendre toute seule, bien seule, ce mari qui ne peut pas attendre, lui. On vous répond : ça n'est pas la même chose. C'est idiot tout simplement, et c'est révoltant.

GOTTE.

Hélène, calme-toi, ma chérie.

MADAME LEFORMAH.

Si ma fille est sur ce chapitre, nous n'avons pas fini.

HÉLÈNE.

Non, c'est vrai, ça m'exaspère. Voyons, Thérèse, venez à mon secours, dites que j'ai raison.

MADAME SUREAU.

Moi, je ne peux rien dire, il paraît que je n'ai pas de tempérament; ou, si j'en ai, je n'en sais absolument rien. Et pourtant, je crois que, dans les devoirs conjugaux, l'homme est comme le clown du cirque, quand il joue à se battre avec Chocolat. « Quand je dis : Commencez, vous commencez; quand je dis : Finissez, c'est fini » et naturellement Chocolat a toujours reçu une demi-douzaine de coups de poing avant d'en avoir allongé un seul. C'est comme ça que j'ai eu deux enfants, ça n'est pas un sport.

ANDRÉ.

Alors vous êtes Chocolat?

HÉLÈNE.

En dit-elle, cette Thérèse; elle est impayable!

MADAME SUREAU.

Aussi, je ne sais pas ce que c'est que d'être jalouse, et Gustave peut donner des coups de canif dans le contrat, je le lui permets.

SUREAU.

C'est bon à savoir.

MADAME SUREAU.

D'autant plus qu'on n'a pas toujours son canif.

SUREAU.

Il y a encore ça.

HÉLÈNE.

Eh bien, moi, je serais très jalouse; et quand son mari la trompe, je trouve qu'une femme doit divorcer ou le lui rendre.

MADAME LEFORMAH.

Elle est bien avancée.

HÉLÈNE.

Elle se venge.

MADAME LEFORMAH.

Triste vengeance.

MADAME SUREAU.

Triste... ça dépend.

MADAME LEFORMAH.

Si tu savais comme ça m'est désagréable de t'entendre parler comme ça.

HÉLÈNE.

Mais, ma bonne mère, je parle comme ça, parce que c'est ce que je pense. Il est temps de proclamer que la faute de l'homme a la même importance que celle de la femme.

MADAME LEFORMAH.

Elle n'a pas les mêmes conséquences.

HÉLÈNE.

Oui, oui, à cause de l'enfant, nous la connaissons.

MADAME LEFORMAH.

Mais certainement, à cause de l'enfant.

HÉLÈNE.

Mais l'enfant, c'est l'exception, c'est l'accident!

MADAME SUREAU.

Alors on ne sortirait plus de chez soi.

PHILIPPE.

Et puis, en supposant qu'une femme mariée, j'admets le seul cas où elle se venge, apporte un enfant dans son ménage, le mari infidèle peut aussi, à ce compte-là, en avoir semé un dans un ménage parallèle et dont le père sera un autre mari, et dans ce cas-là, l'équilibre reste parfait dans une bourgeoisie assoiffée d'idéal.

ANDRÉ.

Et l'on n'a plus qu'à modifier la formule pour les naissances : le père et l'amant se portent bien.

HÉLÈNE.

Maman est écrasée!

PHILIPPE.

Maintenant, si le mari infidèle a fait à une pauvre fille un de ces enfants qu'il est convenu d'appeler naturels, n'est-il pas très juste que, pour avoir jeté de par le monde un malheureux qui peut-être manquera de tout et mènera une existence misérable, il soit condamné à élever confortablement, familialement, un enfant qui ne sera pas de lui, et dans ce cas-là l'équilibre est établi, non plus seulement dans la bourgeoisie, mais dans la société tout entière.

HÉLÈNE.

Eh bien, mère, qu'est-ce que tu as à répondre à cela? Enfin, c'est la logique, c'est la raison et la justice mêmes.

MADAME LEFORMAH.

C'est possible, mais c'est avec cette logique-là qu'il n'y a plus de respect, plus de famille, plus rien; que tous les ménages que nous connaissons se détraquent et que le nombre des divorces augmente tous les jours.

MADAME SUREAU.

On n'entend parler que de malheurs.

MADAME LEFORMAH.

De mon temps, il y avait moins de scandales. D'ailleurs, il faut tout dire, nous avons été élevées autrement. Quand je me suis mariée, j'étais une vraie jeune fille, aussi pure et aussi ignorante qu'on peut l'être...

HÉLÈNE.

Tu l'es encore.

MADAME LEFORMAH.

Et j'étais toute disposée à aimer mon mari, et je l'ai aimé et j'ai été très heureuse et je crois que je l'ai rendu très heureux.

GOTTE.

Je ne sais pas pourquoi, Hélène, ta mère me fait

toujours penser à une gravure dans *L'Illustration* de 1859 où l'on voit des dames à crinolines qui se précipitent avec de gros bouquets au-devant des soldats.

HÉLÈNE.

Oui, et ça s'appelle : Retour des troupes d'Italie.

MADAME LEFORMAH.

Je sais bien que je suis ridicule.

HÉLÈNE.

Tu n'es pas ridicule, tu es second empire et touchante.

MADAME LEFORMAH.

Second empire tant que vous voudrez; mais je suis d'une époque où l'on se sacrifiait encore pour ses enfants, où on ne les abandonnait pas, où on ne divorçait pas pour un oui, pour un non.

HÉLÈNE.

Parbleu, le divorce n'était pas encore rétabli.

MADAME LEFORMAH.

Ça n'était pas un mal.

HÉLÈNE.

Mais ne dis donc pas ça, et quand une femme n'était pas heureuse avec son mari, quand elle était trompée ou battue, qu'est-ce qu'elle faisait?

MADAME LEFORMAH.

Elle se résignait, elle élevait ses enfants.

PHILIPPE.

Mais la résignation est une vertu chrétienne, madame, et qui suppose de la religion.

MADAME LEFORMAH.

Oui, eh bien?

PHILIPPE.

Eh bien, vos filles n'ont pas de religion : vous ne leur en avez pas donné.

MADAME LEFORMAH.

Mais je vous demande mille fois pardon, monsieur, j'ai tenu à ce que ma fille eût une éducation parfaite.

HÉLÈNE.

Mais toi, tu ne les accomplissais pas tes devoirs religieux : papa t'en a joliment détourné; à peine mariée, tu les as négligés, tes devoirs religieux... et ton piano, c'est toi-même qui nous l'as dit.

MADAME LEFORMAH.

Où veux-tu en venir?

HÉLÈNE.

Attends, tu vas voir : alors de quelle efficacité voulais-tu que fussent les principes que tu me donnais, lorsque je voyais que toi tu te dispensais de les suivre? et que viens-tu nous parler de religion? Est-ce que je n'ai pas été élevée avec les immortels principes de 1877 : le cléricalisme voilà l'ennemi? Quand j'étais petite, je me rappelle, père ne voyait que par Gambetta; il en est revenu depuis, mais il n'aimait pas les prêtres.

MADAME LEFORMAH.

On n'a jamais parlé de ces choses-là devant toi.

HÉLÈNE.

Non, mais il y a les sourires, les plaisanteries, les sous-entendus que les enfants entendent fort bien! Il y a l'atmosphère, est-ce que je sais, moi! Et nous sommes quelques-unes qui avons été élevées comme ça. Alors, quand il survient dans nos ménages une catastrophe, un coup de Trafalgar, tu ne voudrais pas qu'on se réfugie dans la religion. Alors, quoi? Qu'est-ce que tu offres? Tu es collée, maman?

MADAME LEFORMAH.

Je ne suis pas collée, je suis peinée.

HÉLÈNE.

Il ne faut pas être peinée, ma bonne mère, mais

joyeuse, au contraire; vous avez été esclaves et résignées, vos filles seront heureuses et libres.

STANY.

C'est ce que disaient ceux qui ont fait la grande Révolution, en pensant à leurs fils.

SUREAU.

S'ils pouvaient les voir, leurs fils!

HÉLÈNE.

Mais songe donc, de ton temps, quand vous n'aviez pas le divorce, que serais-tu devenue si tu n'avais pas aimé ton mari, si tu n'avais pas pu l'aimer?

MADAME LEFORMAH.

Quand une jeune fille arrive au mariage, innocente comme je l'étais, elle est toute disposée à aimer son mari et elle l'aime, à moins qu'il ne soit indigne d'être aimé; que ce soit, je ne sais pas, moi, un voleur ou un assassin, et encore, on avait la séparation.

HÉLÈNE.

Oui, je sais bien, on a prévu le cas de l'homme voleur ou assassin, ou faux-monnayeur, c'est admirable! Mais on n'a pas prévu le cas d'un homme qui vous déplairait. On ne peut pourtant pas rester avec un monsieur qui vous déplaît.

MADAME LEFORMAH.

S'il vous déplait tant que ça, il ne faut pas l'épouser.

HÉLÈNE.

Il ne faut pas l'épouser! Est-ce qu'on le sait d'avance? Un homme peut être passable comme ça dans le monde, en habit ou en jaquette, et à certains moments être brutal, effrayant.

MADAME SUREAU, doucement.

Ou grotesque.

SUREAU.

Merci.

HÉLÈNE.

Alors on serait lié toute la vie avec cet être-là? Ça ne résiste pas à l'analyse.

MADAME LEFORMAH.

Que veux-tu que je te dise, ma chère enfant? Comment savoir d'avance, comment s'éclairer? On ne peut pourtant pas... Non, je ne peux pas vous suivre sur ce terrain-là.

HÉLÈNE.

Ne te dérange pas, on y va sans toi.

ANDRÉ.

C'est pour ça, madame, que le divorce est une chose admirable, car il permet à une femme mariée d'essayer loyalement une douzaine d'amants jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son type.

SUREAU.

Ça n'est pas drôle pour le type.

MADAME SUREAU.

Moi, je trouve au contraire que c'est très flatteur.

ANDRÉ.

Taisez-vous, madame Chocolat.

MADAME SUREAU.

Cette pauvre Mme Leformah ne sait plus où elle en est.

MADAME LEFORMAH.

Le fait est que vous m'épouvantez avec vos théories.

HÉLÈNE.

Nous marchons avec notre temps.

ANDRÉ.

Si vous ne marchiez qu'avec votre temps!

MADAME LEFORMAH.

Au fond, je suis très inquiète, et je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve avec ces idées-là, c'est effrayant!

PHILIPPE.

Mais non, madame, ça vous paraît effrayant parce que ce sont des choses qu'on n'a pas l'habitude de dire, mais réfléchissez-y, c'est très raisonnable et surtout très humain. Seulement vous avez été habituée à considérer comme paroles d'Évangile tout ce qui est dans les codes civils ou mondains; mais il faut bien vous dire que, à côté de la loi des hommes, il y a la loi humaine qui est celle des hommes et des femmes et qui doit tenir compte de leurs instincts et de leurs aspirations. Oh! ça ne se fera pas tout de suite, mais il est bon qu'on en parle de temps en temps et que quelques-uns vivent en se conformant à cette loi-là.

MADAME LEFORMAH.

Parlez-moi comme ça, je comprendrai.

HÉLÈNE.

Mais c'est ce que je t'ai dit... sous une autre forme, voilà tout.

SUREAU, à Stany.

Dites-moi, cher ami, il ne faut pas nous faire manquer notre train.

STANY.

Non, non, il est même temps de partir. Allons, allons!

MADAME SUREAU, à Madame Leformah.

Au revoir, madame, je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance; j'espère avoir le plaisir de vous revoir cet hiver à Paris.

STANY, à Hélène.

Je ne vous dis pas adieu, je vous retrouverai en revenant, vous m'attendez.

HÉLÈNE.

C'est entendu.

GOTTE, à Stany pendant les aurevoirs.

Quelle idée avez-vous eue de dire que nous les re-

conduirions, c'est ridicule, c'est une manie dans votre famille de reconduire les invités.

STANY, piqué.

Mais si cela ne vous plaît pas, chère amie, vous n'avez qu'à ne pas venir.

GOTTE.

Maintenant que vous l'avez dit, que vous l'avez décidé, ce n'est pas possible, ça serait impoli. Vous avez toujours des idées comme ça. C'est sans doute pour rester un peu plus longtemps auprès de Mme Sureau.

STANY.

Pourquoi pas? Elle est très amusante.

GOTTE.

Ça n'est pas difficile d'avoir de l'esprit quand on dit tout ce qui vous passe par la tête. Alors, nous allons laisser Mme Leformah toute seule, comme c'est poli!

STANY.

Mais non, Mme Leformah reste avec sa fille et Philippe.

GOTTE.

Vous savez bien qu'ils vont la plaquer pour aller s'embrasser sous les arbres.

STANY.

Allons, quand vous aurez fini de ronchonner; venez-vous, oui ou non? Allez mettre votre chapeau, vous avez juste le temps.

Il s'en va.

GOTTE, le suivant.

Cette invention d'aller reconduire les gens : ça se fait au Vésinet!

Elle sort.

SCÈNE III

MADAME LEFORMAH, HÉLÈNE, PHILIPPE.

MADAME LEFORMAH.

Il faudrait songer à partir aussi, Hélène.

HÉLÈNE.

Mais non... nous attendons qu'ils soient revenus... tu as bien entendu ce qu'a dit Stany.

MADAME LEFORMAH.

Non, je n'ai rien entendu. C'est que j'ai dit à Gaëtan d'être à dix heures à la petite porte.

HÉLÈNE.

Eh bien! Gaëtan attendra... il n'en mourra pas...

MADAME LEFORMAH.

Oh! certainement. Est-ce que vous restez ici?

HÉLÈNE.

Oh! oui, mère... Il fait si doux, si bon.

MADAME LEFORMAH.

Vous feriez peut-être mieux de rentrer?

HÉLÈNE.

Tu voudrais que nous nous enfermions par un temps pareil... C'est un meurtre.

MADAME LEFORMAH.

Eh bien, moi, je vais rentrer... je trouve qu'il fait un peu frais.

HÉLÈNE.

C'est ça, ma bonne mère, rentre, nous te rejoindrons tout à l'heure.

Ils la laissent s'éloigner.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Votre mère a raison... la soirée est fraîche... attendez, il ne faut pas que j'attrape froid.

Il enfile un paletot d'été.

HÉLÈNE.

Oh! vous avez dit ça comme un tout petit garçon... (L'imitant.) il ne faut pas que j'attrape froid.

PHILIPPE.

J'ai été aussi ridicule que ça?

HÉLÈNE.

Mais oui... tu m'aimes?

PHILIPPE.

Je t'adore. Quelle brave et digne femme que cette Mme Leformah.

HÉLÈNE.

Mère, oui, c'est une créature d'exception... elle n'est pas très avancée pour son âge, elle a des naïvetés incroyables.

PHILIPPE.

Mais ça vaut mieux que si elle s'était rendue fameuse par mille aventures galantes.

HÉLÈNE.

Évidemment.

PHILIPPE.

Et je ne la trouve pas si ridicule... l'honnêteté de sa vie désarme l'ironie.

HÉLÈNE.

Par exemple, nos façons de parler et de penser surtout la renversent.

PHILIPPE.

J'ai peut-être tort de parler comme ça devant elle : elle doit me croire un être sans morale, sans principes.

HÉLÈNE.

Oh! non, elle n'est pas bête, elle est loin d'être bête et elle fait très bien la différence entre ta conviction, ta sincérité et la blague de Stany ou le scepticisme d'André. Et d'ailleurs tu fais bien de dire ces choses-là... il faut les dire. Tant pis ou plutôt tant mieux si tu ne penses pas comme les autres, si tu penses humainement. C'est pour ça que je t'ai aimé, vois-tu, parce que tu n'es pas égoïste, parce que tu es juste et que tu as de l'indulgence et de la pitié.

PHILIPPE.

Disons le mot, je suis parfait.

HÉLÈNE.

Tu n'es pas parfait, mais tu es meilleur que les autres. Regarde André, comme il est méchant, comme il est amer.

PHILIPPE.

Ce n'est pas sa faute, il n'est pas heureux... il est tombé sur une femme terrible qui le fait souffrir.

HÉLÈNE.

C'est toujours cette Mme Belett?

PHILIPPE.

Toujours.

HÉLÈNE.

Comment, ça dure encore? En effet, le pauvre garçon, je le plains, mais ce n'est pas une raison pour rosser sur toutes les femmes.

PHILIPPE.

Il dit beaucoup de bien de toi.

HÉLÈNE.

A toi... mais on sent qu'il en veut au genre humain et il ne cherche qu'à dire des mots blessants.

PHILIPPE.

Il ne digère pas bien... Et puis je ne le juge pas. Qui sait si je ne serais pas plus amer et plus aigri dans des circonstances semblables?

HÉLÈNE.

Oh! non... pas toi.

PHILIPPE.

Mais tu n'en sais rien... c'est ce que je me dis toujours : nous ne pouvons pas le juger... parbleu, tout nous réussit à nous, nous sommes insolemment heureux et notre avenir est d'amour et de joie.

HÉLÈNE.

C'est vrai... oui, j'ai foi dans l'avenir et je suis sûre que je t'aimerai très bien; c'est bête de dire à quelqu'un qu'on l'aime bien, ce n'est pas bête de lui dire qu'on l'aimera très bien... tu comprends, il y a une nuance.

PHILIPPE.

Je la saisis parfaitement.

HÉLÈNE.

J'en suis persuadée. Tu n'as pas froid?

PHILIPPE.

Non.

HÉLÈNE.

Comme ça a été vite pourtant... on dirait qu'il y a eu un Dieu pour nous; en tout cas, la vie nous a été complice... je t'ai rencontré, nous nous sommes aimés, et cinq mois après, j'étais veuve!

PHILIPPE.

C'est admirable!

HÉLÈNE.

Il y aura bientôt un an de ça, et ça me paraît loin... si loin!... Je me demande parfois si c'est bien vrai que j'ai été Mme Ardan, la femme de Gaston Ardan, et si ce n'était cette robe noire... je ne le croirais pas... j'ai peur que ça t'ennuie de me voir toujours en noir.

PHILIPPE.

Je connais une romance dont le refrain est : « Ne pleure pas, le noir te va si bien ! » C'est par ce refrain que je te répondrai.

HÉLÈNE, avec élan.

Ah ! mon amour, pour une blonde comme moi, un grand deuil sans chagrin, c'est le rêve ! Et puis, je la quitterai bientôt cette triste couleur qui me rattache encore au passé et nous nous marierons... Ça ne t'effraie pas, le mariage ?

PHILIPPE.

Avec toi, je l'envisage avec bonheur.

HÉLÈNE.

Et moi avec passion... quoique André prétende qu'il y ait dans ce mot un étrange pouvoir dissolvant. Ah ! ils m'ont fait du mal tout à l'heure, avec leur conversation. Si c'était vrai pourtant qu'il n'y ait pas d'amour possible dans le mariage ?... Ah ! vois-tu, j'aimerais mieux que nous restions amants. Et d'ailleurs nous serons amants, n'est-ce pas ? Le mariage, pour moi, n'est qu'un mot, une formule, pas même, une formalité... je n'y tiens pas, et je serais très fière de rester ta maîtresse ; mais il faut l'accomplir, cette formalité : ma mère n'admet pas l'union libre.. c'est sur ce terrain-là qu'elle ne me suivrait pas... et puis c'est aussi pour mon fils, ce pauvre petit bonhomme... il faut que sa maman ait une situation régulière... je te parais bourgeoise, hein ?

PHILIPPE.

Pas du tout... Tu es vraiment celle que j'attendais et dont j'avais besoin... Oui, j'avais besoin de toi... j'aime ton cerveau et ton cœur, et si tu n'étais pas ma maîtresse, je voudrais être ton ami. Ah ! vois-tu, l'essentiel pour l'homme, c'est de rencontrer dans sa vie l'étrangère vêtue de rêve qui lui ressemble comme une sœur ; alors, avec celle-là, on peut se marier, il n'y

a pas de danger. Et puis nous garderons jalousement notre bonheur, nous l'emmènerons loin des villes, nous vivrons beaucoup à la campagne, et surtout nous ne mettrons pas de gens entre nous, pas d'ami ni d'amie intime... et puis je travaillerai pour toi, je tâcherai de devenir quelqu'un, et dans ces conditions, je crois que nous serons heureux, Hélène.

HÉLÈNE, gravement.

Je le crois aussi, Philippe... d'ailleurs, je le répète, je t'aimerai très bien. J'imagine que ce qui tue l'amour dans le mariage, c'est le perpétuel tête-à-tête, le perpétuel côte-à-côte... Je saurai te laisser seul avec toi-même; je comprendrai que tu as besoin de te distraire, de voyager... tu n'auras pas besoin de me le demander, je je le devinerai et je te dirai : Va-t'en !

PHILIPPE.

Et alors, je te répondrai : mais je suis très bien ici, et je reste.

HÉLÈNE.

C'est bien là-dessus que je compte... mais, même si tu t'en allais, je ne t'en voudrais pas, car tu me reviendrais plus aimant... certainement je souffrirais, il faut bien payer son bonheur... on ne peut pourtant pas exiger une félicité absolue, sans ça la Providence aurait le droit de vous envoyer coucher.

PHILIPPE.

On irait.

HÉLÈNE.

Bien sûr... Et puis, tu ne partirais pas toujours tout seul... quelquefois tu m'emmènerais... nous irions ensemble à Venise.

PHILIPPE.

Tu y es allée déjà à Venise.

HÉLÈNE.

Avec mon mari, oui, mais ça ne compte pas; c'est comme si je n'y étais pas allée. Je suis arrivée le soir

à l'hôtel, je me suis fait servir à dîner dans ma chambre et je suis repartie le lendemain matin; je n'ai voulu rien voir... Je ne voulais pas profaner la vision que je m'étais faite de Venise, avec un cœur et des yeux qui ne fussent pas d'une amoureuse, et surtout avec un Gaston Ardan qui aurait établi un tir aux pigeons sur la place Saint-Marc... Ah! il était de cette force-là. J'en ignore donc tout le côté gondole, mais je veux le connaître avec toi.

PHILIPPE.

Oui, et tu as eu raison, il y a des paysages et des villes où il ne faut pas apporter des âmes vulgaires. Une chose qui me plaît infiniment à Londres, c'est qu'on ne permet pas aux fiacres de se promener dans les parcs élégants; de même, des gens qui ne seraient pas amants à Venise seraient des fiacres dans Hyde-Park.

HÉLÈNE, dans un élan.

Mais nous, on ne sera pas des fiacres, va! Ah! je rêve de choses folles avec toi. A quoi penses-tu?

PHILIPPE, troublé.

Je pense...

HÉLÈNE.

Ah! tais-toi, tais-toi... Tiens... donne-moi tes yeux et prends ma bouche.

PHILIPPE.

Ah! Hélène, tu me charmes, tu me grises, tu me séduis. Quel parfum as-tu donc ce soir dans tes cheveux?

HÉLÈNE.

C'est de l'ambre.

PHILIPPE.

Comme tu m'as dit ça d'un air triste... c'est de l'ambre.

HÉLÈNE.

Je vous défends de vous moquer de moi... tu n'as pas froid? On s'entend bien, tous les deux.

PHILIPPE.

On s'entend divinement bien. Hélas! il va falloir nous quitter tout à l'heure.

HÉLÈNE.

Ah! oui, ce n'est pas gai! Enfin, on se retrouvera demain matin... je me lèverai de bonne heure et je serai à neuf heures dans le bois Sainte-Anne, près de la croix. Nous ne sommes pas trop à plaindre. Nous nous voyons encore assez souvent, grâce à l'idée que j'ai eue de te faire inviter chez les des Trembles.

PHILIPPE.

Oui, mais il faudra bientôt que je m'en aille... je ne peux pas rester éternellement chez ces gens. Voilà déjà trois semaines que j'y suis. Je crains d'être indiscret.

HÉLÈNE.

Tu n'es pas un invité ordinaire, tu es mon fiancé, et Gotte est notre confidente. Cette gentille Gotte, elle est si bonne, si dévouée. Elle n'avait pas l'air très content d'aller reconduire les Sureau. As-tu remarqué?

PHILIPPE.

Non.

HÉLÈNE.

Elle a fait une scène à Stany tout à l'heure... c'est peut-être à cause de Mme Sureau... d'ailleurs, elle a l'air triste depuis quelques jours... ce soir, elle a à peine parlé. Ma pauvre Gotte! Stany est superficiel, très flirt... c'est sans doute ça qui la rend triste.

PHILIPPE.

Écoute, les voilà qui reviennent.

HÉLÈNE.

Alors, à demain neuf heures. Au revoir, toi.

PHILIPPE.

Au revoir, vous.

HÉLÈNE.

Au revoir, vous.

PHILIPPE.

Au revoir, toi.

SCÈNE V

MADAME LEFORMAH, PHILIPPE, HÉLÈNE, GOTTE, STANY, UN DOMESTIQUE.

STANY.

Nous voilà revenus.

HÉLÈNE.

Ça s'est bien passé, pas manqué train, adieux touchants?

STANY.

Oui, oui, très touchants.

MADAME LEFORMAH.

Tiens, Hélène, je t'ai apporté ton chapeau et ton collet.

HÉLÈNE.

Ah! ah! tu t'es méfiée.

MADAME LEFORMAH.

Ah! oui, parce que lorsque tu vas t'apprêter dans la chambre de Gotte et que vous vous mettez à bavarder, vous en avez pour des éternités.

HÉLÈNE.

Et tu tombes de sommeil.

MADAME LEFORMAH.

Et puis Gaëtan doit nous attendre depuis au moins une heure. Allons, au revoir, mon cher Stany, au revoir, ma petite Gotte.

HÉLÈNE, embrassant Gotte.

Au revoir, ma chérie; je viendrai te voir demain après déjeuner.

STANY.

Par où vous en allez-vous?

MADAME LEFORMAH.

Par le bas, Gaëtan nous attend à la petite porte.

STANY.

Eh bien, Jean, accompagnez donc ces dames avec votre lanterne.

Madame Leformah et Hélène s'en vont, suivies du domestique porteur d'une lanterne.

SCÈNE VI

PHILIPPE, GOTTE, STANY.

STANY.

Eh bien, moi, je vais aller me coucher. J'ai quatre-vingts kilomètres dans les jambes.

GOTTE.

Quelle heure est-il donc?

STANY.

Onze heures bientôt. Est-ce que vous rentrez, Gotte?

GOTTE.

Oh! non. Il fait trop doux dehors, et puis il faut que je cause avec Philippe; j'ai un tas de choses à lui dire de la part d'Hélène.

STANY.

Ah! encore des confidences, des secrets. Allons, je vais me coucher... bonsoir, mon vieux camarade.

PHILIPPE.

Bonsoir, cher ami.

STANY.

A tout à l'heure, Gotte.

SCÈNE VII

PHILIPPE, GOTTE.

GOTTE.

Enfin, on respire maintenant que tous ces gens sont partis. Ah! qu'ils m'ont fatiguée, ils me gâtaient absolument la campagne et cette belle nuit. Y en a-t-il, ce soir, des étoiles! Croyez-vous que tout ça soit habité?

PHILIPPE.

Sans doute.

GOTTE.

Dire qu'il y a peut-être là-haut, en ce moment même, des bonnes gens qui causent sur une terrasse, comme nous! Mais, sûrement, dans aucun de ces astres, il n'y a une femme qui s'ennuie autant que moi. On est très bien ici, j'ai envie de rester là jusqu'à ce qu'une étoile file.

PHILIPPE.

Pourquoi faire?

GOTTE.

Pour faire un souhait.

PHILIPPE.

Quel souhait?

GOTTE.

Ah! voilà, c'est mon secret.

PHILIPPE.

Et s'il ne file pas d'étoiles?

GOTTE.

Je le verrai bien, alors je m'en irai quand le jour viendra.

PHILIPPE.

Quand le jour viendra! Et votre mari qui vous attend?

GOTTE.

Mon mari? Il dort déjà; il a quatre-vingts kilomètres dans les jambes; il ne m'a pas attendue..., et puis il rêve de Mme Sureau, cette bonne Thérèse.

PHILIPPE.

Vous êtes jalouse?

GOTTE.

Ah! grands dieux! non. On n'est pas jalouse de Stany.

PHILIPPE.

D'ailleurs, rassurez-vous, Mme Sureau n'est pas dangereuse; c'est une allumeuse.

GOTTE.

Je déteste ce genre de femmes-là, je trouve que ça n'est pas honnête, moi; j'aime mieux une femme emballée et qui va jusqu'au bout; je ne comprends pas le flirt, je ne comprends pas qu'on grignote le fruit défendu; il faut y mordre à belles dents et même sans l'éplucher, ou ne pas s'en mêler, voilà... n'ai-je pas raison?

PHILIPPE.

Mais si; seulement si j'ai un conseil à vous donner, mordez-y le plus tard possible.

GOTTE.

J'y mordrai quand ça me plaira; c'est idiot ce que vous dites là : le plus tard possible! Quand je n'aurai plus de dents, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Et qu'est-ce que vous aviez à me dire de la part d'Hélène?

GOTTE.

Ah! c'est vrai, j'oubliais; vous ne pensez qu'à ça, vous.

PHILIPPE.

Dame!

GOTTE.

Que je sois triste ou non, ça vous est bien égal;

moi, je peux crever. Eh bien, approchez-vous, si vous voulez que je vous le dise, vous êtes à une lieue, je ne peux pas vous crier ça.

PHILIPPE.

Personne ne nous entend, nous sommes seuls.

GOTTE.

Vous avez des raisons stupides, mon cher. Certainement nous sommes seuls, mais il y a des choses qu'il faut dire à voix basse. D'ailleurs, ça m'est égal, moi. (Elle crie.) Hélène m'a dit de vous dire...

PHILIPPE.

Voyons, Gotte, ne faites pas d'enfantillages.

Il approche sa chaise.

GOTTE.

Ah! je vous en prie, ne traînez pas votre chaise comme ça sur les cailloux; c'est un bruit qui me porte sur les nerfs; asseyez-vous près de moi, tout simplement... Dieu! que vous m'agacez ce soir!

PHILIPPE.

Tout vous agace.

GOTTE.

C'est vrai, je suis énervée. Voulez-vous qu'on se promène autour de la pelouse, comme l'autre soir. C'était si joli.

PHILIPPE.

Pourquoi nous promener! on est très bien ici.

GOTTE.

Vous avez peur?

PHILIPPE.

Moi, de quoi aurais-je peur?

GOTTE.

Je ne sais pas, moi, des voleurs peut-être. (Elle rit nerveusement.) Dieu! que vous m'agacez!

PHILIPPE.

Voyons, Gotte, dites-moi ce qu'Hélène vous a chargée de me dire, et puis on se dira bonsoir.

GOTTE.

Eh bien, non, j'ai réfléchi, je ne suis plus disposée, je vous le dirai aussi bien demain matin; ça n'est pas très important au fait, ni pressé.

PHILIPPE.

Soit; alors bonsoir, Gotte.

GOTTE.

Attendez donc, vous pouvez bien rester un peu avec moi; alors je ne suis bonne que pour vous parler d'Hélène? Je peux avoir à causer avec vous, un tas de choses à vous dire, vous êtes extraordinaire! Ça n'est pas très poli ce que vous faites là... Alors, vous êtes heureux, Philippe?

PHILIPPE.

Oui, Gotte, je suis très heureux.

GOTTE.

Vous aimez bien Hélène?

PHILIPPE.

Je l'adore.

GOTTE.

Les hommes sont bien tous les mêmes.

PHILIPPE.

Pourquoi dites-vous ça?

GOTTE.

Vous dites que vous l'adorez, et pourtant...

PHILIPPE.

Quoi, pourtant? Que voulez-vous dire?

GOTTE.

Rien.

PHILIPPE.

Si, vous avez quelque chose à dire... Parlez, je déteste que l'on n'achève pas... j'ai horreur de ces restrictions.

GOTTE.

Vous dites que vous aimez Hélène, et pourtant, avant-hier soir, quand nous nous sommes promenés autour de la pelouse, nous marchions à côté l'un de l'autre, si près que ma robe vous frôlait... et vous ne vous êtes pas éloigné.

PHILIPPE.

Nous ne nous sommes pas éloignés.

GOTTE.

Et quand vous parliez, votre voix tremblait.

PHILIPPE.

Je ne me rappelle pas.

GOTTE.

Oui, je le jure, votre voix tremblait.

PHILIPPE.

C'est possible, mais vous avez tort d'y penser encore.

GOTTE.

Ce n'est pas ma faute.

PHILIPPE.

D'ailleurs, qu'est-ce que ça prouve? Sinon que deux êtres jeunes ne peuvent pas rester impunément l'un près de l'autre dans certaines conditions... parce qu'il s'agit de se rendre compte avant tout de ce qui nous arrive, n'est-ce pas? Il s'agit d'y voir clair en nous-mêmes; or, ce soir-là, nous nous sommes promenés sous un ciel de lune et d'étoiles, parmi des senteurs complices d'arbres et de fleurs... et nos âmes étaient amollies.

GOTTE.

Donc, vous n'attribuez mon trouble, notre trouble qu'à des circonstances extérieures : n'y a-t-il pas autre chose?

PHILIPPE.

Non, je l'affirme.

GOTTE.

Parlez pour vous.

PHILIPPE.

Mais ce n'est pas ça que vous aviez à me dire de la part d'Hélène; j'aurais dû me douter que c'était un piège.

GOTTE.

Ah! Philippe, vous avez des paroles cruelles. Eh bien, oui, je voulais rester avec vous, causer avec vous; elle vous a assez eu toute la journée et j'ai assez souffert.

PHILIPPE.

Souffert?

GOTTE.

Oui, c'est horrible, c'est infâme, mais je souffre quand elle est seule avec vous. Pendant tout le temps que nous avons accompagné ces gens, je savais que vous étiez ensemble, je vous voyais, je vous entendais... je suis jalouse d'elle, de mon amie... Ca n'est pas beau, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Non, ça n'est pas beau.

GOTTE.

Ce n'est pas ma faute, pourtant, ce n'est pas ma faute... c'est la fatalité. Car enfin j'étais sincère et devant Dieu qui m'entend, je ne pensais pas à vous, puisqu'Hélène vous aimait; et quand je vous ai invité à venir ici, c'était pour que vous fussiez près d'Hélène, pour que vous puissiez vous voir tous les jours; c'était pour servir votre amour, je le jure; mais ça a tourné contre moi, contre moi seule, car vous, vous êtes bien fort, bien sûr de vous.

PHILIPPE.

J'aime votre amie.

GOTTE.

Ah! je dois vous paraître un monstre.

PHILIPPE.

Non, vous n'êtes pas un monstre, seulement vous vivez depuis quelque temps dans une atmosphère d'amour, et le rôle de confidente était dangereux pour vous qui êtes jeune, jolie, avec un mari qui ne s'occupe pas de vous. De mon côté, j'étais mal défendu par l'intimité qui s'est établie entre nous, par la tendre affection que je vous porte, par la reconnaissance que j'ai envers vous ; et puis vous êtes séduisante, troublante, et il y a cet instinct de conquête que tous les hommes ont en eux, ce désir d'inconnu, cette espèce de curiosité... Ah! il y a tant de choses contre lesquelles il faut nous défendre et qui sont autour de nous, en nous, malgré nous. Nous n'avons pas été coupables l'autre soir, mais aujourd'hui nous sommes avertis... nous sommes avertis... Et nous serions coupables si nous nous exposions plus longtemps au danger de nous-mêmes. C'est pourquoi, Gotte, je vais partir bientôt.

GOTTE.

Vous allez partir! Il ne manquerait plus que ça. Mais qu'est-ce que je deviendrai, moi? Je n'avais que cette consolation de vous voir, de vous entendre, de vivre un peu la même vie et vous voulez me l'enlever?

PHILIPPE.

Il le faut.

GOTTE.

Non, ça n'est pas vrai, vous ne partirez pas, je ne le veux pas, vous ne le pouvez pas ; d'abord quelle raison donnerez-vous à Hélène? Partir, n'est-ce pas avouer, me compromettre? Vous n'en avez pas le droit.

PHILIPPE.

Ne vous inquiétez pas de ça, je trouverai un prétexte.

GOTTE.

Alors, c'est décidé, vous voulez partir... Ah! que je suis malheureuse!

Elle éclate en sanglots.

PHILIPPE, la consolant.

Voyons, ma petite Gotte, ne pleurez pas comme ça... Il faut être raisonnable... je ne veux pas que vous pleuriez.

GOTTE.

J'ai du chagrin... Vous ne comprenez pas ça, vous!

PHILIPPE, la prenant dans ses bras.

Si, je vous comprends, je sais ce qui se passe en vous.

GOTTE.

Non, vous ne le savez pas... sans ça vous seriez touché et vous m'aimeriez.

PHILIPPE.

Taisez-vous, Gotte, je vous en prie.

GOTTE.

Non, je ne me tairai pas, et vous m'aimeriez si je voulais, oui si je voulais, car votre voix tremble encore, et vous me serrez dans vos bras.

PHILIPPE, se détachant d'elle, brusquement.

C'est vrai, c'est vrai, et pourtant je ne vous aime pas. Ce sont vos larmes qui m'attendrissent, qui me troublent. C'est peut-être votre douleur que j'aime et qui me rend faible. Voyez-vous, c'est pour ça qu'il faut que je parte... je partirai demain... c'est fini... et quand je ne serai plus là, vous verrez, Gotte, vous vous reprendrez... vous réfléchirez et vous serez remplie de honte, car personne ne croirait à votre inconscience, à votre sincérité, et vous ne savez pas ce qu'on croirait?

GOTTE.

Non.

PHILIPPE.

Eh bien, on croirait que, jalouse d'Hélène, vous avez fait le vilain calcul de m'attirer chez vous pour me rendre amoureux, on vous prêterait cette vulgaire perversité, et moi, je serais le ridicule amant qu'on se

dispute et qui profite de la rivalité de deux femmes, de deux amies... c'est grotesque, et c'est répugnant! Il ne faut pas que cela soit, Gotte, vous entendez, il ne le faut pas.

GOTTE.

Vraiment on pourrait croire ça? Vous avez raison, il ne le faut pas... Ah! mon Dieu, c'est affreux. Hélène, ma chère Hélène, pour laquelle je donnerais ma vie... car je l'aime comme une sœur, je l'adore au fond de tout ça.

PHILIPPE.

Mais je n'en doute pas.

GOTTE.

Vous partirez demain, Philippe, je le veux.

PHILIPPE.

Ah! Gotte, je savais bien qu'en parlant à votre cœur...

GOTTE.

Seulement je vous écrirai.

PHILIPPE.

Ah! non, alors, tout ce que nous faisons est inutile; c'est entretenir le mal.

GOTTE.

Vous croyez?

PHILIPPE.

J'en suis sûr.

GOTTE.

Alors je ne vous écrirai pas... Mais vous, vous m'écrirez.

PHILIPPE.

Pas davantage.

GOTTE.

Enfin, vous me donnerez bien de vos nouvelles? Vous pouvez bien m'écrire des lettres officielles.

PHILIPPE.

Oui, je vous écrirai des lettres officielles. C'est entendu, on est de bons amis. Bonsoir, Gotte.

GOTTE.

Bonsoir, Philippe.

PHILIPPE.

Voyons, est-ce que ça ne vaut pas mieux? Est-ce que vous ne vous sentez pas un poids de moins, là? Est-ce que nous n'êtes pas heureuse même?

GOTTE.

Oh! si, mais je vais bien pleurer tout de même.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Chez Philippe. — Un cabinet de travail attenant à l'atelier. Par un vitrage, l'atelier se devine et une large baie laisse apercevoir la blancheur des plâtres et un groupe ébauché.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ce que je voulais pour rompre, c'était une preuve indéniable, une certitude. Vous savez bien comment sont les femmes, elles jurent toujours qu'elles vous sont fidèles, qu'elles n'ont pas d'autre amant... et on les croit... ou plutôt, non, on ne les croit pas, mais on fait semblant. Et puis, je ne sais pas si vous êtes comme moi, je ne peux pas mettre le petit nez de ma maîtresse dans ses mensonges... je n'ose pas; je suis plus troublé qu'elle, ma parole d'honneur, c'est moi qui rougis.

PHILIPPE.

Oui, oui, je connais ça... on a de la pudeur pour elles.

ANDRÉ.

Il y a en outre ce sentiment qui fait qu'on donne quatre sous à un homme qui empoisonne l'alcool et qui vous demande de quoi acheter du pain; on sait

qu'on a à faire à un farceur et on se dit : Si c'était vrai, pourtant!... Et on marche. Eh bien! c'est la même chose : quand elles vous disent qu'elles vous sont fidèles, quand elles le jurent sur une tombe sacrée et qu'elles pleurent en invoquant le ciel même, on sait qu'elles mentent effrontément et on se dit : Si c'était vrai pourtant! A moins qu'on ne se trouve devant un fait matériel, précis; alors, il n'y a plus à hésiter.

PHILIPPE.

Alors, c'est fini, vous avez rompu?

ANDRÉ.

Tout à fait, et si vous saviez comme je suis content : j'ai vingt ans et demi. Quelle joie! Quelle béatitude! Quelle gredine!

PHILIPPE.

Si vous êtes si heureux que ça, il faut recommencer.

ANDRÉ.

Ah! non, j'en ai assez... je suis bien décidé à ne plus souffrir, à ne plus me faire de bile... j'ai le foie nickelé. Oui, je suis heureux... Oh! j'ai bien encore quelques petits moments un peu... mais j'attribue ça à ce sale temps qu'il fait aujourd'hui.

PHILIPPE.

Certainement.

ANDRÉ.

Vous savez ce temps de novembre, brumeux et glauque, avec des rues visqueuses et une humidité!... Oui, c'est un mauvais temps pour les ruptures.

PHILIPPE.

Il vaut mieux du sec.

ANDRÉ.

Ah! oui, un joli froid bien sec, avec un petit vent qui vous coupe les oreilles. Enfin, on ne peut pas tout avoir! C'est égal, j'ai peur que la vie ne me paraisse bien vide, maintenant que je n'ai plus d'ennuis.

PHILIPPE.

Cherchez-en d'autres.

ANDRÉ.

Vous avez raison... Voulez-vous dîner avec moi, ce soir?

PHILIPPE.

Vous êtes trop aimable.

ANDRÉ.

Vous me rendrez service... entre nous, j'aime mieux ne pas passer ma soirée tout seul. Ah! mon pauvre ami, ce que j'en ai soupé des femmes du monde!

PHILIPPE.

Ne généralisez donc pas.

ANDRÉ.

C'est vrai... je vous demande pardon... mais vous, vous allez épouser une femme exquise, intelligente, bonne et qui vous adore... c'est l'exception... Ah! si je pouvais recommencer ma vie, je sais bien ce que je ferais.

PHILIPPE.

Qu'est-ce que vous feriez?

ANDRÉ.

Eh bien, pour les sens, j'aurais des belles filles. Croyez-moi, mon cher, il n'y a encore que ça... une belle grue... Tenez, on sonne... une belle grue, bien bête, l'Oseille... voilà pour les sens; pour le cerveau, la méthode de feu Cousin me paraît admirable : c'est ainsi que je m'éprendrais volontiers de Mlle de Lespinasse ou de cette merveilleuse duchesse Sanseverina de la Chartreuse de Parme; et, pour le cœur, je tâcherais à soulager quelques misères humaines; il y a de quoi faire.

PHILIPPE.

Voilà un joli programme... faites ça.

ANDRÉ.

Je suis trop vieux.

Une vieille domestique introduit Gotte.

SCÈNE II

GOTTE, PHILIPPE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Au revoir... alors, à ce soir... je passerai vous prendre.

GOTTE.

C'est moi qui vous fais fuir?

ANDRÉ.

Pas du tout, je m'en allais. Vous allez bien?

GOTTE.

Très bien.

ANDRÉ.

Et votre mari?

GOTTE.

Mon mari est absent... il est en voyage.

ANDRÉ.

Pour ses affaires?

GOTTE.

Non, pour son agrément.

ANDRÉ.

Je comprends ça... il a fui Paris... il est allé vers des Beaulieu ou des Monte-Carlo, sans doute.

GOTTE.

Non, vers des Amsterdam, vers des Harlem... pour visiter des musées.

ANDRÉ.

Noble but! Quand revient-il?

GOTTE.

Dans une huitaine.

ANDRÉ.

Allons, très bien, très bien. Au revoir, madame... faites mes amitiés à Stany si vous lui écrivez.

GOTTE.

Je n'y manquerai pas.

ANDRÉ.

Au revoir, Philippe, à ce soir... je passerai vous prendre vers sept heures et demie... nous irons dîner chez Paillard...

Philippe reconduit André; le reste de la conversation se perd dans l'antichambre.

SCÈNE III

PHILIPPE, GOTTE.

Et quand Philippe est revenu.

GOTTE, se jetant contre lui.

Ah! Philippe, vous savez que je suis folle depuis hier soir... je vous aime... Il fait un temps navrant dehors, mais j'ai du bleu et du soleil dans tout mon être. Vous m'attendiez, n'est-ce pas? Je vous avais écrit que je viendrais; d'ailleurs, je ne vous fais qu'une toute petite visite, je ne veux pas commencer à m'imposer, à m'étaler dans votre existence... merci! pour me faire prendre en grippe. Oui, hier soir, quand vous êtes parti, je me suis couchée, j'ai réfléchi à ce qui s'était passé et je n'ai pas pu dormir. Alors je vous ai écrit. Il était cinq heures quand je me suis endormie. Vous avez brûlé ma lettre?

PHILIPPE.

J'ai oublié.

GOTTE.

Quelle imprudence! Je vous l'avais bien recommandé pourtant! Où est-elle? brûlez-la vite.

PHILIPPE.

Tenez, la voici!

Il tend une lettre à Gotte qui va la jeter dans le feu.

GOTTE.

Et vous, avez-vous pensé à moi, à nous?

PHILIPPE.

Ah! oui, j'y ai pensé, j'y ai pensé.

GOTTE.

Comme vous dites ça! Ah! mon Dieu, j'en étais sûre : vous m'en voulez, maintenant?

PHILIPPE.

Je ne vous en veux pas... j'en veux surtout à moi; moi non plus, je n'ai pas dormi, j'ai passé une nuit de remords. Ah! ça n'est vraiment pas beau ce que nous avons fait là.

GOTTE.

Que voulez-vous? Ç'a été une surprise.

PHILIPPE.

Une surprise?... Voyons, ma petite Gotte, vous saviez bien que votre mari était absent et que... non, je ne veux pas insister, ça n'est pas mon rôle; mais ne nous payons pas de mots. Une surprise!... non, nous avons trahi Hélène; car c'est bien la trahison cette fois. Comment allons-nous reparaître devant elle? Avez-vous songé à ça?

GOTTE.

Ma foi, non.

PHILIPPE.

Nous voilà bien avancés maintenant.

GOTTE.

On ne fait pas ça pour être bien avancés.

PHILIPPE.

Écoutez, Gotte, j'ai bien réfléchi; nous sommes profondément coupables, et il ne faut pas que la surprise

d'hier se renouvelle. Vous ne pouvez pas être ma maîtresse, n'est-ce pas? Vous n'avez pas songé un seul instant que j'allais rompre avec Hélène, à la veille de l'épouser, et vous la sacrifier, elle qui n'a rien fait! Ça n'est pas possible. Alors quoi? Continuer à la tromper? Vous hier, elle aujourd'hui! Ah! non, non, mille fois non... je me ferais l'effet d'une fille qui remet et enlève son corset à une heure d'intervalle... C'est grotesque et c'est répugnant!

GOTTE.

Mais, Philippe, ne vous irritez pas et surtout ne me parlez pas ainsi. Ah! je me doutais bien en venant de ce qui m'attendait : c'était à prévoir; mais rassurez-vous, je ne viens pas ici armée de mes droits, je ferai ce que vous voudrez et, si petite qu'elle soit, je me tiendrai à la place que vous m'indiquerez. Pourtant, je vous assure que vous exagérez... nous ne sommes pas des criminels.

PHILIPPE.

Vous êtes donc inconsciente, alors!

GOTTE.

C'est possible... toutefois, si vous devez avoir de tels remords et des lendemains si bouleversés, vous avez raison, il ne faut pas que ça se renouvelle.

PHILIPPE.

Et vous, Gotte, vous n'avez pas de remords?

GOTTE, le regardant bien en face.

Non, Philippe, parce que moi, je vous aime... (Petit silence.) Mais si je ne puis être votre maitresse, et je le comprends, ne puis-je au moins rester votre amie, votre tendre amie... je n'en demande pas davantage.

PHILIPPE.

Pour le moment, mais vous seriez bientôt plus exigeante; et quant aux demi-mesures, nous savons où elles mènent, les demi-mesures : à l'infamie tout entière. Il y a quatre mois, chez vous, à la campagne,

lorsque j'ai voulu partir, il était temps encore et nous n'étions pas coupables... je vais même plus loin : ce qui se passait en nous, entre nous, était naturel... vous voyez que j'ai des idées suffisamment larges; mais où la faute a commencé, c'est lorsque vous m'avez obligé à revenir, c'est lorsque vous avez manœuvré...

GOTTE.

Manœuvré?

PHILIPPE.

Oui, manœuvré avec tant d'habileté, qu'Hélène elle-même s'est alarmée et a trouvé étrange que je ne fusse pas au milieu de vous, car vous avez admirablement exploité l'amitié quasi fraternelle qui vous unissait, cette amitié que vous oubliez d'ailleurs si allègrement pour d'autres choses.

GOTTE.

C'est un réquisitoire; vous analysez merveilleusement, mais vous feriez mieux d'avoir moins d'analyse et plus de volonté.

PHILIPPE.

Oui, vous avez raison. C'est à ce moment-là que j'aurais dû tout avouer à Hélène, mais il ne s'agissait pas que de moi, il s'agissait aussi de vous, et je ne m'en suis pas cru le droit, puisque l'honneur... l'honneur!... nous défend de dénoncer une femme, quoi qu'elle fasse. Alors nous avons vécu à nouveau l'un près de l'autre; nous nous sommes trouvés ensemble, seuls, vous avez poursuivi votre œuvre... vous avez pleuré, car vous saviez que vos larmes usaient ma résistance, et, sous prétexte de tendresse et de souffrance, vous avez amolli mon cœur et troublé ma chair... si bien que nous sommes arrivés au désastre d'hier.

GOTTE.

C'est admirable! Je me suis donnée à vous, je vous ai fait cadeau de ma personne, et vous m'en remerciez en parlant de désastre; mais si c'est un désastre, mon

cher, vous en avez votre part; vous n'appuyez pas assez là-dessus; je ne vous ai pas pris de force après tout, et j'estime que j'ai le droit de vous demander des comptes. Eh bien! qu'est-ce que vous faites de moi dans tout ça? Qu'est-ce que je deviens, moi? (Rageuse.) Et si je vous aime, moi, si je vous aime?

PHILIPPE.

De quelle façon vous me le dites! Mais non, vous ne m'aimez pas, ma pauvre Gotte : c'est l'obstacle qui était entre nous qui vous a amusée d'abord, puis troublée, puis passionnée, puis affolée; alors, vous êtes devenue la rivale de votre amie, et ce n'est pas moi que vous aimez, c'est Hélène que vous détestez : à telles enseignes que si l'un des deux, Hélène ou moi, venait à disparaître, vous rentreriez dans la tranquillité.

GOTTE.

Vous avez décidé ça. Dites plutôt que c'est vous qui avez eu un caprice, une fantaisie, une curiosité, puisque vous pouvez si facilement vous reprendre; mais moi ça n'est pas la même chose; que voulez-vous que je devienne maintenant que vous m'avez prise, que vous m'avez prise?

PHILIPPE.

Ne parlez pas si haut. Hélène doit venir tout à l'heure; elle peut entrer d'un moment à l'autre et tout entendre... épargnons-lui au moins ça.

GOTTE.

Nous l'entendrons sonner, j'imagine.

PHILIPPE.

Vous savez bien qu'elle a la clef de l'atelier. D'ailleurs, à quoi bon cette discussion? Je vous préviens que, cette fois-ci, ma décision est absolue et vos larmes même ne sauraient me toucher.

GOTTE, fièrement.

Soyez tranquille, je ne pleurerai pas.

PHILIPPE.

Donc, abrégeons, je vous en prie. Il est inutile qu'Hélène vous trouve ici... il faut vous en aller.

GOTTE, bondissant.

Vous me chassez.

PHILIPPE, patient.

Je ne vous chasse pas. J'en appelle à votre bonne foi... je vous conseille de vous en aller.

GOTTE.

Alors, il faut que je lui cède la place et que je vous laisse seuls! Voulez-vous que je fasse le guet, pendant que vous y êtes? Eh bien, non... je ne m'en irai pas... je ne m'en irai pas. Vous croyez que vous allez me renvoyer comme une grue et que je supporterai cette humiliation. Quand je me suis donnée à vous, j'ai fait une chose importante, mon cher, ce n'est peut-être pas votre avis, je le regrette, mais c'est le mien. Et pourquoi donc serais-je toujours sacrifiée, moi? Je vaux autant qu'elle, après tout... avec ça qu'elle se serait gênée à ma place.

PHILIPPE.

Je vous défends, entendez-vous, de parler ainsi... mais vous êtes folle.

GOTTE.

Je ne suis pas folle du tout, je sais ce que je dis, oui, je vaux autant qu'elle, peut-être plus.

PHILIPPE, froidement.

Non.

GOTTE, hors d'elle.

Non?... Vous êtes mon premier amant, je le jure; tandis qu'elle...

PHILIPPE.

Tandis qu'elle... mais parlez donc...

Il lui serre les poignets et la secoue.

GOTTE, se dégageant.

Ah! lâchez-moi... tandis qu'elle, elle ne pourrait pas en dire autant : il y en a eu un autre avant vous.

PHILIPPE.

Vous mentez, taisez-vous, vous mentez.

GOTTE.

Non, je ne mens pas... la preuve, c'est que son enfant, le petit Georges, que vous aimez tant, n'est pas le fils de Gaston Ardan. Si vous voulez des détails, je vous en donnerai. (Philippe tombe accablé sous cette révélation, la tête dans ses mains. — Gotte à elle-même et comme un enfant :) Tant pis... je ne vois pas pourquoi je l'épargnerais, pourquoi je me dévouerais, après tout. Eh bien, oui, oui, je la déteste, tant pis! (Elle va près de Philippe.) Je vous ai fait de la peine?

PHILIPPE.

Ah! oui, voyez-vous, vous n'auriez pas dû me dire... vous m'avez fait mal.

GOTTE.

Mon pauvre Philippe, je vous demande pardon, mais aussi, c'est votre faute... vous avez été cruel... il y a des choses qu'on ne dit pas à une femme qui a été votre maîtresse la veille : vous m'avez poussée à bout.

PHILIPPE.

Vous vous vengez cruellement... c'est égal, vous n'auriez pas dû... Ah! non, je ne vous aimerai jamais... partez, partez, allez-vous-en de ma vie! Ah! nous pataugeons dans un sale cloaque. Tenez, j'ai tellement le dégoût de vous et de moi-même, que j'ai envie d'avouer tout à Hélène, votre infamie et la mienne, et nos mensonges à tous les trois... d'avouer comme on vomit, pour être débarrassé.

GOTTE.

Mais vous n'avez pas le droit de faire ça... ce n'est pas votre secret, c'est le mien aussi. Philippe, jurez-moi que vous ne lui direz rien... mais vous n'avez pas le droit, ça serait indigne d'un homme d'honneur... Jurez-moi...

PHILIPPE.

Je ne vous jure rien du tout. Comment, vous venez me faire une révélation effroyable, et vous voudriez que je ne lui en parle pas! Voyons, c'est impossible.

GOTTE, affolée.

Soit, en tout cas, vous n'avez pas besoin de me mêler à cette histoire-là. Arrangez-vous, inventez quelque chose, mais vous ne pouvez pas me compromettre, j'ai un mari, une situation. Philippe, il faut me jurer que vous ne me nommerez pas, quoi qu'il arrive.

PHILIPPE, la toisant.

Ah! comme vous avez peur! Vous n'êtes vraiment pas très brave.

GOTTE.

Non, je ne suis pas brave; je suis très lâche, même... c'est entendu... Écoutez, dépêchez-vous... je crois qu'on a ouvert la porte... il faut me donner votre parole d'honneur.

PHILIPPE, impatienté.

Mais je vous la donne.

Et quelques secondes après, Hélène entr'ouvre la porte de l'atelier.

SCÈNE IV

PHILIPPE, GOTTE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, sur la porte.

Tiens, tu es là, Gotte? Il ne fait pas très clair, ici.

GOTTE.

J'arrive à l'instant... oui, j'étais venue, pensant te trouver ici... alors je t'ai attendue pour te dire...

HÉLÈNE, la coupant.

Il vient de m'arriver une histoire extraordinaire...

(Elle rit.) Ah! ah! je crois bien que mon amoureux me fait des infidélités... Figure-toi... en descendant de voiture, j'ai perdu ma jarretière, et c'est un jeune abbé, très gentil, ma foi, qui l'a ramassée et qui me l'a rendue, en me disant : « Ça ne vous arriverait pas, madame, si vous portiez des jarretelles... (Voyant que personne ne rit.) Eh bien, je trouve ça très drôle. Et vous, Philippe, vous ne riez pas?

GOTTE.

Ah! ma chère, je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui... mais il n'est pas dans ses bonnes... il n'y a que toi qui puisses le remonter. Je vous laisse... Ah! au fait, j'oubliais pourquoi j'étais venue. Je voulais te dire : tu n'aurais pas besoin de soie pour des jupons?

HÉLÈNE.

Mais si, mais si, j'en ai toujours besoin.

GOTTE.

Eh bien! tu sais, mon petit marchand de soldes, dont je t'ai parlé... il a en ce moment des occasions extraordinaires, des pékins et des brochés en toutes nuances, trois francs quatre-vingt-dix, on en a plein la main... pense donc, trois francs quatre-vingt-dix, et en soixante, ma chère!

HÉLÈNE.

Oh! ma chère, c'est pour rien.

GOTTE.

N'est-ce pas? Seulement, il faut te dépêcher, si tu veux en profiter; ça s'enlève comme du pain. C'est pour cela que je voulais te prévenir tout de suite. Tâche donc d'y passer aujourd'hui.

HÉLÈNE.

Je te remercie : tu es bien gentille. J'y passerai en sortant d'ici.

GOTTE.

Tu feras bien... Je me sauve... Je suis horriblement

pressée... J'ai un tas de courses à faire... Au revoir, mon chat... (Elle embrasse Hélène. A Philippe.) Au revoir, beau ténébreux... ne m'accompagnez pas... je connais les aises, comme dit ma femme de chambre.

Elle sort.

SCÈNE V

PHILIPPE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, quand Gotte est partie et tout en ôtant sa voilette, son manteau, son chapeau et ses gants.

C'est drôle! Elle est pourtant très intelligente, Gotte, très fine, et il y a des nuances qu'elle ne saisit pas.

PHILIPPE.

Quelles nuances?

HÉLÈNE.

Eh bien! à chaque instant, je la trouve ici... elle est toujours fourrée chez toi... ce n'est pas sa place. Je sais bien que c'est mon amie, notre confidente... enfin c'est une question de tact, on a ça ou on ne l'a pas. Et puis je ne sais pas pourquoi je t'en parle aujourd'hui... ça n'a aucune importance... moi je ne le ferais pas, voilà tout. Voyons, est-ce vrai?

PHILIPPE.

Je n'en sais rien... c'est possible; tout est possible.

HÉLÈNE, le regardant.

Qu'est-ce que tu as?... J'espère que ce n'est pas l'histoire de cet abbé qui t'a assombri à ce point. Je te l'ai racontée parce que ça me semblait drôle. Si j'avais su, je n'aurais rien dit. Tu n'es pas jaloux, j'imagine?

PHILIPPE.

Mais non, je ne suis pas jaloux... je ne suis pas jaloux... de ça...

HÉLÈNE.

Alors, qu'est-ce que tu as? Tu as l'air bouleversé. Ah! je n'aime pas te voir ainsi; on t'a fait quelque chose; tu as reçu une mauvaise nouvelle; on t'a dit du mal de moi? (Voyant qu'elle a touché juste.) Ah! mon pauvre Philippe, je t'adore et tu m'aimes; le monde ne peut pas supporter qu'on soit heureux; alors, nous sommes entourés d'ennemis qui nous guettent et qui potinent haineusement. Tout ce qu'ils pourront faire pour empoisonner notre bonheur, ils le feront, mais puisque nous nous aimons, le reste ne compte pas. (Elle veut l'embrasser; il la repousse.) Tu me repousses? Qu'est-ce qu'il y a?... Je veux savoir, il y a quelque chose.

PHILIPPE, lui prenant la main et la regardant.

Oui... écoute, Hélène, tu ne m'as jamais rien caché de ta vie passée?

HÉLÈNE.

Je ne crois pas... mais pourquoi me demandes-tu ça?

PHILIPPE, lui lâchant la main.

Parce que l'on m'a écrit... du moins, on m'a dit... enfin je sais que tu as eu un amant!... Est-ce vrai?

HÉLÈNE.

Si tu le sais, c'est bien.

PHILIPPE.

Oh! réponds-moi franchement, je t'en supplie... ne me force pas à remonter aux preuves... Est-ce vrai?

HÉLÈNE.

Oui, c'est vrai... mais qui donc t'a dit ça?

PHILIPPE.

Je ne peux pas te le dire.

HÉLÈNE.

Tu ne peux pas me le dire?

PHILIPPE.

Non, et d'ailleurs, peu importe, puisque tu le reconnais toi-même... Alors, toi aussi, tu mentais?

HÉLÈNE.

Je ne t'ai pas menti : tu ne m'as rien demandé.

PHILIPPE.

Non, je ne t'ai rien demandé, mais tu m'as laissé croire que j'étais le premier, tu entends, *le premier* qui éveillais ton cœur, tes sens et tout ton être; tu m'as habitué à cette ivresse, tu m'as encouragé dans l'orgueil de t'avoir révélée à toi-même! Comment donc appelles-tu ça, si ce n'est pas un mensonge?

HÉLÈNE.

Si j'ai menti, c'était pour toi, pour que tu ne sois pas malheureux, pour que tu ne souffres pas.

PHILIPPE.

Ah! oui, parbleu, quand vous ne mentez pas contre nous, par astuce et pour nous rouler, vous mentez soi-disant pour nous, par pitié et pour nous épargner, n'est-ce pas? De toutes façons, vous mentez toujours. Et puis, admettons, tu mentais pour moi; mais tu mentais aussi pour toi, dans ton intérêt, parce que ta vie s'arrangeait bien ainsi et, malgré cette aventure, tu acceptais de devenir ma femme et de prendre mon nom, ma liberté, mon existence tout entière... tu avais mis la main sur moi... et j'étais chambré!

HÉLÈNE.

Philippe, tais-toi, tais-toi, c'est affreux, ce que tu dis là. Comment peux-tu me prêter des calculs aussi vils, à moi qui t'adore et qui ne vis que pour toi? Tu me parles comme à une fille qui voudrait se faire épouser.

PHILIPPE, entre haut et bas.

Avec une fille au moins, on sait à quoi s'en tenir, on n'est pas trompé... j'aime mieux les femmes qui ne

laissent pas d'illusions avant que celles qui n'en laissent pas après.

HÉLÈNE.

Ah! tu peux bien m'accabler... Oui, tu as raison, il eût été plus digne de toi et de moi d'avouer tout, mais je craignais de perdre mon bonheur et que tu fusses sans pitié, comme tu l'es aujourd'hui.

PHILIPPE.

Je t'aurais pardonné.

HÉLÈNE.

Tu dis ça maintenant.

PHILIPPE, avec force.

Je le dis et je l'aurais fait. Non, vois-tu, c'est le mensonge, l'éternel mensonge dont j'ai horreur. Quelle confiance veux-tu que j'aie pour l'avenir?... Je t'avais mise au-dessus de toutes, et j'apprends que tu as été à un autre avant moi. Et tu l'as aimé, cet autre? Naturellement, tu vas me dire que tu ne sais pas comment ça s'est fait, que ç'a été une surprise; enfin, ce que vous dites toutes.

HÉLÈNE, simplement et pas vite.

Non, je ne te dirai pas ça... je l'ai aimé.

PHILIPPE.

Ah! misérable!

HÉLÈNE.

Oui, je l'ai aimé, et c'est ma seule excuse. Je n'ai pas eu un amant par caprice, par désœuvrement, ou pour jouer un bon tour à une amie, comme tant d'autres... aussi tu m'appelles misérable.

PHILIPPE.

Et qui est cet homme? Comment s'appelle-t-il? Il est mort, il vit, quoi? Mais parle donc, réponds. Tu ne veux pas me dire son nom?

HÉLÈNE.

A quoi bon?

PHILIPPE.

Tu es bonne, toi. Il y a des gens après lesquels on n'aime pas venir.

HÉLÈNE.

On n'aime venir après personne et, quel que soit celui que je te nommerai, c'est justement celui-là que tu ne me pardonneras pas.

PHILIPPE.

Alors, tu veux que nous vivions ensemble avec cet inconnu entre nous, et que je sois exposé à le rencontrer, à lui serrer la main peut-être? Non, ça n'est pas possible, il faut nous en aller chacun de notre côté... Je te rends ta liberté et je reprends la mienne.

HÉLÈNE.

Ah! comme tu es cruel et implacable, et pourtant je t'ai aimé pour ta justice et pour ton humanité, et parce que tu te penchais sur toutes nos misères avec une âme généreuse... je t'ai aimé parce que tu ne ressemblais pas aux autres... je te croyais capable d'indulgence et de pardon.

PHILIPPE.

On est indulgent quand on n'est pas acteur dans le drame des passions; mais quand on y est pour son propre compte, on pense autrement... je m'en aperçois bien maintenant; c'est l'instinct qui domine, c'est illogique, égoïste, brutal, si tu veux, mais c'est ainsi. Je souffre : j'ai une blessure là, une plaie horrible... alors je crie!... (Il éclate en sanglots.) Tu ne comprends donc pas ça?

HÉLÈNE, dans les larmes.

Oui, je sais, c'est affreux et je te plains de tout mon cœur; mais, depuis que je te connais, tu n'as rien à me reprocher. Voyons, toi qui es juste, car tu es juste et bon, malgré tout, écoute-moi... écoute-moi. Tu as connu l'homme que j'avais épousé et dans quel monde je vivais, et combien mon existence était vide.

Pouvais-je deviner que je te rencontrerais? Sans ça, je t'aurais attendu purement comme une fiancée, je me serais gardée avec orgueil. Mais du jour où je t'ai aimé, rien n'a plus existé pour moi, et le passé s'est éloigné brusquement jusqu'à disparaître, et tu aurais voulu que je t'en parle, quand tu m'as demandé d'être ta femme.

PHILIPPE.

Oui.

HÉLÈNE.

Ah! vois-tu, il y a des choses qu'on ne peut pas exiger d'une véritable amoureuse... c'est au-dessus des forces de la plus forte... je t'en supplie, ne regarde pas dans le passé, mais dans l'avenir : je serai ta maîtresse, ta compagne, je serai ce que tu voudras, car je t'aime, je t'adore, entends-tu... Tiens, je suis à tes pieds, je m'humilie, je te demande pardon, pardon.

Elle est à genoux devant lui.

PHILIPPE.

Je peux bien te pardonner, mais il faudrait pouvoir oublier. Pouvons-nous faire que ce qui a été n'ait pas été? Et puis n'y aura-t-il pas tout près de nous, entre nous, le souvenir vivant de ta faute, ta faute elle-même, en chair et en sang!

HÉLÈNE.

Je ne te comprends pas. Que veux-tu dire?

PHILIPPE.

Mais si, tu me comprends... ton enfant, Georges, ton fils, son fils, et qui lui ressemble peut-être... Ah! non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible.

HÉLÈNE.

Ah! mon Dieu!... mais comment sais-tu?... (Brusquement.) C'est Gotte qui te l'a dit?

PHILIPPE.

Non, ce n'est pas Gotte!

HÉLÈNE, se relevant.

Ne mens donc pas! c'est Gotte! il n'y a qu'elle au monde, tu entends, qui sache ça; il n'y a qu'elle à qui j'aie confié mon secret... j'ai bien choisi, d'ailleurs. Alors, c'est ça qu'elle est venue te dire tout à l'heure, et pour me trahir ainsi elle devait avoir une raison, une raison personnelle. Ah! je comprends tout, maintenant... tout s'éclaire... Je sentais bien, depuis quelque temps, depuis longtemps même... tiens, ça a commencé il y a cinq mois, à la campagne, tu vois que je ne suis pas tout à fait une imbécile... je sentais bien quelque chose de louche autour de moi, et que je vivais dans une atmosphère d'intrigues et de mensonges qui s'épaississait de jour en jour; mais je ne voulais pas approfondir, je ne voulais même pas m'arrêter aux soupçons d'une trahison de sa part, de la tienne, d'une trahison aussi basse. Ah! la gueuse... elle mériterait...

PHILIPPE.

Quoi? qu'est-ce que tu vas faire?

HÉLÈNE.

Rassure-toi... il faudrait la tuer, n'est-ce pas? ou alors ne rien dire. Je ne dirai rien. Mais toi, toi, pour un homme supérieur, pour un artiste qui aime les choses chic, tu y as la main; toi, mon amant, mon fiancé, me tromper avec mon amie, avec ma sœur presque, c'est vraiment le potin de six heures ou je ne m'y connais pas. Et c'est toi tout à l'heure qui me jugeais, qui me jugeais! Ah! ce rôle de justicier ne te va guère et tu as manqué quelque peu d'indulgence, mon garçon. C'était pourtant le cas ou jamais de te rappeler tes théories généreuses, les droits et les devoirs égaux, et que la faute de l'homme a la même importance que celle de la femme; toutes ces belles phrases qui m'ont fait croire à ta supériorité! Ah! hypocrite! Tu es bien comme les autres, tu es bien un homme, un être faible et impitoyable. Oui, tu as été

sans pitié, tout à l'heure; m'as-tu assez durement fait sentir ta colère et ton mépris, et comme l'insulte était près de tes lèvres, car tu n'avais même pas la douleur d'un amant : tu n'as eu que la rage d'un mâle.

PHILIPPE.

Je souffre plus que tu ne le crois.

HÉLÈNE.

Mais non, tu n'as eu que de la colère et de la rage : tu étais atteint dans ta seule vanité d'homme, dans ta vanité bête, ah! oui, bête, car tu acceptais que mon enfant fût le fils d'un Gaston Ardan, c'est-à-dire d'un voleur et d'une brute que tu méprisais et dont il aurait sans doute hérité les vices; mais qu'il fût le fils d'un autre et d'un garçon propre, certainement, tu ne peux pas te faire à cette idée-là. Et tu m'as mise plus bas qu'une fille. Eh bien, non, nous sommes quittes, mon cher... oui, j'ai eu un amant et je relève tout de même la tête... j'invoque pour moi, femme, le droit à l'amour; ce sont tes doctrines et je suis ton élève après tout... j'ai eu un amant comme tu as eu des maîtresses.

PHILIPPE.

Ah! Hélène, ça n'est pas la même chose!

HÉLÈNE, *se forçant de rire.*

Enfin, tu arrives aussi à l'affirmer, le fameux axiome, toi, toi, c'est admirable... c'est drôle, c'est vraiment drôle!

PHILIPPE.

Tu peux railler... je ne me défends pas... je suis un misérable... tu peux m'accabler à ton tour, c'est ta revanche.

HÉLÈNE, *triste d'abord, puis dans les larmes.*

Ah! mon pauvre ami, va, je ne triomphe guère... si tu savais... Et puis à quoi bon récriminer... de part et d'autre, ce qui est fait est fait. Mais vois-tu, moi, ce n'est pas dans mon amour-propre que je suis atteinte, c'est dans mon amour, dans mon unique et grand

amour... tout s'écroule, tout s'écroule, mes illusions, ma foi, mon idéal, ma seule raison de vivre... c'est mon bonheur, mon pauvre bonheur, qui s'effondre... Ah! c'est horrible, vous deux, vous deux. Ah! mon Dieu, je ne méritais pas ça!

Elle éclate en sanglots.

PHILIPPE, se jetant à ses genoux.

Hélène, pardonne-moi... je n'aime que toi au monde... J'ai le remords effroyable de ce que j'ai fait. Ah! si tu pouvais voir ce qui se passe en moi, combien je suis malheureux... Et puis, il y a des choses que je ne peux pas te dire; alors je me laisse accuser et je te parais coupable, monstrueusement, et pourtant, si tu savais!

HÉLÈNE.

Oui, oui, je sais... ne me dis rien, je devine, mais c'est égal...

PHILIPPE.

Je ne m'excuse pas non plus et je n'avais pas le droit d'être impitoyable tout à l'heure... Ah! non, je n'en avais pas le droit. Je te demande pardon, c'est moi qui m'humilie et qui suis à tes pieds... Hélène, réponds-moi, je ne veux pas que tu pleures.

HÉLÈNE.

Ah! mon pauvre ami, s'il y a une faute dans ma vie, je l'expie cruellement et tu peux te contenter de ça.

PHILIPPE.

Nous expions tous les deux; mais il faut oublier toutes ces choses horribles. C'est toi qui le disais tout à l'heure, il ne faut pas regarder dans le passé, mais dans l'avenir. Nous serons heureux et nous nous aimerons davantage, puisque nous aurons souffert l'un par l'autre. Ah! ne m'abandonne pas, car je ne peux pas m'imaginer la vie sans toi... mais tu ne m'aimes peut-être déjà plus...

HÉLÈNE.

Je n'en sais rien... (Elle pleure silencieusement.) Voyons, quelle heure est-il, avec tout ça! Il doit être tard.

PHILIPPE.

Il est sept heures.

HÉLÈNE.

Il faut que je m'en aille. J'ai la tête en feu, je suis brisée comme si j'avais reçu des coups. Ah! je dois être jolie..., et je dîne en ville ce soir.

Elle se lève.

PHILIPPE.

Ah! ma pauvre maîtresse, je suis navré.

HÉLÈNE.

Je ne te dirai pas qu'il n'y a pas de quoi. (Se regardant dans une petite glace.) Ah! cette tête! Je suis découragée, je suis lasse.

Elle se met de la poudre de riz.

PHILIPPE.

Veux-tu t'arranger par là?

HÉLÈNE.

Oh! non.

PHILIPPE.

Quand te reverrai-je?

HÉLÈNE.

Je n'en sais rien.

PHILIPPE.

Voyons, Hélène!

HÉLÈNE.

Mais non, je n'en sais rien!

Elle remet son chapeau.

PHILIPPE.

Tu ne peux pas t'en aller comme ça.

HÉLÈNE.

Comment, comme ça?

PHILIPPE.

Oui, enfin, sans un mot qui me laisse espérer.

HÉLÈNE.

Espérer quoi?... Qu'est-ce que tu veux que je te dise; je suis encore tout endolorie, toute meurtrie; il faut le temps de se remettre... tu ne comprends donc pas? Tiens, aide-moi à mettre mon manteau... c'est trop lourd.

PHILIPPE.

Si, je comprends! Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que je vais devenir?

HÉLÈNE, d'une voix lasse.

Enfonce-moi mes manches. Écoute, il ne faut pas que nous nous revoyons tout de suite, nous avons besoin l'un et l'autre de réfléchir, de nous interroger, de voir clair en nous-mêmes... il faut que tu partes. Va-t'en dans le Midi, vers le soleil, pars demain, pars ce soir si tu peux, mais laisse-moi, laisse-moi... Ah! sept heures et demie! je vais être en retard, allons, adieu.

PHILIPPE.

Adieu?

HÉLÈNE.

Au revoir, peut-être, aie bon courage!

PHILIPPE.

Je partirai demain.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que tu fais ce soir?

PHILIPPE.

Je dîne avec André, il doit venir me chercher tout à l'heure.

HÉLÈNE.

Ah! je ne voudrais pas le rencontrer; il faudrait lui parler et je ne m'en sens pas la force, et puis, il verrait que j'ai pleuré.

PHILIPPE.

Veux-tu passer par l'atelier?

HÉLÈNE.

Oui, j'aime mieux.

PHILIPPE.

Attends! je vais t'éclairer.

Il prend la lampe et on le voit disparaître avec Hélène.
La scène devient sombre.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Au Cap Martin, entre Menton et Roquebrune, un bois de pins au bord de la mer violette; dans le fond, la ville de Menton, et très loin, très vague, la côte italienne.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE arrivant avec HÉLÈNE.

PHILIPPE.

Et maintenant, vous avez vu tout mon domaine. Oui, j'ai loué cette petite maison blanche au milieu des pins, et depuis deux mois je vis, là tout seul, en face de la mer. Ici même, dans cet endroit qui ressemble à un bois sacré et dont j'ai fait mon rêvoir, je venais chaque jour et je pensais à vous éperdument. Je vous attendais, partagé entre les grands espoirs et les grandes craintes, et vous voilà enfin!... vous êtes là, je vous vois, vous me parlez, et je ne peux croire à tant de bonheur.

HÉLÈNE.

Ah! on est bien ici! Vous avez une vue splendide. Quelle est donc cette villa mauresque que l'on voit là-bas? Est-ce que ça n'appartient pas à Prunier?

PHILIPPE.

Je ne sais pas; oui, je crois.

HÉLÈNE, trop gaie.

Je suis passée devant tout à l'heure en venant de Menton. Vous ne savez pas comment il l'a baptisée? « Le Petit Biarritz ». C'est une idée qui ne viendrait pas à une mère! « Le Petit Biarritz ». Vous ne trouvez pas ça extraordinaire?

PHILIPPE, triste.

Si.

HÉLÈNE.

Et qu'est-ce que vous dites de neuf?

PHILIPPE.

Rien... Ou plutôt j'aurais bien des choses à vous dire, mais il faut commencer... je ne sais pas... je n'ose pas... je suis troublé. Que se passe-t-il à Paris?

HÉLÈNE.

Paris est terrible en ce moment, il y a deux mois que nous n'avons vu le soleil... Ah! vous avez de la chance, vous; vous lézardiez pendant que nous pataugions, et vous avez coupé aux cérémonies surannées de la nouvelle année. Ah! le premier de l'an! Jour navrant quand on n'a pas de famille, odieux lorsqu'on en a.

PHILIPPE.

C'est bien vrai.

HÉLÈNE.

Et puis alors, toujours la même chose, des potins et de la boue, de la boue et des potins. Dites donc, à propos, Mme Belett, vous savez bien, Mme Belett, la maîtresse d'André de Fréville, hein? Quel drame!

PHILIPPE.

Quoi donc?

HÉLÈNE.

Comment! Vous ne savez pas? Vous ne lisez donc pas les journaux?

PHILIPPE.

Je ne lis jamais les journaux, surtout ici.

HÉLÈNE.

Eh bien! Il y a eu un drame effroyable. Imaginez-vous que celui qui a succédé à de Fréville était un petit jeune homme très naïf, et comme la personne lui donnait deux ou trois camarades de cœur, ça exaspérait le petit jeune homme qui voulait un compartiment pour lui tout seul, une cabine de luxe... un enfant, quoi! Enfin, un jour, Mme Belett n'était pas venue à un rendez-vous, et le gigolo a fait porter une lettre chez elle, mais c'est son mari qui a reçu la lettre et qui l'a ouverte.

PHILIPPE.

Ah!

HÉLÈNE.

Dame! il y avait urgent sur l'enveloppe, n'est-ce pas? il avait sans doute lu argent, cet homme, on peut se tromper... un député... et il se dit : « Voilà un petit jeune homme qui va faire des bêtises. » Il court chez lui, l'exhorte à la patience, essaie de lui faire entendre la philosophie de la vie; mais la vraie passion est plus entraînante que le froid scepticisme : c'est le petit jeune homme qui a communiqué son exaltation au mari; il lui a fait honte du rôle complaisant qu'il jouait, si bien que les écailles lui sont tombées des yeux, au mari, c'est le cas de le dire; il est rentré chez lui, il a attendu sa femme, et dans le moment qu'elle rentrait, il l'a assommée.

PHILIPPE.

Vraiment?

HÉLÈNE.

Oui. La vie continue son petit trantran, la mort aussi. Carton a perdu sa femme. Il lui a fait un très bel enterrement; il n'y avait pas de troupes, et ça n'est pas juste, car elle aimait beaucoup les officiers : mais il y avait des gens de l'Opéra qui ont chanté et des gens du Conservatoire avec des instruments : c'était très beau.

PHILIPPE.

Vous y étiez?

HÉLÈNE.

Non, je n'ai pu aller qu'à la répétition générale.

PHILIPPE.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

HÉLÈNE.

Ma foi, je ne vois plus rien. Ah! vous savez que Mme Sureau fait de la magie, maintenant! Elle se coiffe avec des bandeaux, elle porte des grandes jupes fantômes en étoffe Liberty. Ah! Liberty, que de sottises on commet en ton nom! Elle s'entoure de poètes qui font des vers qui ne riment pas, de peintres qui ne savent pas dessiner, de compositeurs que toute mélodie fait hurler comme des chiens, et d'amoureux qui ne peuvent pas...

PHILIPPE.

Hélène!

HÉLÈNE.

Eh bien! non, ils ne peuvent pas... C'est un milieu très amusant.

PHILIPPE, inquiet.

Ah! vous y allez donc?

HÉLÈNE.

Quelquefois.

PHILIPPE.

Pourquoi y allez-vous?

HÉLÈNE.

Pour me distraire, par curiosité... oh! par curiosité pure.

PHILIPPE.

Il n'y a pas de curiosité pure.

HÉLÈNE, redevenue grave.

Vous en savez quelque chose.

PHILIPPE.

Ah! oui, vous avez raison, j'en sais quelque chose, n'est-ce pas? Mais pourquoi venez-vous me parler de Mme Belett et des potins du monde? Ce n'est pas ça que nous avons à nous dire. Ah! depuis deux mois que je vis ici dans la solitude et dans la nature, je l'ai pris en horreur votre monde, et j'en ai compris la corruption et les dangers.

HÉLÈNE.

Vous avez réfléchi?

PHILIPPE.

Oui, Hélène, j'ai réfléchi; je me rappelle, quand je suis arrivé de ma province, j'étais un honnête garçon, j'avais un cerveau propre, un cœur sain, des rêves d'art et de travail, mais je suis venu à Paris. Hélas! qu'est-ce qu'elle a fait de moi la Ville Lumière, une lumière par qui la conscience est aveuglée? Je me suis d'abord indigné contre la rosserie et contre la muflerie des gens, car ces idées généreuses que vous aimiez en moi, c'était vraiment mes idées, je n'étais pas un hypocrite; mais je suis devenu comme les autres... comme les autres!

HÉLÈNE.

Mais non, vous exagérez, vous n'êtes pas si mauvais que ça.

PHILIPPE.

Mais si, mais si, j'ai été gagné par la contagion, j'ai eu des indifférences coupables, puis des complaisances, des veuleries tout au moins. Au surplus, je vous ai écrit tout ça, et je vous ai dit dans une longue lettre la décadence de mon âme.

HÉLÈNE.

Oui, j'ai bien compris... j'ai bien compris, et d'ailleurs, j'avais deviné. Nous avons toujours les défauts de nos qualités : vous êtes très bon, par conséquent vous êtes faible; vous êtes un cérébral et par consé-

quent un chercheur de sensations; vous avez agi par pitié et par curiosité.

PHILIPPE.

Ah! oui, c'est notre maladie à tous, cette curiosité, ce besoin d'expériences sur les autres et sur nous-mêmes. Mais ici, Hélène, j'ai pris contact avec la nature, je me suis régénéré et mes sentiments ne sont plus petits et compliqués, mais grands et simples comme ces lignes que font, sur le ciel, la mer et les montagnes. Ici, au Cap Martin, c'est la solitude, le recueillement; je ne vois personne, si ce n'est parfois dans le jardin de la villa à côté, une dame, une vieille dame en noir qui fut très belle autrefois, belle d'une impériale beauté et qui maintenant...

HÉLÈNE, baissant la voix.

Est-ce que c'est?...

PHILIPPE.

Oui.

HÉLÈNE.

Elle a payé aussi celle-là.

PHILIPPE.

Nous payons tous, les plus grands comme les plus petits. Ah! tout à l'heure j'ai été malheureux, j'a souffert quand vous me parliez de Paris et de ses distractions avec ce ton léger que vous savez si bien prendre. J'ai déjà eu cette impression il y a quinze jours : j'étais allé à Monte-Carlo, par hasard; j'ai déjeuné chez Ciros, il y avait de tout là-dedans : un grand-duc, deux cabots, une chanteuse de café-concert et un ministre; je suis allé voir jouer, et je ne sais pas ce qui m'a le plus exaspéré, les milliardaires qui mettaient le maximum sur une couleur ou les bourgeois qui risquaient honteusement cent sous sur une transversale. Et les hommes avaient des têtes blêmes de scélérats, et les femmes avec leurs coiffures étranges avaient l'air d'animaux malfaisants. Je suis sorti, il fallait que je respire et, sur cette merveilleuse terrasse

de Monte-Carlo, j'ai contemplé l'agonie du soleil; un couple passait, un homme et une femme; ils disaient des choses telles qu'ils déshonoraient les espaces. Alors je me suis enfui, j'ai repris le train et je suis rentré dans ma solitude. Voilà où j'en suis.

HÉLÈNE.

Vous êtes très bien et je vous aime ainsi. Oui, je vois que vous avez réfléchi et vos indignations me plaisent. Êtes-vous donc redevenu l'homme que vous étiez et que j'aimais? Êtes-vous juste? Car, avant tout, il faut être juste. Avez-vous mis dans la balance ce que j'ai fait et ce que vous avez fait? Voyez-vous, Philippe, je vous l'ai écrit et je vous le répète très sérieusement : êtes-vous certain d'avoir pardonné généreusement? Parce que si nous devons vivre ensemble et que vous me reprochiez à chaque instant ce que vous savez, ou même que, sans me le reprocher directement, vos tristesses, vos silences me laissent supposer, malgré vous, que vous n'avez pas oublié, que vous y pensez toujours, ce serait une existence épouvantable pour moi, pire que la séparation, pire que la mort même.

PHILIPPE.

Je suis rentré dans la justice, je vous respecte et je vous adore. Mais vous-même?

HÉLÈNE.

Oh! moi, vous n'avez même pas besoin de le demander, parce que je suis une femme, et que j'aime autrement que vous, si généreux que vous soyez. Ah! décidément non, ce n'est pas la même chose.

PHILIPPE, se jetant aux pieds d'Hélène et lui embrassant les mains.

Ah! Hélène! Hélène!

HÉLÈNE.

D'ailleurs, pour que rien ne vous rappelle plus rien, pour que vous n'ayez même plus de prétextes, j'ai pris une grave résolution.

PHILIPPE.

Une grave résolution?

HÉLÈNE.

Oui, je me suis séparée de mon fils.

PHILIPPE.

Georges?

HÉLÈNE.

Oui. Je l'ai mis au collège, chez les prêtres, en province; il y restera toute l'année et il passera les vacances chez mes parents; de cette façon vous ne le verrez même pas.

PHILIPPE.

Ah! Et vous resterez sans le voir toute une année?

HÉLÈNE.

J'irai le voir de temps en temps.

PHILIPPE.

Quel âge a-t-il?

HÉLÈNE.

Six ans.

PHILIPPE.

Je trouve qu'il est bien jeune, pensez donc, six ans! il a encore besoin de vous, pauvre petit bonhomme.

HÉLÈNE.

Il y en a de plus jeunes que lui qu'on met au collège.

PHILIPPE.

Tant pis.

HÉLÈNE.

Mais vous savez, ils sont très bien chez les bons pères. Vous pensez bien que j'ai tout visité, les dortoirs, les salles d'études, les cuisines; c'est très propre, il sera très bien soigné.

PHILIPPE.

Comme c'est drôle, vous vous séparez de lui quand il a six ans, et quand il en aura vingt, vous voudrez

le tenir sous vos jupes et vous vous étonnerez qu'il puisse vivre loin de vous.

HÉLÈNE.

Que voulez-vous? Tout le monde fait ça.

PHILIPPE.

Si les autres mères ne comprennent pas leur devoir, ça n'est pas une raison pour que vous le méconnaissiez, vous. Mais rappelez-vous ce que nous avons dit souvent sur l'éducation des enfants et du petit Georges en particulier. Vos idées ont donc bien changé?

HÉLÈNE.

Oui, elles ont bien changé depuis deux mois, à cause de vous.

PHILIPPE.

Alors, c'est à cause de moi que vous vous séparez de votre enfant?

HÉLÈNE.

Oui, et je suis très heureuse de vous faire ce sacrifice.

PHILIPPE.

Ah! pauvre petit! pauvre petit! Je n'ai aucune joie de ce que vous m'annoncez, mais une immense tristesse au contraire; je me rappelle, moi, j'ai été mis au collège à six ans et j'ai tant souffert!

HÉLÈNE.

Vous, c'est possible, mais il y a des enfants qui s'en accommodent très bien.

PHILIPPE.

Mais Georges n'est pas de ceux-là, il vous ressemble trop; il a votre nature, votre sensibilité extrême et votre délicatesse infinie; il sera froissé à chaque instant par la sévérité des professeurs, par la tracasserie des surveillants, et par les camarades cruels et mal élevés. Il aura peut-être les pieds chauds, mais été comme hiver il aura l'âme transie. Voyez-vous, je le plains de tout mon cœur, et que ce soit à cause de

moi que vous vous en sépariez, je ne peux pas supporter cette idée-là. Et puis ça n'est pas juste. Il n'a rien fait, lui! J'aurais mieux aimé que vous l'eussiez gardé.

HÉLÈNE.

Entre nous?

PHILIPPE.

Mais près de vous.

HÉLÈNE.

J'avais cru bien faire. Vous l'aimez donc, cet enfant?

PHILIPPE.

Oui, parce qu'avant tout c'est votre enfant.

HÉLÈNE.

Alors tu m'aimes vraiment. Ah! que je suis heureuse, mon Philippe, mon aimé, je te retrouve. (Ils s'étreignent doucement.) Ah! je suis bien heureuse. Ne fais pas attention... (Elle essuie ses larmes.) c'est d'émotion, c'est de joie, mais vois-tu, je vais vite le retirer du collège, mon pauvre petit Georges. Ah! c'est bien facile, d'autant plus que je ne l'y aurais jamais mis.

PHILIPPE.

Comment? Mais alors pourquoi?...

HÉLÈNE.

C'était pour voir si tu m'aimais. Ah! tiens, je t'adore. (Elle l'embrasse.) Écoute, écoute, alors nous allons partir tous les trois.

PHILIPPE.

Oui, tous les trois.

HÉLÈNE.

Et nous serons heureux! Où irons-nous?

PHILIPPE.

Où tu voudras.

HÉLÈNE.

Oui, mais il faut me jurer une chose, mon amant.

PHILIPPE.

Je le jure, ma maîtresse.

HÉLÈNE.

Quoi?

PHILIPPE.

Ce que tu vas me demander.

HÉLÈNE.

Eh bien! jure-moi qu'en quelque endroit que nous ayons une maison, que ce soit une chaumière ou un palais, que ce soit dans les montagnes ou au bord de la mer, tu ne l'appelleras pas « Le Petit Biarritz ».

PHILIPPE, solennel.

Je le jure.

HÉLÈNE.

All right; alors, donne-moi tes yeux et prends ma bouche.

RIDEAU.

L'AFFRANCHIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la *Renaissance*, le 5 février 1898.

PERSONNAGES

ROGER DEMBRUN	MM. LUCIEN GUITRY.
PIERRE LÉTANG	LUGUET.
LISTEL	HIRCH.
DAMORNAY	MONTVALLIER.
CHÉRANGE	BRULÉ.
UN DOMESTIQUE	STEBLER.
ANTONIA DE MOLDÈRE	Mmes ROSA BRUCK.
JULIETTE	JANE THOMSEN.
MADAME ROLLEBOISE	GUYMA.
MADAME SINNGLOTT	LABADY.
MADAME DANGLEJAIS	MARCILLY.
MADAME EGRETH	WIKINS.
CLÉMENCE	ANDRÉE CANTI.
MADEMOISELLE CENDRIER	MARIE ROYER.
ROSALIE	DE GOURNAY.

L'AFFRANCHIE

ACTE PREMIER

La scène se passe à Venise, dans un petit palais loué par Madame de Moldère sur le grand Canal, en face du palais da Mùla.

C'est la nuit, au mois de mai : huit heures et demie.

Auprès d'une des fenêtres sur le grand Canal, une petite table ronde de cinq couverts : fleurs, bougies, linge élégant, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONIA DE MOLDÈRE, ROGER, PIERRE, LISTEL, JULIETTE, autour de la table.

Le dîner touche à sa fin : on en est au dessert.
Sur la table, des fruits.

LISTEL.

Ces fraises sont excellentes : je n'en ai pas mangé d'aussi bonnes depuis ma première communion.

ANTONIA.

Vous exagérez; il est vrai que les fraises sont très bonnes ici.

LISTEL.

Et sous le rapport de la nourriture, en Italie, on n'est pas gâté.

JULIETTE.

On ne vient pas ici pour manger.

ANTONIA.

On vient pour aimer.

LISTEL.

Raison de plus : il faut manger, et le mieux c'est encore d'être chez soi. En somme, vous avez pris le moyen le plus pratique, quand on veut passer quelque temps à Venise : il faut louer un palais ou un appartement dans un palais, sur le grand Canal. Combien payez-vous ici, sans indiscrétion ?

ANTONIA.

Trois cents francs par mois.

LISTEL.

Et vous avez le piano ?

ANTONIA.

Naturellement.

JULIETTE.

Vous avez un piano, Antonia ? Où donc est-il ?

PIERRE.

Ce n'est pas le piano instrument, ma chérie... en italien, piano veut aussi dire étage.

JULIETTE.

Ah ! bien ! bien ! Je ne savais pas.

LISTEL.

Et vous occupez tout le rez-de-chaussée, le rez-de-canal pour être plus exact ?

ANTONIA.

Oui, tout le rez-de-chaussée.

LISTEL.

Et vous dites trois cents francs par mois... Ça n'est pas cher, ça n'est pas cher.

ANTONIA.

Mais la vie est pour rien à Venise; ce qui est coûteux, c'est la vie d'hôtel.

LISTEL.

Parbleu, tous les hôtels anglais, en Italie, sont tenus par des Suisses... et ils s'y entendent à estamper le touriste; il suffit d'ailleurs d'aller dans leur pays. La Suisse n'est plus qu'un magasin de sites; c'est le Louvre de la nature; le prix est sur tous les glaciers, et tous les abîmes sont marqués en chiffres connus.

JULIETTE.

Quelque chose qui n'est pas cher ici, c'est les gondoles; le tarif en est touchant : une heure d'enchantement revient à un franc, ce qui n'est pas ruineux. Eh bien, figurez-vous que Pierre, qui est très généreux d'ordinaire, très large, est avec les gondoliers d'une avarice sordide. Chaque fois que nous débarquons, au moment de payer, il a avec ces pauvres gens des discussions ridicules.

ANTONIA.

C'est vrai, Pierre?

PIERRE.

Mais non, mais non, ne l'écoutez donc pas.

JULIETTE.

Mais si, mais si, dans toutes les autres circonstances de la vie, tu es très chic, je me plais à le reconnaître, mais avec les gondoliers, tu es crasseux... là, et je voulais t'en faire honte devant tout le monde.

On rit.

ANTONIA.

Vous avez tort.

Cependant, sur une autre table, on a servi du café. Antonia donne le signal de se lever.

LISTEL.

C'est égal... trois cents francs par mois, je n'en reviens pas. Vous avez combien de pièces?

ANTONIA.

J'ai une petite cuisine.

LISTEL.

Cucina.

ANTONIA.

Une très belle chambre, et alors cette pièce qui me sert à la fois de salon et de salle à manger. Je dîne tard, j'approche la table de la fenêtre et je vois passer les gondoles.

LISTEL.

Tout en vidant votre verre.

ANTONIA.

Justement. Prenez-vous du café?

LISTEL.

S'il vous plaît.

Juliette lui offre du sucre.

ANTONIA.

Et vous, Pierre?

PIERRE.

Volontiers.

JULIETTE.

C'est si joli le bruit d'une gondole qui passe et le cri des gondoliers!

LISTEL.

Voyons, entre nous, il n'a rien de bien curieux, le cri des gondoliers : c'est bien surfait... c'est plutôt laid.

JULIETTE, froissée.

Ça ne se discute pas

LISTEL.

Et le bruit des gondoles, ça n'a l'air de rien, mais c'est assommant! On dit que Venise est une ville silencieuse, mais ça vous empêche de dormir... surtout en cette saison; les amoureux se font trimbaler jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, on ne peut pas fermer l'œil. Enfin pourtant, si l'on était malade, j'imagine que l'on pourrait faire mettre devant ses fenêtres de la paille dans le grand Canal.

ROGER, qui jusqu'alors n'a rien dit.

Comme ça doit être fatigant pour vous d'avoir tant d'esprit!

LISTEL.

En tout cas, c'est une fatigue que je vous épargne, cher monsieur.

ROGER.

Oh! certainement.

Il s'éloigne avec Juliette.

PIERRE, à Listel.

Mon cher monsieur, vous ne serez pas dans les bonnes grâces de ces dames, si vous blaguez Venise.

Il va rejoindre Juliette et Roger.

LISTEL.

Est-ce de ma faute, si j'ai des aperçus originaux? (A Antonia.) Et vous êtes ici depuis?...

ANTONIA.

Depuis quinze jours... oui, quinze jours, déjà! Et vous?

LISTEL.

Moi, je suis arrivé hier... et je repars demain.

ANTONIA.

C'est une vraie chance en ce cas de vous avoir rencontré. Vous ne serez pas resté longtemps.

LISTEL.

... Venise me dégoûte.

ANTONIA.

Vous êtes dégoûté!

LISTEL.

N'est-ce pas? (Un silence.) Dites-moi donc qui est ce monsieur silencieux et désagréable qui ne comprend pas la plaisanterie.

ANTONIA.

C'est un ami que j'ai rencontré ici... un charmant garçon.

LISTEL.

Un ami... seulement?

ANTONIA.

Oui.

LISTEL.

Vous êtes sûre?

ANTONIA.

Oh! très sûre.

LISTEL.

Ah! (Un silence.) Je vous regardais pendant le dîner : vous êtes très jolie ce soir... vous l'êtes toujours, mais ce soir vos yeux ont une expression particulière.

ANTONIA.

Vraiment?

LISTEL.

Oui... un éclat, un je ne sais quoi, enfin, vous avez l'air d'une femme très aimée.

ANTONIA.

Mais, je suis très aimée... par vous... vous me le dites et vous me l'écrivez à chaque instant.

LISTEL.

Oui, sans doute, mais ça n'est pas moi qui donne à vos yeux cette expression, je ne me fais pas d'illusion... enfin, je vous aime déjà depuis six ans, depuis que je vous connais; vous ne m'avez jamais rien accordé, vous ne m'accorderez jamais rien, et je vous parlerai tout de même de mon amour. C'est assez godiche... enfin, c'est comme ça.

ANTONIA.

Vous n'êtes pas très malheureux.

LISTEL.

Bien... Bien... Et que fait-il ce monsieur silencieux et désagréable?

ANTONIA.

Il écrit... Il fait des livres.

LISTEL.

Des livres gais?

ANTONIA.

Oh! non.

LISTEL.

Ça m'aurait étonné. Et il s'appelle?

ANTONIA.

Roger Dembrun.

LISTEL.

?????

ANTONIA.

Oh! vous ne pouvez pas le connaître : il écrit des choses de philosophie, d'art; ça ne s'adresse pas...

LISTEL.

Aux imbéciles; alors, en effet, je ne peux pas le connaître.

ANTONIA.

Non, mais ça ne s'adresse pas aux gens du monde... Voyons, mon petit Listel, vous êtes très spirituel, très amusant, mais il y a des choses que les gens du monde comme vous ne lisent jamais. Voilà ce que je voulais dire.

LISTEL.

Oui, c'est un symboliste.

ANTONIA.

Vous êtes absurde, mon cher. N'employez donc pas des mots dont vous ne comprenez pas la portée. Qu'est ce que ça signifie, un symboliste? Savez-vous ce que c'est seulement?

LISTEL.

Oh! pardon, je vous demande pardon. Enfin, il a beaucoup de talent. Et l'autre monsieur, qui est-ce?

ANTONIA.

C'est un ami de M. Dembrun... c'est un peintre.

LISTEL.

Beaucoup de talent aussi.

ANTONIA.

Non, aucun... du moins, je ne sais pas... je n'ai jamais rien vu de lui.

LISTEL.

C'est sa femme qui est avec lui?

ANTONIA.

Non...

LISTEL.

Oui... Alors, j'aurais pu amener une femme.

ANTONIA.

Vous savez, à Venise, il ne faut pas être trop...

LISTEL.

Oh! certainement. Enfin, vous n'êtes pas toute seule ici, vous avez des amis... Ça me rassure.

ANTONIA.

Vous êtes bien bon.

LISTEL.

Et à quoi passez-vous vos journées?

ANTONIA.

Je me lève tard, je déjeune à midi et, l'après-midi, je fais des visites dans les églises ou dans les musées, avec mes amis; mais nous ne voyons pas cela comme des Anglais...

LISTEL.

Oh! je pense bien.

ANTONIA.

Une église, une salle de musée par jour, cela me suffit, et puis, de temps en temps, je vais revoir un tableau qui m'a plu : j'ai comme ça des amis un peu partout, à l'Académie, aux Frari, dans les palais. Et puis, vers cinq heures, je prends une gondole, je me fais conduire au Lido, à l'affreux Lido, et je m'assieds en face de la molle Adriatique; je regarde la flottille des bateaux de Chioggia avec leurs voiles noires, jaunes et rouges; il y en a qui ressemblent à des clowns avec de grosses cu-

lottes bouffantes; d'autres ont l'air d'évêques qui marcheraient sur la mer en somptueuses dalmatiques. D'autres fois, je me fais conduire sur la lagune, je fais amarrer la gondole à l'un des pilotis et je regarde le soleil se coucher sur Saint-Marc : c'est l'heure où Venise a l'air d'une ville d'Orient... je reste là, bercée entre le ciel et la mer qui changent de couleurs à toutes les minutes, comme deux infinies Loïe Fuller. Alors, c'est incomparable : c'est la Féerie, c'est le Rêve, c'est le Paradis!

LISTEL.

Oui, c'est possible; je ne sais comment vous faites, mais moi, Venise ne m'emballe pas du tout; j'ai eu une grosse désillusion : il y a d'affreux bateaux à vapeur et j'ai constaté que l'on avait installé un gril room dans le palais de Desdemona.

ROGER, qui a entendu ces derniers mots.

Ça n'est pas dans le palais de Desdemona.

LISTEL.

Je vous demande pardon.

ROGER.

Vous avez dit le palais de Desdemona, parce que ça fait mieux, pour amuser la société, mais ça n'est pas exact : le gril room est installé dans le palais Swift, qui est une annexe du Grand-Hôtel.

LISTEL.

Pourtant, je vous assure...

ROGER.

Voyons, je le sais bien, puisque je suis descendu à côté, au Grand-Hôtel.

LISTEL.

D'ailleurs, ça n'a aucune importance.

ROGER.

Aucune.

LISTEL.

Enfin, à chaque instant, ici, j'ai sujet de m'attrister.

Cet après-midi encore, je me suis trouvé dans la cour du palais des Doges avec une centaine de Cooks' grotesques qui m'enlevaient toute illusion.

ANTONIA.

Lorsque je suis dans la cour du palais des Doges, je me dis que c'est là qu'on fêta les princesses Léonore et Béatrice d'Este à la rencontre desquelles on avait envoyé le *Bucentaure*... et je me représente la cérémonie, les régates, les pantomimes, je m'imagine tous ces gens-là dans leurs costumes magnifiques, et les barbares peuvent passer, je ne les vois même pas.

LISTEL.

Mais il faut être très fort en histoire pour penser comme ça aux princesses Machin, et moi, je ne suis pas calé du tout.

ANTONIA.

Mais même sans ça. Tenez, l'autre soir, nous sommes allés à la Fenice entendre *La Bohême*. Il y avait à côté de nous dans une loge le roi de Siam et sa suite; ça avait plutôt l'air d'une cage de singes; mais je me figurais que la République de Venise recevait des princes d'Orient, et par ce stratagème j'atteignais à m'exalter.

LISTEL.

Vous avez beaucoup d'imagination... et puis, disons-le aussi... il faudrait être deux.

PIERRE.

Et encore ça ne réussit pas à tout le monde. Voyez notre pauvre Musset.

LISTEL.

C'est pour ça qu'il vaut mieux ne pas avoir sa maîtresse à Venise; il vaut mieux être seul, parce que lorsqu'on est deux, on est toujours trois.

PIERRE.

Ah! que le bonheur est impair!

Petit silence.

LISTEL.

Entrez donc, mon cher Pagello.

PIERRE.

Il parait que Pagello est un très vieil homme, et lorsqu'on lui parle de George Sand, il dit : « Ah ! si, si, questa Francesa che fumava cigaretti. »

JULIETTE.

Ça veut dire?

PIERRE.

« Ah ! oui, oui, cette Française qui fumait des cigarettes. » C'est tout ce qu'il se rappelle d'une histoire d'amour qui a fait couler tant d'encre !

ROGER.

Et tant de larmes !

ANTONIA.

Tiens ! il y a du monde à dîner chez nos voisins d'en face... la vieille demoiselle va chanter ce soir...

PIERRE.

Quelle vieille demoiselle?

ANTONIA.

C'est une Anglaise, miss Basden, qui demeure en face, et quand il y a du monde chez elle, comme ce soir, vers onze heures les invités se mettent aux fenêtres... on voit une gondole se détacher du palais et venir au milieu du grand Canal; et cette gondole porte miss Basden qui chante en s'accompagnant d'une petite guitare.

LISTEL.

Je ne la verrai pas et je le regrette, mais il faut que j'aille ce soir à la Fenice entendre *La Bohême*. On dit que c'est très bien.

ANTONIA.

Très bien; vous pouvez y aller en toute confiance, n'est-ce pas, Juliette?

JULIETTE.

Oh! oui, c'est joli... moi, j'ai pleuré.

Elle fredonne : *Mimi Pinson, La Biondinetta.*

LISTEL.

Oh! vous savez, moi, la musique italienne... Je suis wagnérien.

ROGER.

Wagnérien! mais l'Italie, monsieur, est le pays de la musique italienne : à Venise, à Florence, à Naples, il faut entendre de la musique italienne... Qu'est-ce que ça signifie d'être wagnérien... ici?

LISTEL.

Écoutez, moi, je veux bien, mais c'est Verdi qui a commencé. (A Antonia.) Au revoir, madame, et merci de votre très aimable accueil.

ANTONIA.

Vous plaisantez.

LISTEL, s'inclinant devant Juliette.

Je m'en vais, enchanté!

ANTONIA.

De vous en aller?

LISTEL.

Non, de votre accueil.

Il serre la main à Roger et Pierre.

ANTONIA.

Je vous accompagne.

LISTEL.

Ne vous dérangez pas.

SCÈNE II

ANTONIA, ROGER, JULIETTE, PIERRE

Lorsque Antonia est revenue :

ROGER.

Quel être exaspérant est votre ami. Ah! c'est bien le

Français en voyage... pire que le Français, c'est le Parisien, le Parisien !

ANTONIA.

On ne choisit pas ses compatriotes.

ROGER.

Ces gens-là m'exaspèrent.

JULIETTE.

Vous le leur laissez bien voir.

ANTONIA.

Je trouve même que vous êtes beaucoup trop franc, et quand j'invite un de mes amis, chez moi, vous ne devriez pas lui laisser voir qu'il vous déplaît.

ROGER.

Pourquoi avez-vous des amis déplaisants?

A ce moment Listel ouvre la porte.

LISTEL.

Ne vous dérangez pas... Continuez à causer comme si je n'étais pas là... je viens chercher simplement mon porte-cigarettes que j'ai dû laisser sur la table... le voilà, je l'ai, je l'ai... ne vous dérangez pas, au revoir, je me sauve.

Et quand il est parti :

ANTONIA.

Enfin, qu'avez-vous contre lui?... Je vous assure que c'est un homme charmant.

ROGER.

Je ne sais pas... c'est cette façon de parler à tort et à travers, et surtout de tout blaguer, de tout rapetisser... ça me rend malade, c'est bien simple.

PIERRE.

Ah! les Français en voyage sont terribles pour ça... en disent-ils des bêtises!

ANTONIA.

Ça vous semble ainsi, parce que vous ne comprenez

pas les autres langues, mais soyez persuadé qu'il se dit autant de bêtises en anglais ou en allemand.

PIERRE.

C'est bien possible.

ROGER.

Tantôt, je me suis amusé à en suivre deux à Saint-Marc, deux bons bourgeois, le mari et la femme. Arrivés devant la mosaïque en turquoise et en malachite, l'homme a dit : « Ils ne s'embêtaient pas ! » et la femme a fait : « Titt, titt, titt, titt, c'est de la folie ! »

On entend des accords.

JULIETTE.

Voilà que ça commence : vite, allons écouter.

Elle se précipite à la fenêtre. Antonia la rejoint. Dans le lointain, en face du Grand-Hôtel, c'est la sérénade, instruments et voix, par la Société Concordia. Pierre et Roger demeurent à fumer et à causer, étendus dans des fauteuils.

SCÈNE III

PIERRE, ROGER.

Après avoir écouté quelques minutes la sérénade.

PIERRE

Listel a beau blaguer, ça n'est vraiment pas mal.

ROGER.

C'est même très bien.

PIERRE.

Votre amie à la fenêtre est d'un joli effet : elle a une robe de clair de lune. Ah! elle est très allurale, très branchée, très racée... et puis Venise lui va très bien. Mme de Moldère est de ces femmes pour lesquelles les ville de luxe et de volupté sont leurs vrais cadres. Regardez si elle n'a pas l'air d'une dogaresse!

ROGER.

Votre amie aussi est charmante.

PIERRE.

Je vous remercie... elle est gentille... c'est une bonne petite fille. Mais vous, vous êtes très amoureux... ça se voit.

ROGER.

C'est vrai?

PIERRE.

Plutôt... et vous avez raison. Venise, voyez-vous, est une ville de passion : c'est une ville pour les lunes de miel ou pour les ruptures; mais il ne faut pas y apporter, comme moi, un amour calme et même résigné.

ROGER.

Pourquoi y êtes-vous venu?

PIERRE, désignant Juliette à la fenêtre.

C'est elle qui a voulu.

ROGER.

Elle croyait sans doute que Venise conserve les liaisons malades, comme Menton conserve les poitrinaires.

PIERRE.

Oui, mais quand la phtisie est trop avancée, le Midi les achève... c'est ce qui m'arrive. Depuis que je suis ici, je suis comme un fou : dans ce décor merveilleux, dans cette atmosphère d'amour, j'ai un maladif désir d'inconnu, et je rêve l'aventure avec toutes, avec la petite Vénitienne qui passe maquillée sous son châle brun, avec l'Américaine rousse qui dîne à côté de moi à l'hôtel... je voudrais avoir un rendez-vous, même avec une femme qui ne viendrait pas, car c'est déjà une volupté d'attendre, et j'ai besoin d'un roman même puéril, mais qui illuminerait mon séjour à Venise.

ROGER.

Ça n'est pas drôle.

PIERRE.

J'ai eu la même sensation, cet hiver, au bal de l'Opéra. Juliette avait voulu y aller, et je me rappelle, à

un moment, nous étions assis dans le foyer et collés contre le mur, elle dans un domino noir, nous regardions ceux qui s'amusaient et nous étions sinistres. Elle jetait des confetti... pour avoir l'air ohé! ohé! mais c'était dona Elvire, car elle avait plutôt l'air d'une qui aurait vu passer son amant avec toutes les autres; et, en effet, c'était bien toutes les autres, les inconnues, qui étaient ses rivales.

ROGER.

Vous me dites ça... et votre amie est là, à deux pas, qui écoute des musiques dans la nuit, et en ce moment même, elle est en train de se créer un souvenir inoubliable de Venise. Ah! c'est effrayant, c'est tragique, presque.

PIERRE.

Oui, c'est épouvantable. Et avec ça elle adore les nacelles, les sérénades, elle est très pont des soupirs. A chaque instant, il faut prendre une gondole... Je me venge en marchandant les gondoliers... je ne leur donne pas de pourboire... c'est idiot. Mais je ne peux plus, je ne peux plus : j'ai assez de la vie intérieure que je mène ici, et nous allons partir bientôt.

ROGER.

Mais à Paris ce sera la même chose.

PIERRE.

Sans doute.

ROGER.

Alors, ne vaudrait-il pas mieux, pour elle et pour vous, lui dire...

PIERRE.

C'est bien difficile de dire ça à une femme.

ROGER.

Alors?

PIERRE.

Oh! je sais bien, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Et puis, il y a l'habitude... l'habitude ou trente-

cinq ans de collage... voilà où je m'achemine tout doucement; j'ai quelquefois des révoltes, parce que je suis à un âge dangereux, et avant de renoncer tout à fait à l'amour, j'aurais besoin d'une dernière ivresse.

ROGER.

Vous êtes la femme de trente ans.

PIERRE.

Si vous voulez.

ROGER.

Enfin, vous traînerez une existence misérable, et Juliette ne sera pas heureuse; ne vaut-il pas mieux lui dire la vérité?

PIERRE.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

ROGER.

Nous nous payons de faux proverbes; toutes les vérités sont bonnes à dire, au contraire, mais c'est nous qui ne sommes pas tous bons pour les entendre.

PIERRE.

Il y a des choses qu'il est difficile de faire comprendre à une femme, surtout quand elle est pleine de tendresse et de dévouement et qu'elle vous donne à chaque instant les preuves du plus grand amour. Ainsi, encore tout dernièrement, c'est elle qui m'a envoyé une balle dont j'ai la cicatrice, là, au-dessus du sourcil.

ROGER.

Oh! alors, en effet, c'est différent: vous ne pouvez pas être ingrat... mais je ne savais pas que...

PIERRE.

Si... si... il y a de ça six mois à peu près. Juliette ne demeurait pas encore avec moi... depuis nous habitons ensemble.

ROGER.

C'est bien le moins.

PIERRE.

Et un soir, j'avais donné rendez-vous, à minuit, dans mon atelier, à une très jolie petite femme. Vers onze heures et demie, je rentre chez moi, j'ouvre la porte et, dans l'ombre, je sens une main glacée qui me prend... là. C'était Juliette... elle avait eu un pressentiment ou elle avait reçu une de ces lettres que des personnes généreuses mettent à la poste en oubliant de les signer... enfin elle était là.

ROGER.

Je n'aurais pas voulu être à votre place.

PIERRE

Moi non plus. Figurez-vous qu'avant de rentrer, j'avais acheté une bouteille de champagne, et je n'avais qu'une idée, c'était de me débarrasser de cette bouteille avec laquelle je me sentais ridicule... Vous connaissez mon atelier, vous savez qu'il y a une petite antichambre avec un coffre à bois près de la porte d'entrée, Je soulève le couvercle, je fourre la bouteille dans le coffre à bois et je referme la porte et le couvercle en même temps, de façon que les deux bruits coïncident.

ROGER.

C'était de la présence d'esprit.

IERRE.

Attendez! J'allume une lampe. Juliette et moi nous causons, et tout en affectant la plus grande tranquillité, je pensais à l'autre. Je me disais : « Si elle pouvait ne pas venir! » Mais elles viennent toujours dans ces cas-là. En effet, on frappe, et je vais ouvrir; comprenez-vous ça? Je vais ouvrir!

ROGER.

Vous aviez dépensé toute votre présence d'esprit pour la bouteille de champagne, il ne vous en restait plus.

PIERRE.

Ça doit être ça. Enfin, je fais entrer cette femme dans l'atelier, je la fais asseoir... elle me dit : « Je ne vous dérange pas? » Je lui réponds : « Mais pas du tout, au contraire. » A ce moment, Juliette sort de sa poche un revolver et elle tire.

ROGER.

Sur vous?

PIERRE.

Non, pas sur moi, c'eût été logique, mais sur la femme qui n'en pouvait mais. Seulement, je me jette entre les deux et je reçois une balle... là. Je tombe, Juliette croit qu'elle m'a tué... elle se précipite en pleurant sur mon corps, tandis que l'autre se sauvait plus morte que vive.

ROGER.

Elle aurait pu vous tuer, c'est un drame véritable.

PIERRE.

Je vous crois; mais vous comprenez que lorsqu'une femme a fait ça pour vous...

ROGER.

Elle pourrait recommencer.

PIERRE.

Non, ce n'est pas ça, et si je vous ai détaillé cette scène grotesque, ce n'est pas pour le plaisir de vous raconter un fait divers; mais c'est pour vous montrer quelle femme est Juliette. Le jour où je lui dirais que je ne l'aime plus, elle serait capable de faire quelque sottise, de s'empoisonner, comme elle me l'a fait pressentir plus d'une fois.

ROGER.

Oh! oui, c'est très grave. Alors, vous allez vous condamner toute votre vie à mentir et à la trahir.

PIERRE.

Que voulez-vous?

ROGER.

Moi, je ne pourrais pas.

PIERRE.

Comment faire?

ROGER.

Ah! voyez-vous, il faudrait proclamer le droit de ne plus aimer, il faudrait habituer les gens à l'idée que c'est une chose simple, naturelle, fatale même, et que les amours éternelles sont d'admirables exceptions, mais des exceptions. Car enfin, quand on y réfléchit, c'est monstrueux! En aucun cas, on ne peut s'engager pour la vie. En religion il n'y a pas de vœux éternels; deux associés peuvent se séparer, deux époux peuvent divorcer, un officier peut donner sa démission; mais notre code sentimental n'admet pas que deux amants se quittent, et l'on demande à l'amour libre, quelle ironie! plus qu'on ne demande aux affaires, au mariage, au patriotisme et à la religion même. De sorte qu'on peut définir l'union libre celle dont on est le plus esclave.

PIERRE.

C'est bien vrai.

ROGER.

Voyez-vous, il faudrait persuader aux gens qu'en amour, lorsqu'un des deux prononce : « Je ne t'aime plus », ça n'est pas pour l'autre une injure personnelle, et qu'à ne plus être aimé il n'y a ni honte ni ridicule. Car, la plupart du temps, les gens souffrent surtout dans leur amour-propre. Combien de femmes n'aimeraient-elles pas mieux voir leur amant mort qu'infidèle? et c'est la même chose pour l'homme; mais alors votre amour n'est qu'égoïsme et vanité, et vous ne m'intéressez plus. Voilà ce qu'il faudrait dire et alors on supprimerait bien des désastres; on supprimerait surtout cette vendetta d'amour qui fait que l'amant délaissé se change en Corse et gagne le maquis, et alors un amour, même violent, pourrait finir en douce amitié...

PIERRE.

Oui, comme une fraîche soirée termine un jour brûlant. Évidemment ce serait mieux; mais cela revient à dire qu'il faudrait nous débarrasser tout à coup des idées que nous avons héritées depuis des siècles... et encore empêcherez-vous les passionnés de souffrir?

ROGER.

Ils souffriront... s'ils sont passionnés, que peuvent-ils désirer de mieux que leur souffrance, et ils n'ont pas besoin d'y ajouter la calomnie, le fer et le poison. Oui, en parlant un langage de justice et de résignation, on viendrait efficacement au secours des âmes moyennes, c'est-à-dire de la masse qui est malheureuse parce qu'on lui parle précisément le langage contraire, qui souffre en un mot, parce que c'est dans les livres. Tenez, à l'heure qu'il est, mettez au théâtre un amant qui se sépare d'une maîtresse infidèle, et si cet amant ne la tue pas, ou tout au moins ne la traîne pas par les cheveux en la piétinant, on dira qu'il ne l'aimait pas. Et pourtant!

PIERRE.

Oui, tout cela est fort beau en théorie; mais vous-même...

ROGER.

Je sais ce que vous allez me dire. Écoutez-moi : j'adore Mme de Moldère et je crois qu'elle m'aime; mais le jour où elle ne m'aimera plus, je prétends qu'elle me le dise loyalement, bravement...

PIERRE.

Faites attention, les voici qui reviennent.

SCÈNE IV

ANTONIA, JULIETTE, ROGER, PIERRE.

PIERRE, à Juliette.

Eh bien! c'est fini le concert? C'était joli... tu es contente?

JULIETTE.

Oh! je suis folle! Il fait doux ce soir. Tu ne sais pas ce que tu ferais si tu étais gentil, Pierrot?

PIERRE.

Je m'appelle Pierre... appelle-moi Pietro, parce que nous sommes en Italie, je veux bien; mais pas Pierrot.

JULIETTE.

Si tu étais gentil, Pietro, tu me paierais une heure de gondole.

PIERRE.

Encore!

JULIETTE.

C'est méchant ce que tu dis là.

PIERRE.

D'abord, ma chérie, il est tard... il est temps de rentrer.

JULIETTE.

Rentrons en gondole.

PIERRE.

Non, marchons un peu, ça nous fera du bien; nous n'allons jamais par les petites rues, et pourtant, je lisais encore ce matin dans mon Bædeker qu'elles sont très animées et le théâtre de curieuses scènes de la vie populaire.

JULIETTE.

Je n'aime pas marcher.

PIERRE.

Je n'aime pas naviguer... j'ai déjà manqué deux fois de me noyer, et j'ai une appréhension quand je suis sur l'eau... j'ai peur même... enfin ça m'est désagréable.

JULIETTE.

Tu ne m'as jamais parlé de ça.

PIERRE.

Mais si, tu as bien dû voir qu'à Paris, quand il s'agis-

sait de traverser la Seine, je faisais plutôt un détour pour prendre un pont.

JULIETTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PIERRE.

Oui, c'est entendu, je suis ridicule, odieux : je suis même indigne de porter le nom de Pietro, mais j'ai horreur de la gondole.

ANTONIA.

Voyons, Pierre, vous n'êtes pas gentil... puisque ça lui ferait tant de plaisir à cette petite.

JULIETTE.

Tiens, en voilà justement une qui passe.

PIERRE.

Justement est admirable : il en passe tout le temps... Eh bien, appelle-la...

JULIETTE, à la fenêtre.

Psst, psst...

PIERRE.

Tu la hèles comme un fiacre. (Il crie.) Gondola ! gondola !

ANTONIA.

Que fait-on demain ?

JULIETTE.

Voulez-vous aller à Murano ?

ANTONIA.

Ça me paraît très indiqué... Alors, où se retrouve-t-on ?

JULIETTE.

Voulez-vous que ce soit à l'une des mille petites tables de chez Quadri.

ANTONIA.

Entendu... à l'une des mille petites tables de chez Quadri ; nous allons vous regarder partir.

SCÈNE V

ANTONIA, ROGER.

Ils regardent partir Pierre et Juliette.

ANTONIA.

Au revoir, au revoir!

LA VOIX DE PIERRE.

Bona sera!

ANTONIA.

Elle est exquise, cette Juliette... elle adore Pierre.

ROGER.

Oui.

ANTONIA.

Mais lui ne l'aime pas.

ROGER.

Vous croyez?

ANTONIA.

C'est certain... D'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi : il ne vous a parlé que de ça tout à l'heure.

ROGER.

Comment le savez-vous?

ANTONIA.

Je le devine... il avait bien dîné et il fait une nuit de confidences. Ah! ça n'est pas difficile à voir qu'il ne l'aime pas. Ne mentez pas, n'est-ce pas qu'il vous l'a dit?

ROGER.

Oui.

ANTONIA.

Vous voyez bien... C'est dommage, pauvre petite! Dire qu'il y en a toujours un qui aime davantage... et c'est celui-là qui souffre.

ROGER.

Mais c'est l'autre qui s'ennuie.

ANTONIA.

Vous vous ennuyez?

ROGER.

Je ne parle pas de nous.

ANTONIA.

Vous parlez des amants ordinaires.

ROGER.

Oui.

ANTONIA.

Juliette n'est pas vulgaire. Elle a des sentiments exquis; et lui, quel homme est-ce?

ROGER.

C'est un gentil garçon... Seulement il ne l'aime pas, il ne l'aime plus.

ANTONIA.

C'est qu'elle est encore pleine d'illusions.

ROGER.

La question est de savoir s'il vaut mieux les lui laisser, ces illusions, ou les lui arracher. C'était justement le sujet de notre conversation, tout à l'heure, avec Pierre.

ANTONIA.

Et vous lui avez conseillé...?

ROGER.

De dire simplement à Juliette qu'il ne l'aime plus.

ANTONIA.

Simplement? Oh! en effet, c'est simple comme bonjour, avec cette différence que c'est adieu. Adieu! Voilà ce que tu lui as conseillé! Ah! quelle chose affreuse que l'amour... Il vaut mieux ne pas penser...

ROGER.

N'en doute pas.

ANTONIA.

Et pourtant, tu me quitteras un jour, si tel est ton bon plaisir.

ROGER.

Tout ça c'est de la coquetterie, et tu ne penses pas un mot de ce que tu dis... et tu sais bien que celui de nous deux qui se lassera le premier, ce sera toi... toi!

ANTONIA.

Alors, tu me tueras!

ROGER.

Non, je ne te tuerai pas.

ANTONIA.

Si, tu me tueras; sans ça, ce n'est pas drôle.

ROGER.

Eh bien! ça ne sera pas drôle; mais je ne te tuerai pas parce que tu ne m'aimeras plus : c'est ton droit.

ANTONIA.

Tu parles sérieusement?

ROGER.

Très sérieusement. (Antonia se lève brusquement.) Qu'est-ce que tu as?

ANTONIA.

Ah! c'est toi, c'est toi qui ne m'aimes guère, puisque tu prévois avec ce calme que je puisse cesser de t'aimer. Tu ne sens donc pas à quel point tu m'as faite tienne, et quand il n'y a pas... tiens, grand comme ça, de mon cœur et de ma chair qui ne soit à toi, tu m'ouvres un cœur plein de doutes!... Ah! c'est affreux!

ROGER.

Écoute, je suis désolé, je te demande pardon... je te demande pardon. Je ne pensais pas que tu prendrais cela d'une façon aussi grave.

ANTONIA.

Comment veux-tu donc que je le prenne? Mets-toi à ma place.

ROGER.

C'est vrai, j'ai eu tort; mais, tu vois, je suis tout à fait désolé de t'avoir dit ça.

ANTONIA.

Pourquoi me l'as-tu dit?

ROGER.

Pourquoi?... Parce que j'avais ces idées-là, ce soir... C'est la suite de la conversation que j'ai eue, tout à l'heure, avec Pierre. Mais quand je pense à certaines choses, quand j'observe ce qui se passe autour de nous, près de nous... et aussi quand je me souviens... quand je me souviens!...

ANTONIA.

Ah! je sais bien; mais est-ce une raison, parce que tu as connu des femmes qui t'ont menti, pour que je ne sois pas sincère, et qui t'ont trompé, pour que je ne sois pas fidèle? Ah! mon pauvre ami, ne me juge pas d'après celles qui m'ont précédée dans ta vie, et ne me torture pas avec les instruments de ta triste expérience.

ROGER.

Il ne faut pas m'en vouloir. Je t'aime tant que je suis parfois exalté jusqu'à la maladresse.

ANTONIA.

Ne complique pas notre amour, ne le hérisse pas d'obstacles et surtout n'aie pas une âme romantique...

ROGER.

Moi! Ah! grands dieux!...

ANTONIA.

Je suis tout près de toi et tu es bien certain que nul n'est entre nous.

ROGER.

Tu as raison.

Petit silence, puis on entend une voix aigre soutenue par une mandoline.

ANTONIA.

Tu entends?... c'est notre vieille Anglaise. Oh! viens la voir.

ROGER.

Pauvre fille, elle est touchante! Elle s'écoute chanter: elle s'enivre de sa voix aigre comme un paysan s'enivre de la piquette qu'il a récoltée; elle n'a pas d'amant et, pour remplir son existence vide, elle se compose des épisodes poétiques... Nous devons la respecter.

ANTONIA.

Ah! plaignons-la surtout de tout notre cœur. Souvent, je vois ici de grands garçons qui visitent Venise avec leurs parents. A cet âge-là, les musées doivent leur donner des migraines atroces, mais en revanche, comme ils regardent les femmes avec des yeux clairs de jeunes fauves captifs! Parfois je les regarde et je leur souris; il me semble que c'est une bonne action... quelque chose comme une aumône. Tu n'es pas jaloux, au moins? D'ailleurs, je ne regarde que les plus laids : c'est ceux-là qui en ont le plus besoin... Un regard, un sourire, ça n'est pas grand'chose.

ROGER.

C'est beaucoup pour eux : c'est de quoi rêver! Je me rappelle, il y a seize ans, quand je suis venu pour la première fois à Venise, petit garçon qui comprenais mal les Giovanni Bellini, si une femme comme toi m'avait fait l'aumône d'un regard, je me serais cru un dieu!

ANTONIA.

Et maintenant tu as mon regard et mes yeux, et tu n'es qu'un homme. Mais, toi aussi, je te permets de regarder les petites jeunes filles qui sont ici avec leur papa et leur maman. Regarde-les, mais pas trop longtemps... regarde-les, et surtout... ne touche pas!

ROGER.

Sois tranquille.

ANTONIA.

Quel jour sommes-nous donc aujourd'hui? Je ne sais pas comment je vis ici.

ROGER.

Nous devons être le vingt.

ANTONIA.

Il va falloir partir bientôt.

ROGER.

Pourquoi? Rien ne nous y oblige.

ANTONIA.

Il fait déjà très chaud, et au mois de juin c'est dangereux... tu n'aurais qu'à attraper la fièvre; ici, elle court les canaux... Nous irons autre part, peu importe où, du moment que nous serons seuls. Mais je voudrais aller dans un endroit où tu ne sois pas encore allé avec une autre femme... s'il en existe toutefois.

ROGER.

Mais oui, il en existe.

ANTONIA.

Est-ce que je sais?

ROGER.

C'est toi qui compliques notre amour en ce moment.

ANTONIA.

Tu as raison. Ah! tiens, j'aime mieux ne pas penser à tout ça. Et pourtant tu n'es pas un don Juan.

ROGER.

C'est un reproche?

ANTONIA.

Oh non! Don Juan ne restait pas assez longtemps avec les femmes... en somme, c'était un moineau sublime! Non, Dieu merci! tu n'es pas l'odieux homme à femmes... tu n'es même pas un viveur, et pourtant ton cœur est déjà un cimetière.

ROGER.

Mais le cimetière, c'est la mort, c'est l'oubli!

ANTONIA.

Mais non, ça n'est pas l'oubli avec vous autres hommes... chacune de vos maîtresses a sa pierre, son inscription et sa petite croix.

ROGER.

C'est la moindre des choses.

ANTONIA.

C'est encore trop... Tandis que nous autres femmes, lorsque nous aimons un homme, tout disparaît : notre vie commence à partir du jour où nous l'avons connu... et, quant au reste, il n'y a pas d'inscription ni de croix dans notre cœur... C'est l'oubli absolu.

ROGER.

Oui... la fosse commune...

ANTONIA.

Pourquoi dis-tu ça? Ah! mon Dieu! comme il faut faire attention à ce qu'on dit avec toi; mais s'il faut peser chacune de ses paroles, il n'y aura plus moyen de parler... Je t'ai dit ça parce que je l'ai entendu dire cent fois à mes amies, parce que je l'ai observé moi-même chez les autres femmes; mais il n'est pas question de moi, ce n'est pas pour moi que je parle. Moi? Ah! si tu savais! La fosse commune!... Vraiment, tu as l'air de supposer...

ROGER.

Mais je ne suppose rien du tout.

ANTONIA.

Enfin, tu n'as pas dit ça... tu n'es pas un enfant... tu avais une pensée.

ROGER.

Mais non, je t'assure.

ANTONIA.

Allons donc!... On a dû te dire...

ROGER.

Mais non, on ne m'a rien dit.

ANTONIA.

Si, si, j'en suis sûre... on t'a dit des infamies... Est-ce que tu crois que je ne connais pas tous les bruits qui courent sur mon compte? Et comment en serait-il autrement? Je suis veuve, riche, indépendante et courtisée... on ne peut pas ouvrir plus de portes à la calomnie.

ROGER.

Mais pourquoi t'échauffes-tu de la sorte?

ANTONIA.

Parce que je t'aime, parbleu!

ROGER.

Mais je te jure qu'on ne m'a rien dit, et d'ailleurs tu me connais, je n'ai pas cherché à savoir.

ANTONIA.

Oh! tu aurais pu! Mais, c'est vrai, tu n'es pas curieux, toi... tu n'es pas jaloux... tu ne m'as jamais rien demandé.

ROGER.

Je ne t'ai rien demandé parce que je ne m'en reconnais pas le droit. Je ne suis maître de ta vie que du jour où tu m'as dit que tu m'aimais, après t'être donnée à moi... Tu vois que je ne suis pas comme les autres. Parbleu! c'est entendu : les amants ont le droit de fouiller rageusement dans le passé de leurs maîtresses, heureuses encore quand ils admettent qu'elles aient un passé! La plupart du temps, nous nous imaginons de bonne foi qu'elles auraient dû nous attendre. Ah! sous quel orme gigantesque nous auraient-elles ainsi attendus, les pauvres! Et, quand nous les interrogeons, elles nous répondent ce qu'elles veulent, et elles ont raison!

Mais, si je ne t'ai rien demandé, n'en conclus pas que je sois indifférent, et qu'en pensant à certaines choses vagues, et pourtant très précises, je ne sois pas très malheureux.

ANTONIA.

C'est vrai. Et tu souffres?

ROGER.

Mais oui.

ANTONIA.

Oh! quel bonheur... O mon cher amant, je ne veux pas que tu sois malheureux, je ne veux pas que tu souffres désormais... D'ailleurs, il y a longtemps que je voulais te dire... il ne faut pas qu'il y ait de mystère entre nous, ni de ces silences pendant lesquels on pense trop... Il n'y a rien dans mon passé qui puisse te meurtrir, mais quand je t'aurai raconté quelle fut ma vie avant de te connaître, tu seras pris d'une grande pitié... si toutefois tu me crois.

ROGER.

Mais oui, je te croirai.

ANTONIA.

Regarde... il y a des spectacles dont notre âme s'ennoblit. Peut-on s'égayer devant un coucher de soleil et peut-on mentir devant la mélancolique splendeur de Venise endormie?

Elle éteint la lampe.

ROGER.

Qu'est-ce que tu fais?

ANTONIA.

Il fait trop clair et je te parlerai mieux dans l'ombre. (Elle s'assied à côté de lui.) Viens tout près de moi... tout près, tout près... et donne-moi ta main. Ah! je suis bien comme ça! Tu m'aimes?

ROGER.

Je t'adore.

ANTONIA.

Alors, je commence. Pour que tu comprennes bien le mariage que j'ai fait, il faut d'abord te dire combien j'ai été élevée misérablement, non pas du point de vue matériel, mais du point de vue moral. Ah ! quels exemples j'avais sous les yeux. Lorsque ma mère s'est remariée, mon père était consul de France à Tiflis...

Et, pendant qu'elle raconte cette histoire, le rideau tombe.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Un beau salon dans un appartement aux Champs-Élysées, chez Antonia.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, puis ROSALIE, la femme de chambre.

Au lever du rideau, Pierre est assis et lit. Le domestique entre et arrange le feu.

ROSALIE.

Madame fait dire à monsieur qu'elle rentre à l'instant et qu'elle va venir tout de suite. Si monsieur veut lire, en attendant, les journaux du soir qui sont arrivés : voici *Le Temps* et *Les Débats*.

PIERRE.

Merci, Rosalie.

Il déplie *Le Temps* sans fièvre; quelques secondes, puis Antonia.

SCÈNE II

ANTONIA, PIERRE.

ANTONIA.

Je vous ai fait attendre : il y a longtemps que vous êtes là?

PIERRE.

Je suis là depuis quatre heures et demie.

ANTONIA.

Je suis désolée... Pourquoi arrivez-vous si tôt?

PIERRE.

Avant-hier, quand je vous ai quittée, vous m'avez dit : Venez à quatre heures et demie pour que nous ayons le temps de causer avant le défilé des visites.

ANTONIA.

Ah! je vous ai dit ça? c'est possible... j'avais complètement oublié. D'ailleurs je suis rentrée plus tard que je n'aurais voulu : j'ai toujours tant de choses à faire!

PIERRE.

Je pense bien. Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui?

ANTONIA.

Pas grand'chose. Je suis allée au Bois.

PIERRE.

Toute seule?

ANTONIA.

Non, avec ma nièce qui est en ce moment à la maison.

PIERRE.

Ah! votre nièce est chez vous... il n'y a pas longtemps?

ANTONIA.

Depuis une semaine... je croyais vous l'avoir dit... Oui, ma sœur me l'a confiée pendant son absence, parce qu'elle est partie pour Vienne où elle restera un mois. Alors j'ai emmené tantôt cette petite avec moi pour lui faire prendre l'air.

PIERRE.

Il y avait du monde au Bois?

ANTONIA.

Je ne sais pas... je n'ai pas regardé... je me suis fait conduire dans les allées désertes, au grand trot, j'adore

ça. C'est très joli, le Bois, l'hiver. On ne le connaît pas assez. Et puis je suis descendue pour marcher un peu; je me suis promenée au bord d'un petit lac qui a l'air souffreteux et abandonné; le soleil se couchait en face de moi, un soleil froid dans un ciel pâle, et c'était si triste, si triste, que j'avais envie de pleurer.

PIERRE, lui prenant la main.

Ma pauvre chérie.

ANTONIA, retirant sa main, et énervée.

Oh! il ne faut pas me plaindre, c'est une mélancolie que j'aime.

PIERRE.

Bien... bien.

ANTONIA.

Le froid, le crépuscule, la solitude, c'était exquis. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, j'adore être seule et je ne m'ennuie jamais avec moi-même. (Petit silence.) C'est tout ce que vous me dites?

PIERRE.

Que voulez-vous que je vous dise? vous n'êtes guère engageante.

ANTONIA.

A quoi?

PIERRE.

C'est vrai, je vous quitte avant-hier très aimable, un peu amoureuse même, oui, amoureuse, et je vous retrouve absolument changée, glaciale, vous oubliez le rendez-vous que vous m'avez donné... je vous attends une heure, avec quelle impatience!...

ANTONIA.

Il ne fallait pas m'attendre.

PIERRE.

La question n'est pas là; mais vous m'accueillez comme un fâcheux, j'ai l'air de vous ennuyer... Si je vous ennuie, dites-le.

ANTONIA.

Non, vous ne m'ennuyez pas.

PIERRE.

Je n'en sais rien... chaque fois que je vous vois, il faut tout recommencer, comme si je vous voyais pour la première fois, et vous ne vous rappelez jamais où l'on en était resté.

ANTONIA.

Je ne peux pourtant pas faire une marque. Ce n'est pas ma faute... il faut me prendre comme je suis.

PIERRE.

Mais je ne demande pas mieux que de vous prendre... comme vous êtes, surtout comme vous êtes; mais vous vous plaisez à me troubler, à m'intimider. Vous vous amusez peut-être beaucoup...

ANTONIA.

Ah! non, je ne m'amuse pas.

PIERRE.

Moi non plus. Un jour, vous me laissez tout espérer, tout, et le lendemain vous ne vous rappelez plus rien... ou vous faites celle qui...

ANTONIA.

Non, je ne fais pas celle qui...

PIERRE.

Mais si... enfin, je ne comprends plus rien, je ne sais plus.

ANTONIA.

Moi non plus, je ne sais pas... en vérité, je ne sais pas.

PIERRE.

En tout cas, vous savez que je vous aime. Depuis le jour où je vous ai connue à Venise, je vous aime, et je vous l'ai dit, et vous m'avez laissé vous le dire.

ANTONIA.

Toutes les femmes aiment qu'on leur dise ces choses-là.

PIERRE.

Oui, mais moi, vous saviez combien c'était grave, et je vous avais expliqué comment je vivais et toute l'inquiétude de ma vie tranquille, car il y a l'amertume du bonheur comme il y a l'ivresse de la souffrance; et je souffrirai avec vous.

ANTONIA.

Pourquoi changer, alors?

PIERRE.

Pour changer. Enfin vous êtes venue, vous, dans ma vie : vous étiez le rêve, l'aventure, le roman, la chimère, le superflu... l'indispensable! et je vous ai aimée éperdument. Que voulez-vous faire?

ANTONIA.

Je ne sais pas, en vérité, je ne sais pas.

PIERRE.

Vous ne savez pas?

ANTONIA.

Mais non... c'est à vous d'avoir de la décision.

PIERRE.

Ça n'est pas facile avec vous, vous êtes tellement autoritaire.

ANTONIA.

J'aime pourtant qu'on me commande.

PIERRE.

Brûler mes vaisseaux? Je ne recule pas devant cet incendie, mais ce sont eux qui ne voudront pas flamber. Tant pis, c'est vous qui l'aurez voulu... Tenez, j'ai justement quelque chose à vous remettre.

Il tire un petit écrin de sa poche et le remet à Antonia.

ANTONIA, ouvrant l'écrin.

C'est une clé?

PIERRE.

Oui, c'est une clé.

ANTONIA.

Pour quoi faire?

PIERRE.

Vous savez bien, c'est la clé de l'appartement.

ANTONIA.

Quel appartement?

PIERRE.

Mais si, vous savez bien... pourquoi vous plaisez-vous à m'embarrasser encore, en ce moment? ça n'est pas généreux de votre part... d'ailleurs, voilà un mois que j'ai cette clé sur moi... je veux toujours vous la donner et je n'ose jamais, *je ne trouve pas le joint.* Voyons, vous ne vous rappelez pas qu'un jour vous m'avez dit...ou plutôt vous m'avez permis, autorisé... (Il bafouille, puis résolument et très vite.) Enfin, c'est là tout près, à côté, rue de Balzac, 17, le rez-de-chaussée à droite; vous verrez, il y a trois marches,

ANTONIA.

Mais vous êtes effronté comme un page! (On entend des cris d'enfant.) Attendez, qu'est-ce que cette enfant a donc à crier comme ça.

Elle sonne.

ROSALIE.

Madame a sonné?

ANTONIA.

Oui, Rosalie, priez donc Mlle Cendrier de venir me parler. Je ne sais pas ce qu'elle a, en ce moment, cette petite... elle est d'une nervosité... et elle se met dans des rages!

SCÈNE III

ANTONIA, PIERRE, MADEMOISELLE CENDRIER.

MADEMOISELLE CENDRIER.

Madame m'a fait demander?

ANTONIA.

Oui, mademoiselle Cendrier; je voulais vous dire : cette petite pousse des cris insensés, c'est insupportable et vous devez pouvoir la faire taire.

MADEMOISELLE CENDRIER.

Madame, je n'ai aucune autorité sur Mlle Yvette : elle ne veut pas étudier son piano et profère des invectives contre l'auteur de sa méthode, M. Le Couppey; elle déclare aimer mieux mourir que jouer la huitième récréation qu'elle trouve trop difficile.

ANTONIA.

Eh bien, vous direz à Mlle Yvette que je la prive de dessert pour ce soir et que si elle n'a pas joué sa huitième récréation sans faute avant le dîner, elle n'ira pas se promener demain en voiture avec moi.

MADEMOISELLE CENDRIER.

Bien, madame, je le lui dirai.

Elle sort.

SCÈNE IV

ANTONIA, PIERRE.

PIERRE.

Pauvre petite! cette huitième récréation est pour elle le plus pénible travail. Ça me rappelle quand j'étais

petit et que j'apprenais le piano, pour lequel je n'avais d'ailleurs aucune disposition, on me faisait faire des exercices qui consistent à lever les doigts les uns après les autres...

ANTONIA.

Ça s'appelle des exercices d'indépendance.

PIERRE.

Oui, et lorsque ma mère sortait, elle m'attachait au piano avec une grosse ficelle, pour que je fasse mes exercices d'indépendance! Je vois que les méthodes d'éducation n'ont pas changé depuis mon enfance.

Un assez long silence.

ANTONIA.

Alors, vous croyez que je vais venir comme ça dans votre rez-de-chaussée?

PIERRE.

Je ne crois rien, je ne sais même pas si vous viendrez : je vous attendrai... et quand vous vous ennuierez, quand vous aurez besoin d'être bercée, de vous sentir toute enveloppée par la plus respectueuse tendresse...

ANTONIA.

Taisez-vous, taisez-vous. Elle est jolie cette petite clé.

PIERRE.

Je l'ai fait copier sur la clé d'un secrétaire Louis XV.

ANTONIA.

Ne dites pas ça d'un air si triste. Elle est très jolie, et que doit être l'appartement si la clé est en or?

PIERRE.

La porte est en bois. Oh! vous verrez, c'est bien simple, pourvu que ça vous plaise... vous savez que je suis très ému, très troublé : j'ai tant peur de vous déplaire.

ANTONIA.

Je suis si intimidante que ça? C'est étonnant que vous soyez si timide.

PIERRE.

Pourquoi est-ce étonnant?

ANTONIA.

Parce que les hommes qui ont tant de succès auprès des femmes sont généralement plus hardis, plus entreprenants.

PIERRE.

Mais je n'ai pas tant de succès auprès des femmes.

ANTONIA.

Allons donc! Vous êtes le monsieur sur lequel on tire.

PIERRE.

Ah! je vous en prie, ne me parlez pas de cette histoire ridicule.

ANTONIA.

Mais ça n'est pas ridicule du tout, c'est très flatteur, au contraire. A propos, elle va bien, votre amie?

PIERRE.

Très bien, je vous remercie.

ANTONIA.

On voit encore la cicatrice. Ah! c'est beau d'être aimé comme ça. C'est étonnant, vous êtes pourtant très ordinaire.

PIERRE.

Oh! je sais bien, mais c'est vous qui êtes extraordinaire. Pourquoi me dites-vous ça? Écoutez, il est cinq heures et demie... bientôt les visiteurs vont affluer... vous viendrez?

ANTONIA.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Oh! naturellement, je ne vous demande pas de venir demain ou après-demain. je ne vous fixe pas de jour, ce serait odieux. Je vous attendrai tous les jours.

ANTONIA.

Tous les jours! ne dites donc pas d'enfantillages... et si je ne viens jamais? Non, je vous écrirai, c'est beaucoup plus simple. Je peux vous écrire, je pense qu'on ne décachètera pas vos lettres, rue de Balzac.

PIERRE.

Oh! bien sûr. Alors, si vous m'écrivez, il faut que je vous donne le nom sous lequel j'ai loué, parce que je n'ai pas loué sous mon véritable nom.

ANTONIA.

Je pense bien.

PIERRE.

Alors, vous écrirez à M. Mérowig O'Coddy, O apostrophe, deux d, y.

ANTONIA.

Vous n'auriez pas pu trouver un nom un peu plus simple?... Celui-là est invraisemblable.

PIERRE.

Justement : on a l'habitude de chercher des noms vraisemblables, des noms ternes et communs, c'est une erreur. Supposez que quelqu'un ayant intérêt à interroger les concierges leur demande qui habite le rez-de-chaussée, et qu'on réponde : c'est M. Aubry ou M. Durand, c'est comme si ça y était, c'est limpide; tandis que si on répond : c'est un M. Mérowig O'Coddy, ça déroute les soupçons... on pense : c'est un jeune homme qui écrit au *Mercure de France*, et on n'insiste pas.

ANTONIA.

C'est très ingénieux : je vois avec plaisir que vous pensez à tout, et que la passion, loin de vous égarer, n'exclut pas chez vous la prudence.

PIERRE.

Pourquoi me le reprochez-vous? Je suis prudent, c'est vrai, mais c'est autant pour vous que pour moi, car,

vous aussi, Antonia, vous avez intérêt à ce qu'on ne sache pas...

ANTONIA.

C'est égal, Mérowig O'Coddy, ceci est plus que de la prudence... Avouez que vous avez une peur bleue de Juliette.

PIERRE.

Ma foi non.

ANTONIA.

Ne faites donc pas le grand garçon. Comment va-t-elle, au fait, votre petite amie?

PIERRE.

Vous me l'avez déjà demandé. Elle va très bien, je vous remercie.

ANTONIA.

Soyez franc, vous en avez un trac fou.

PIERRE.

Ne soyez pas méchante et injuste; vous savez bien que je n'ai pas peur d'elle, mais j'ai peur de lui faire de la peine. Car autrement, qu'est-ce que je risque? Nous ne sommes pas mariés, Juliette et moi; je n'ai prononcé aucun serment à la mairie ou à l'église; il n'y a pas auprès d'elle de vieux parents auxquels je doive compte du bonheur de leur enfant. Donc, si je prends des précautions, c'est bien pour elle et non pour moi; et cette prudence que vous dénommez peur pourrait mieux être dénommée pitié. Oui, l'amour que j'ai pour vous me rend plein de pitié pour elle, et puisqu'en nous aimant, nous pouvons être heureux, laissons-lui du moins, à elle, la façade du bonheur!

ANTONIA.

Pourtant, quand je voudrai, vous me la sacrifierez; mais je ne vous le demanderai pas, et vous avez raison; il ne faut pas faire de la peine : moi-même je ne serais pas heureuse, si nous faisions pleurer une bonne petite fille.

PIERRE.

Vous avez un cœur charmant. Alors, puis-je espérer?

ANTONIA.

Je ne me rappellerai jamais le nom...

PIERRE.

Je vais vous l'écrire.

Il tire son porte-cartes de sa poche et laisse tomber un portrait qu'il ramasse vivement.

ANTONIA.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PIERRE.

Ça n'est rien...

ANTONIA.

Mais encore?

PIERRE.

C'est un portrait.

ANTONIA.

De Juliette?

PIERRE.

Non... c'est le mien.

ANTONIA.

Montrez.

PIERRE.

Ça n'a aucun intérêt.

ANTONIA.

Allons, voyons, montrez donc, vous êtes ridicule... Il est bien... vous êtes flatté... vous me le donnez?

PIERRE.

C'est que...

ANTONIA.

C'est que quoi?...

PIERRE.

C'est que je n'ai que celui-là... que je viens d'aller chercher, et je dois l'apporter à Juliette, ce soir.

ANTONIA.

C'est ça qui m'est égal.

PIERRE.

Je vous en donnerai un autre... ça c'est une épreuve.

ANTONIA.

Eh bien! moi aussi, c'est une épreuve; c'est justement celui-là que je veux. Mais faites attention, je crois qu'on a sonné... le défilé va commencer.

Elle glisse le portrait dans un livre, sur la petite table à côté d'elle.

SCÈNE V

LES MÊMES, LISTEL.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Listel.

LISTEL, venant saluer Antonia.

Bonjour, madame, vous allez bien?

ANTONIA.

Et vous, mon bon Fernand?

LISTEL.

Moi, je ne vais pas.

ANTONIA.

Vous connaissez M. Pierre Létang?

LISTEL.

Oui, oui, j'ai eu le plaisir de dîner chez vous avec monsieur, à Venise.

Les deux hommes se serrent la main.

ANTONIA.

C'est vrai, au fait, et à part ça, quoi de neuf?

LISTEL.

Oh! ne m'en parlez pas, je reviens d'Auteuil, où notre pauvre ami Raflard a fait une chute effroyable en sautant la rivière. On a été obligé d'aller chercher la civière; je le crois bien malade.

ANTONIA.

Oh! c'est affreux, ces courses d'obstacles. Et pourtant je n'aime que celles-là.

PIERRE.

Vous vous donnerez une maladie de cœur.

ANTONIA.

C'est vrai, ces spectacles-là me font mal, et je veux voir tout de même; alors, j'ai imaginé un raisonnement dont je suis assez contente.

LISTEL.

Voyons!

ANTONIA.

Je joue très gros jeu, et si c'est le cheval pour qui j'ai parié qui tombe, je me dis que c'est mon argent qui tombe en même temps, et la grosse perte que je fais atténue ma pitié pour l'homme et pour la bête; et si, au contraire, ce sont les autres chevaux qui culbutent, n'est-ce pas des rivaux qui sont éliminés?

LISTEL.

Ça n'a l'air de rien, mais c'est tout un système philosophique, et c'est avec de tels raisonnements que des gens savent être heureux, quoi qu'il advienne. Vous devez être très heureuse.

ANTONIA.

Je ne suis pas malheureuse, mais j'ai une vie bien monotone, et je viens de vous le dire...

LISTEL.

Vous aimez les obstacles : mais il ne tient qu'à vous, madame, de faire de votre Longchamps un Auteuil merveilleux.

PIERRE.

Et puis, ne vous désespérez pas, madame, les accidents viendront toujours assez tôt, et les panaches et les catastrophes.

ANTONIA.

Dieu vous entende!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Danglejais.

ANTONIA.

Bonjour, chère amie, vous êtes à Paris depuis...?

MADAME DANGLEJAIS.

Depuis avant-hier, et ma première visite est pour vous.

ANTONIA.

C'est tout à fait aimable, je suis si contente de vous voir.

MADAME DANGLEJAIS.

Et j'ai tant de choses à vous dire.

ANTONIA.

Je pense bien.

PIERRE, se levant.

Madame, je vais me retirer.

ANTONIA.

Déjà? Vous ne serez pas resté longtemps. Au revoir, à bientôt j'espère, et ne soyez pas des éternités sans venir. (A Listel.) Pourquoi riez-vous?

LISTEL.

Je ne ris pas.

ANTONIA.

Pourquoi souriez-vous, alors?

LISTEL.

Parce que, dans la conversation, des mots graves comme éternité signifient souvent des espaces de temps fort courts, deux ou trois jours tout au plus.

ANTONIA.

Comme c'est vrai ce que vous venez de dire là, et combien d'autres exagérations pourrait-on relever à chaque instant!

LISTEL.

A chaque instant.

PIERRE, saluant Madame Danglejais.

Madame... (A Listel.) Au revoir, monsieur.

Et quand il est parti :

LISTEL.

C'est un très charmant garçon, ce Létang, très sympathique. Revoyez-vous quelquefois son amie, avec laquelle nous avons dîné chez vous à Venise?

ANTONIA.

Non, je ne l'ai pas revue depuis. D'ailleurs, je ne la connaissais pas, elle n'est pas mon amie. Je l'ai reçue ce soir-là, parce que, du moment que j'invitais Létang, c'eût été mal de la laisser à l'hôtel... et puis, à Venise, ça n'avait pas d'importance, mais ici, à Paris...

LISTEL.

Oui, évidemment, vous ne pouvez pas.

ANTONIA.

C'est difficile... je dois reconnaître qu'elle est très distinguée, très comme il faut... elle a tout à fait l'air d'une femme du monde.

LISTEL.

Oh! tout à fait. D'ailleurs, vous savez qui c'est?

ANTONIA.

Non.

LISTEL.

C'est une fille naturelle du duc de Sambleu, vous savez bien, le fameux duc de Sambleu qui a fait une fête terrible dans les dernières années de l'Empire.. enfin, celui qu'on avait surnommé la Vadrouille.

ANTONIA.

Ah! c'est sa fille, ça ne m'étonne plus. Voyez, comme la race se reconnait toujours!

LISTEL.

Oui, oui, il a eu cette fille avec la célèbre Florence Roulier; la petite a été très bien élevée : couvent, Conservatoire, Odéon; c'est là que Létang l'a connue, en est tombé amoureux et l'a retirée du théâtre... elle est jolie.

ANTONIA.

Non, elle n'est pas jolie.

LISTEL.

Elle a beaucoup de charme... et puis elle l'adore.

ANTONIA.

C'est l'essentiel.

LISTEL.

Et elle est d'une jalousie!...

ANTONIA.

Oui, il paraît.

LISTEL.

Elle lui a flanqué une balle dans la tête. Vous connaissez l'histoire?

ANTONIA, impatientée.

Oui, oui, je sais. (A Madame Danglejais.) Et vous êtes revenue à Paris définitivement, vous ne repartez pas?

MADAME DANGLEJAIS.

Non! en voilà pour quelque temps. Je viens de faire un grand voyage à travers toute l'Europe. J'ai vu tous ceux et toutes celles que notre cause intéresse; j'ai causé avec Ibsen.

ANTONIA.

Il faut vous dire que Mme Danglejais s'occupe passionnément de la cause féministe.

LISTEL.

Aïe! Oh! oh! Ah! en effet, c'est très intéressant. Il y a beaucoup à faire.

ANTONIA.

Je vous crois.

MADAME DANGLEJAIS.

Vous devez être féministe, monsieur, comme tous les gens intelligents.

LISTEL.

Alors, ce n'est peut-être pas très modeste à moi de l'avouer, mais en effet, madame, j'ai plutôt des tendances féministes.

MADAME DANGLEJAIS.

A la bonne heure. Oui, je suis revenue avec des idées nouvelles; il faut voyager, il faut voir ce qui se passe dans les autres pays; j'ai un grand projet. Nous sommes très routiniers en France...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Damornay.

ANTONIA.

Ah! voilà une agréable surprise. Bonjour, mon vieil ami.

DAMORNAY.

Bonjour, ma belle amie. Vous vous portez toujours bien, il n'y a pas besoin de vous le demander. Vous êtes plus jolie et plus séduisante que jamais.

ANTONIA.

Et vous, vous êtes toujours le plus galant homme du monde. Et d'où venez-vous? Qu'avez-vous fait cet été?

DAMORNAY.

Je suis allé comme tous les ans faire une saison à Contrexéville.

ANTONIA.

C'est joli?

DAMORNAY.

C'est affreux. Imaginez-vous une cuvette dans laquelle on tourne; on voit tout le temps les mêmes gens.

ANTONIA.

Y avait-il au moins quelques figures de connaissance?

DAMORNAY.

Pas la moindre.

ANTONIA.

Madame Damornay était avec vous?

DAMORNAY.

Non, ma femme était à Vichy pour son foie.

ANTONIA.

Avec sa fille, probablement?

DAMORNAY.

Non, ma fille était à Salies-de-Béarn où elle prenait des bains dans de la boue.

LISTEL, bas à Madame Danglejais.

Charmante famille, bien parisienne.

ANTONIA.

Vraiment, je ne savais pas que votre fille fût malade.

DAMORNAY.

Mais si, malheureusement, c'est à la suite de...

Il continue à voix basse.

LISTEL, à Madame Danglejais.

Alors, madame, vous avez causé avec Ibsen?

MADAME DANGLEJAIS.

Oui, j'aï eu cette noble émotion.

LISTEL.

Quel homme est-ce?

MADAME DANGLEJAIS.

C'est un homme tout à fait supérieur.

LISTEL.

Je pense bien... mais je voulais dire...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Cherange.

CHERANGE, venant saluer Antonia.

Bonjour, madame, votre santé est bonne?

ANTONIA.

Je vous remercie. (Présentant.) Monsieur Cherange, monsieur Damornay; c'est monsieur qui est l'auteur d'un livre qui fait beaucoup de bruit en ce moment : c'est un *Essai sur la culture des sensations malsaines*, ouvrage, comme son nom l'indique, de pure idéologie.

DAMORNAY.

Je l'ai lu. C'est étonnant comme monsieur est jeune pour avoir écrit un livre aussi documenté.

CHERANGE.

A seize ans, monsieur, Pascal avait écrit le *Traité des coniques.*

DAMORNAY.

En effet, monsieur, en effet, mais je veux dire que c'est un livre qui dénote de l'expérience, de la maturité, et même de la dyspepsie.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Egreth.

MADAME EGRETH.

Bonjour, madame.

ANTONIA.

Bonjour, chère madame, comme il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. M. Egreth va bien?

MADAME EGRETH.

Mais très bien, madame, je vous remercie.

ANTONIA.

Et votre petit bonhomme, Alfred, je crois?

MADAME EGRETH.

Oui, Alfred ; c'est un grand garçon à présent.

ANTONIA.

Quel âge a-t-il donc?

MADAME EGRETH.

Il a huit ans.

ANTONIA.

Huit ans! C'est vrai, la dernière fois que je l'ai vu, il était encore en robe; il est toujours gentil?

MADAME EGRETH.

Oh! très gentil. Il nous donne beaucoup de satisfaction, il travaille très bien.

ANTONIA.

Déjà! A quoi donc?

MADAME EGRETH.

Mais nous voudrions qu'il entrât à l'École polytechnique.

ANTONIA.

Vous vous y prenez de bien bonne heure.

MADAME EGRETH.

On ne saurait jamais s'y prendre assez tôt : l'admission aux grandes écoles du gouvernement et à l'École polytechnique en particulier devient de jour en jour plus difficile.

ANTONIA.

Alors, vous voulez en faire un artilleur?

MADAME EGRETH.

Oh! non, je ne crois pas qu'il aimera le métier militaire : c'est un enfant très doux, et il a plutôt des façons de petite fille.

ANTONIA.

Alors?

MADAME EGRETH.

Mais comme c'est un bûcheur et que son professeur le trouve très doué pour les mathématiques, nous espérons qu'il pourra sortir dans les tabacs.

LISTEL.

Pourquoi pas?

MADAME EGRETH.

Nous l'espérons, mais il ne faut pas le dire trop haut.

ANTONIA.

Vous avez raison.

DAMORNAY.

Ma chère amie, voulez-vous me présenter, je vous prie, à Mme Egreth.

ANTONIA.

Mais volontiers. (A Madame Egreth.) Monsieur Damornay.

DAMORNAY.

Je crois, madame, que nous sommes voisins de campagne. J'habite aux environs de Louviers, dans l'Eure, une propriété qu'on appelle la Chesneraye.

MADAME EGRETH.

En effet, monsieur, en effet.

DAMORNAY.

J'ai eu le plaisir de causer quelquefois avec monsieur votre mari qui m'est très sympathique, et je vous ai rencontrée souvent, dans votre tonneau, conduisant un petit poney alezan que j'adore.

MADAME EGRETH.

Vous êtes trop aimable, il vous le rend bien.

DAMORNAY.

Le poney?

MADAME EGRETH.

Non, mon mari.

ANTONIA.

Au fait, c'est vrai, vous êtes allé dans vos terres, cet été. Vous avez tâté le pouls à vos électeurs.

DAMORNAY.

Oui, un peu.

ANTONIA.

Eh bien, qu'est-ce qu'ils disent?

DAMORNAY.

Ne m'en parlez pas, c'est épouvantable. Je ne sais pas où nous allons : le socialisme fait des progrès ter-

ribles, les paysans que l'on rencontre ne vous donnent plus le coup de chapeau, ils ne vous souhaitent même pas le bonjour.

LISTEL.

C'est effrayant! Il y a un aussi mauvais esprit dans les campagnes que dans les villes.

DAMORNAY.

Mais, mon cher monsieur, c'est à ce point que les gens que j'emploie dans mes fermes, sur mes terres, ne parlent plus à la troisième personne; ils me diront très bien : Monsieur, vous vous trompez, ou : Monsieur, donnez-moi mon argent.

CHERANGE.

Ce que vous dites là donne à réfléchir. On se prend à regretter l'ancien régime.

DAMORNAY.

Pourtant, je suis un vieux républicain, n'en doutez pas.

CHERANGE.

A Dieu ne plaise, cela se lit sur votre figure.

DAMORNAY.

Et d'ailleurs, j'ai fait mes preuves, coups de fusil, barricades; mais la familiarité de ces gens-là me déplaît, je l'avoue.

CHERANGE.

Mais si les paysans ont désappris de parler à la troisième personne, c'est qu'ils se sont aperçus, enfin! que cette troisième personne n'était jamais là.

DAMORNAY.

Que voulez-vous dire?

CHERANGE.

Il faut entendre cette troisième personne dans un sens symbolique : elle est non pas l'homme que vous êtes, vous, monsieur Damornay, mais quelque chose au-

dessus, quelqu'un ayant une mission, un représentant de la Providence pour ces braves gens, un protecteur, un ami, voilà ce que signifie la troisième personne; mais la plupart du temps, quand ils parlent à cette personne-là, on ne leur répond pas, alors ils ont désaccoutumé de lui parler.

DAMORNAY.

Oui, en effet, c'est une explication originale, c'est très drôle.

CHERANGE.

Oh! c'est tout à fait rigolo.

MADAME EGRETH, se levant, comme mue par un ressort.

Au revoir, madame.

ANTONIA.

Comment, déjà?

MADAME EGRETH.

Oui, je suis obligée de me sauver, j'ai encore une quantité de visites à faire.

ANTONIA.

Faites mes amitiés à votre mari et au polytechnicien.

MADAME EGRETH.

Je n'y manquerai pas.

Et quand elle est partie :

ANTONIA.

Je me demande ce qui lui a pris, à cette petite Mme Egreth, de me faire une visite aujourd'hui. Il y a bien cinq ans que je ne l'avais vue : je ne savais quoi lui dire. Qu'est-elle venue faire?

LISTEL.

C'est bien simple, elle est venue chercher un alibi.

ANTONIA.

Comment cela?

LISTEL.

Mais oui, elle est en ce moment adultère avec un

nommé Lapoix. Il y a à peu près quinze jours que ça a commencé, et ils se voient à côté, rue Bassano, vers ces heures-ci, justement.

ANTONIA.

Il est étonnant ce Listel. Il sait tout, il connaît tout le monde.

LISTEL.

Alors ça n'est pas difficile à reconstituer : en sortant de la rue Bassano, elle a été aperçue; on la croyait d'un autre côté, et, pour justifier sa présence dans ces parages, elle est montée chez vous... c'est le coup de l'alibi, c'est élémentaire.

ANTONIA.

Tiens, tiens, cette petite Mme Egreth, voyez-vous ça? Mais êtes-vous sûr?

LISTEL.

Absolument sûr, c'est très connu.

ANTONIA.

Et M. Egreth, qu'est-ce qu'il dit de tout ça?

LISTEL.

Il ne dit pas.

ANTONIA.

Il ne sait pas.

MADAME DANGLEJAIS.

Il y a un M. Egreth qui fait des conférences féministes; est-ce celui dont vous parlez?

ANTONIA.

C'est exactement le même.

MADAME DANGLEJAIS.

C'est un homme fort remarquable.

LISTEL.

Comment l'entendez-vous?

MADAME DANGLEJAIS.

Je veux dire qu'il fait des conférences intéressantes.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Mme Rolleboise, Mme Sinnglott.

Saluts, bonjours, présentations.

ANTONIA.

Comme vous êtes belles, mesdames, d'où venez-vous?

MADAME SINNGLOTT.

Nous venons de la Bodinière où nous avons entendu une conférence de M. Egreth.

ANTONIA.

C'était beau?

MADAME ROLLEBOISE.

Admirable! Il a parlé comme un dieu! En voilà un qui comprend la femme!

MADAME SINNGLOTT.

Les femmes.

LISTEL.

Sa femme.

MADAME DANGLEJAIS.

Et quel était le sujet de sa conférence?

MADAME SINNGLOTT.

Que la femme avait le droit de recevoir, sans le concours de son mari, les sommes provenant de son travail personnel, et d'en disposer librement.

LISTEL.

Ça lui va bien... c'est exquis.

ANTONIA.

Écoutez, Listel, vous êtes vraiment trop méchant.

LISTEL.

Mais je ne dis rien.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Roger Dembrun.

Roger va saluer Antonia, qui le présente aux différentes personnes qui sont là.

LISTEL, en lui serrant la main.

Nous étions destinés à nous rencontrer aujourd'hui, cher monsieur.

ROGER.

En effet.

ANTONIA.

Nous étions en train de parler féminisme; ces dames sont fort excitées : elles viennent de la conférence de M. Egreth.

ROGER.

Ah! oui.

MADAME SINNGLOTT.

Vous y étiez, monsieur?

ROGER.

Non, mais je l'ai déjà entendu parler.

MADAME ROLLEBOISE.

N'est-ce pas, monsieur, qu'il a beaucoup de talent?

ROGER.

Non, madame, mais c'est un orateur : il dit des choses vagues avec la dernière violence.

MADAME SINNGLOTT.

D'abord, êtes-vous féministe, monsieur?

ROGER.

Ça dépend des femmes, madame, et ça dépend aussi de ce qu'elles demandent.

MADAME ROLLEBOISE.

Mais nous ne demandons que des choses fort justes : par exemple que la femme mariée ne soit pas l'éternelle mineure sous la tutelle de son mari, qu'elle ait voix délibérative pour l'éducation de ses enfants, que, même sous le régime de la communauté, elle ait le contrôle de l'administration de sa fortune et puisse être prévenue à temps si son mari est en train de lui manger sa dot...

MADAME DANGLEJAIS.

Le principe de la séparation de biens est déjà admis et mis en pratique dans un grand nombre de pays, et notamment en Turquie. C'est vraiment une honte que la Turquie nous ait précédés dans ces réformes-là.

MADAME SINNGLOTT.

En somme, à l'heure présente, la femme turque n'est pas plus esclave que la femme française : en France, par le mariage, la femme a livré au mari toute sa personne physique, elle lui doit le *decubitum conjugalem* à l'instant même où il l'exige. Ah ! c'est bien le Code Napoléon, s'il faut en croire Stendhal !

MADAME ROLLEBOISE.

C'est le code Pandour.

MADAME SINNGLOTT.

C'est le pire esclavage, la servitude la plus abjecte ; encore, en Turquie, les femmes sont plusieurs pour se partager la corvée conjugale.

LISTEL.

Sans doute, et puis, à côté de ça, vous entendrez des femmes se plaindre que leurs maris ne remplissent pas assez leurs devoirs conjugaux. Il est vrai qu'avec certaines femmes, ce serait les devoirs des Danaïdes.

DAMORNAY.

Qu'est-ce que vous demandez encore ?

MADAME SINNGLOTT.

Nous demandons l'accès aux carrières libérales et les mêmes droits civils que les hommes.

DAMORNAY, riant.

Vous voudriez voter ?

MADAME ROLLEBOISE.

Pourquoi pas ? Puisque nous payons les impôts, n'est-il pas juste que nous nommions ceux qui les

votent, et aussi que nous les votions nous-mêmes, en un mot que nous soyons électrices et éligibles?

DAMORNAY.

Ça n'est pas possible, ça n'est pas possible.

MADAME SINNGLOTT.

N'est-il pas monstrueux, par exemple, que mon domestique vote alors que je ne vote pas, et nomme des députés qui édicteront ou maintiendront des lois, contre moi, femme?

MADAME ROLLEBOISE.

C'est révoltant!

CHERANGE.

Mais vous avez absolument raison, mesdames.

DAMORNAY.

C'est insensé, tout simplement.

CHERANGE.

Et il n'y a pas de quoi rire, monsieur; vous êtes un vieux républicain, vous n'admettez pas le progrès : vous avez le fâcheux esprit jacobin et vous en êtes resté aux « Droits de l'homme ». Pourtant, le suffrage universel étant l'institution la plus illogique, et donnant les résultats les plus faux, les femmes n'y ont-elles pas leur place toute marquée?... Il faut être juste avant tout.

DAMORNAY.

Et elles siégeront aussi à la Chambre, au Sénat?

CHERANGE.

Pourquoi pas? Et qu'elles soient aussi avocats, ingénieurs, juges, médecins. Seulement, dans leur intérêt même, je leur conseillerai de n'en rien faire, car si elles prétendent à nos emplois, ce sera le krach de la galanterie; lorsqu'elles auront notre force, il ne faudra plus qu'elles comptent sur leur faiblesse.

LISTEL.

Parce qu'alors ce serait du cumul.

CHERANGE.

Absolument, et elles perdront sexuellement ce qu'elles gagneront socialement. Déjà ce que nos pères appelaient « la bagatelle » et qui fut pour eux la chose principale, n'est vraiment plus pour nous que la bagatelle; déjà l'importance de leurs petites infamies, de leurs trahisons, de leurs faveurs ou de leurs refus a beaucoup diminué. Si nous avions à refaire Antony, nous dirions : « Elle me résistait, je n'ai pas insisté. » Et si nous surprenions notre pire maîtresse avec notre meilleur ami, nous ne rugirions pas : « Tue-les ! », nous murmurerions : « Je le suis ! » Permettez-moi, madame, de vous présenter tous mes hommages.

ANTONIA.

Ça n'a pas d'importance ? C'est vous qui le dites : c'est une pure hypothèse.

CHERANGE.

Qu'importe, si avec cette hypothèse j'arrive à une solution élégante d'un cas fréquent.

DAMORNAY.

D'ailleurs, vous avez émis là des opinions toutes personnelles.

CHERANGE.

Ne croyez pas ça, il y a beaucoup de jeunes gens qui pensent comme moi.

DAMORNAY.

Vous êtes le représentant de la jeunesse française ?

CHERANGE.

De toute la jeunesse française, non, mais de la jeunesse intellectuelle, sûrement.

Et quand il est parti :

ANTONIA.

Il est extraordinaire, ce petit.

LISTEL.

Extrêmement intelligent.

MADAME ROLLEBOISE.

Et un aplomb !

MADAME SINNGLOTT.

Il est tout jeune ; quel âge a-t-il ?

ANTONIA.

Il n'a pas vingt-trois ans ; seulement, il a déjà tout lu, tout vu ; il est d'une érudition incroyable, et il ne s'arrête pas aux choses de l'amour.

LISTEL.

Il fera son chemin.

DAMORNAY.

Oui, ils sont quelques-uns comme ça. Ils savent tout, ils tranchent de tout. Moi, il m'a estomaqué, ce gamin. Évidemment, il m'a pris pour une vieille bête. Vous avez entendu comme il m'a parlé ?

ANTONIA.

Oh ! avec le plus profond mépris. Et vous, monsieur Dembrun, qu'en pensez-vous ?

ROGER.

Eh bien ! je trouve que, sous une forme paradoxale, ce jeune monsieur Cherange a dit des choses très raisonnables.

DAMORNAY.

Ça, je ne sais pas, c'est une autre affaire ; il y aurait eu beaucoup à lui répondre.

ANTONIA.

En tout cas, vous n'avez rien trouvé.

DAMORNAY.

J'allais lui répondre, quand il est parti ; il s'en est douté, il est malin.

ROGER.

Il peut déplaire, à cause qu'il prend trop évidemment une attitude ; mais ça, c'est son extrême jeunesse.

ANTONIA.

Alors, vous avez aussi le mépris des femmes?

ROGER.

Oh non!... mais je trouve que la base des revendications féministes, c'est-à-dire l'égalité des sexes, est une grosse utopie; car des choses trop différentes ne sauraient être égales, la nature elle-même s'y oppose, et en tâchant d'effacer les contrastes sexuels dont vit l'amour, on tuerait l'amour, et l'on arriverait bien vite non pas seulement au krach de la galanterie, mais, chose plus grave, à la banqueroute de l'amour, à la guerre des sexes. Or, dans une telle guerre, les femmes seraient fatalement vaincues, car on sait quel facteur est la force physique dans la lutte pour la vie.

MADAME SINNGLOTT.

Les femmes peuvent s'entraîner.

ROGER.

Mais, même à entraînement égal, elles seront toujours vaincues.

MADAME ROLLEBOISE.

Mais entre l'égalité de sexes et l'inégalité actuelle, avouez pourtant, monsieur, qu'il y a place pour des réformes urgentes.

ROGER.

Oh! certainement, une sérieuse revision du Code s'impose, en ce qui vous concerne, mesdames; mais les lois, même modifiées, n'interviendront pas dans les rapports sentimentaux, dans les attractions ou les répulsions physiques si mystérieuses, et là c'est celui des deux qui aime le moins, homme ou femme, qui reste maître de l'autre.

ANTONIA.

C'est bien vrai.

ROGER.

Et même avec les lois actuelles, s'il y a des hommes qui asservissent et ruinent des femmes, il y a des né-

fastes et des victorieuses qui sèment des désastres autour d'elles. Ce n'est donc pas les lois qu'il s'agit de refaire, mais il s'agit d'éclairer et d'élever les âmes, car les lois sont parfois dangereuses aux honnêtes gens, et il vaut mieux s'en passer, à moins d'avoir le code idéal, le code sans marges. Mais, quand vous parlez de votre servitude, vous surtout, mesdames, vous prêtez à sourire, car vous êtes des affranchies; vous entendez bien, des affranchies; vous êtes, la plupart du temps, non pas les esclaves, mais les maîtresses, et nous avons pour vous toute la tendresse, et le respect, et le dévouement, et la pitié.

ANTONIA.

Tous les hommes ne sont pas comme vous : il y en a, et c'est la majorité, qui sont restés les maîtres égoïstes et durs.

ROGER.

Mais distinguez du moins à qui vous avez affaire, et avec ceux qui ne vous battent pas et ne vous exploitent pas, sachez vous conduire comme des affranchies... c'est tout ce que nous demandons. Alors, la cause féministe aura fait un grand pas.

MADAME DANGLEJAIS.

Ah! comme vous avez raison, monsieur, et partout où je suis allée, si vous saviez quelle réputation de frivolité et de perversité s'attache à la femme française. Et c'est injuste. Mais, de même que les modes viennent de France, il semblerait que le vice en vient aussi, parce que c'est là qu'il est le plus élégant, le plus tapageur et le plus joliment cynique. On nous accable avec les mœurs des bourgeoises et des mondaines, c'est-à-dire des affranchies, quand il faudrait au contraire, pour notre cause, que l'exemple vînt de celles-là, et qu'avant de reformer la société, elles se reformassent elles-mêmes.

MADAME ROLLEBOISE.

Nous vous y aiderons de tout notre cœur, c'est une tentative intéressante.

MADAME SINNGLOTT.

Oh! certainement, il y a des choses qu'il faut dire. (A Antonia.) Au revoir, madame, à bientôt.

MADAME ROLLEBOISE, à Madame Danglejais.

Au revoir, madame.

Et quand elles sont parties :

ANTONIA.

Croyez-vous qu'elles sont révoltées, ces petites femmes-là!

LISTEL.

Et encore elles n'ont rien dit; mais lorsqu'elles parlent entre elles, leur féminisme ne connaît plus de bornes.

DAMORNAY.

Leurs maris doivent être bien heureux.

LISTEL.

Elles n'ont pas d'amants... au contraire.

DAMORNAY, se levant.

Ah! décidément, la famille s'en va! Ma belle amie, jusqu'au revoir.

ANTONIA.

A présent que vous êtes rentré à Paris, vous viendrez quelquefois me voir... Je suis chez moi tous les jours, vers ces heures-ci.

DAMORNAY.

Je viendrai très bientôt.

Et quand il est parti :

ANTONIA.

Il faut bien le regarder, car c'est une race qui tend à disparaître, celle des gens bien élevés.

MADAME DANGLEJAIS.

Il a dû être très bien.

LISTEL.

C'est un type d'une autre époque : il a les jolies manières du vieil insurgé de 1871 qui s'est rangé des barricades et qui possède maintenant un château, des tableaux, des collections.

ANTONIA.

Ç'a été un causeur délicieux. Je l'ai trouvé très changé, très vieilli.

LISTEL.

Vous savez pourquoi? Il est en ce moment avec une petite fille qui le fatigue beaucoup et dont il est fou... ce sont là des circonstances exténuantes.

ANTONIA.

Comment s'appelle-t-elle?

LISTEL.

Fanny Louzy.

ANTONIA.

Je connais ce nom-là. Est-ce qu'elle n'a pas chanté quelque part?

LISTEL.

Oui, elle a voulu monter sur les planches. C'est une rage qu'elles ont toutes en ce moment. Elle avait inventé un numéro extraordinaire : elle avait rassemblé des vieux airs lorrains et bretons, des vieux noëls sur lesquels elle avait fait mettre des paroles polissonnes, et elle intitulait ça : *Noëls rosses!* Noëls rosses, j'adore ça. A quoi ça peut-il correspondre?... on ne sait pas... c'est fou!...

ANTONIA.

Et Damornay en est toqué.

LISTEL.

Gâteux! c'est le baron Hulot... Il a quitté complètement sa femme; si ça continue, il ne laissera pas un sou quand il mourra, il donne tout à cette petite. C'est pour ça qu'il disait tout à l'heure que la famille s'en va. Et

elle le trompe! A un moment, elle faisait une telle noce, qu'on croyait qu'elle allait y rester... Alors on l'a envoyée à Menton, et Damornay lui écrivait tous les jours des lettres de quatre pages pleines d'exhortations paternelles, et elle lui renvoyait des dépêches : Zizi bien sage, ou : La petite fille s'est couchée à neuf heures.

ANTONIA.

C'est insensé!

LISTEL.

Insensé. Madame, je vous dis au revoir... (A Madame Danglejais.) Madame. (A Roger.) Au revoir, monsieur.

Et quand il est parti :

MADAME DANGLEJAIS.

Il est très amusant, ce monsieur.

ANTONIA.

Oui, il sait tout; il connaît tout le monde. (A Roger.) Mais je crois que vous ne l'aimez pas.

ROGER.

Non, je ne l'aime pas : c'est le potinier, c'est le monsieur qui accueille toutes les calomnies, qui les colporte complaisamment, sans contrôle. Tous les soirs, en sortant de la Bourse, il va dans les salons, faire chez les gens du monde sa provision de racontars et de cancans; il remplit son cabas qu'il va vider chez des vieilles grues qui, en revanche, vident moralement devant lui leur seau de toilette... J'ai horreur de ces gens-là.

ANTONIA.

Vous êtes sévère.

ROGER.

Pas encore assez... ne le défendez pas trop; je vous dirai pourquoi tout à l'heure.

Petit silence.

MADAME DANGLEJAIS, se levant brusquement.

Au revoir, ma chère amie.

ANTONIA.

Au revoir... nous n'avons guère eu le temps de parler aujourd'hui; mais venez donc, je vous en prie, déjeuner avec moi un de ces jours... vous n'aurez qu'à me prévenir par un mot la veille.

MADAME DANGLEJAIS.

C'est entendu.

Elle sort.

SCÈNE VI

ANTONIA, ROGER.

ANTONIA.

Je suis fatiguée. J'ai un mal de tête fou.

ROGER.

Vous avez eu beaucoup de visites aujourd'hui?

ANTONIA.

Depuis cinq heures, ça n'a pas cessé. Est-ce absurde cette coutume de rester chez soi pour recevoir des gens qui vous sont absolument indifférents et ne vous disent que des banalités?

ROGER.

Qui vous y force?

ANTONIA.

Personne, c'est vrai.

ROGER.

Et ça recommencera demain.

ANTONIA.

Oui. Vous n'êtes guère aimable ce soir; vous ne m'avez même pas dit bonjour. (Elle se fait embrasser.) Ah! que voilà un baiser triste!

ROGER.

Je ne suis pas gai : j'ai reçu des mauvaises nouvelles de mon frère... il faut que je parte.

ANTONIA.

Quand partez-vous?

ROGER.

Demain soir au plus tard.

ANTONIA.

Ah! c'est bien ennuyeux.

ROGER.

Oui... enfin il le faut. Qui avez-vous vu aujourd'hui?

ANTONIA.

Les gens qui étaient là quand vous êtes arrivé, et puis la petite Mme Egreth qui venait de partir... C'est tout. Ah! et puis votre ami Létang.

ROGER.

J'ai eu le plaisir de déjeuner avec Listel ce matin.

ANTONIA.

Tiens... il ne me l'a pas dit.

ROGER.

Il aura oublié.

ANTONIA.

Chez qui déjeuniez-vous?

ROGER.

Chez Létrivier.

ANTONIA.

Il le connaît donc?

ROGER.

Faut croire.

ANTONIA.

Et qu'a-t-on dit à ce déjeuner? Si Listel était là, ça a dû marcher.

ROGER.

En effet, ça a marché. C'est à Édimbourg que vous l'avez connu, Listel, m'avez-vous dit?

ANTONIA.

Oui, c'est à Édimbourg. Pourquoi?

ROGER.

Il paraît qu'il a été témoin d'un drame qui traversa votre existence, dans le temps que vous étiez en Écosse. Vous ne m'aviez jamais dit ça : j'ai appris sur votre compte des choses qui ne m'ont pas fait plaisir.

ANTONIA.

Si l'on a dit de telles choses sur mon compte, je m'étonne qu'on les ait dites devant vous, que vous les ayez laissé dire.

ROGER.

Sans doute; mais Listel s'y est pris d'une façon très adroite. D'abord, il n'a pas eu l'air de se douter un seul instant qu'il y eût la moindre intimité entre nous, ce qui lui a permis de dire les choses les plus perfides sur le ton de la conversation et de cette manière détachée et plaisante que vous aimez en lui... Au surplus, par la façon dont il parle des autres femmes, vous pouvez juger comme il a parlé de vous : vous comprenez qu'il n'a pas fait une exception en votre faveur.

ANTONIA.

Soit. J'ai cru que Listel... Enfin, c'est une désillusion de plus.

ROGER.

Oui, chaque jour amène son mufle.

ANTONIA.

Mais, sans prendre ma défense comme amant, vous pouviez la prendre comme ami.

ROGER.

Imposer silence à ce bavard, n'était-ce pas avouer nos relations? Vous savez bien qu'à Paris, dans la veulerie d'une certaine société, de la bonne société, on ne défend pas ses amis : il n'y aurait plus de conversation possible, et la seule amitié, aux yeux des gens qui étaient

là, n'eût pas suffi à expliquer une intervention de ma part. Combien de fois vous-même ne m'avez-vous pas mis en garde contre un don-quichottisme compromettant?... car vous tenez avant tout aux apparences... à la considération...

ANTONIA.

Et puis vous n'étiez sans doute pas fâché de savoir. Bref, vous l'avez laissé dire... Qu'est-ce qu'il a dit?

ROGER.

Un peu de patience. Vous rappelez-vous, il y a cinq mois, à Venise, un soir que Pierre et Juliette dînaient chez vous... vous aviez aussi invité Listel, qui est parti aussitôt après le dîner.

ANTONIA.

Il allait à la Fenice... oui, je me rappelle.

ROGER.

Ce soir-là, lorsque nous avons été seuls, vous m'avez dit que vous aviez été mariée très jeune et malgré vous à un homme beaucoup plus âgé que vous et qui vous maltraitait, que d'ailleurs cet homme avait eu une fin tragique et qu'il s'était suicidé dans un accès de fièvre chaude. C'est bien ça que vous m'avez dit, n'est-ce pas?

ANTONIA.

Oui, en effet, je vous ai dit cela.

ROGER.

Eh bien, aujourd'hui, j'apprends que madame de Moldère n'est pas votre vrai nom et que votre mari existe encore, car vous n'êtes pas veuve, mais divorcée à sa requête, à la suite d'événements que vous connaissez aussi bien que moi.

ANTONIA, hautaine.

C'est tout?

ROGER.

C'est assez! Et je me rappelle cette soirée de Venise, je me rappelle toutes les circonstances, toutes; je me

souviens même de vos paroles : — « Peut-on s'égayer devant un coucher de soleil et peut-on mentir devant la mélancolique splendeur de Venise endormie ! » — Et vous avez menti ! Je ne vous demandais rien pourtant, c'était donc si simple de vous taire. Mais non, c'est vous qui avez insisté pour me raconter soi-disant votre histoire... des histoires ! Vous aviez éteint la lampe, vous m'aviez pris la main et vous me parliez tout bas dans l'ombre... Vous avez menti comme on se confesse.

ANTONIA.

C'est une infamie... je n'ai pas à répondre.

ROGER.

Parce que vous n'avez rien à répondre.

ANTONIA.

Si, mais à quoi bon, puisque vous ajouterez désormais plus de foi aux potins de Listel qu'à mes propres paroles. Listel vous a-t-il dit aussi qu'il m'avait fait une cour violente, que je n'avais pas voulu, moi, être sa maîtresse, et que ce qu'il a inventé à ce déjeuner n'était qu'une sale vengeance d'homme éconduit. J'ai tout un paquet de ses lettres dans un de mes tiroirs... j'en ai haut comme ça... des lettres où il me supplie... je peux vous les montrer...

ROGER.

Je sais, je sais, ça n'est pas la peine.

ANTONIA.

Quant à ce qu'il a pu vous raconter, vous savez bien que d'une aventure, quelle qu'elle soit, le monde tire toujours plusieurs versions : il y en a une indulgente ou à peu près, les autres sont plus ou moins envenimées... Sans contrôle, vous adoptez la plus défavorable. C'est dans l'ordre, puisque vous êtes mon amant.

ROGER.

Malheureusement pour vous, il y a des détails d'une précision telle, des choses, vous comprenez, qu'on n'invente pas.

ANTONIA.

Comment faire? Quoi que je vous dise maintenant, vous ne me croirez pas. D'abord je vous ai avoué que j'avais eu un amant.

ROGER.

Oui, mais vous m'avez dit que vous l'aviez eu après la mort de votre mari, tandis qu'il a été la cause de votre divorce et que votre mari existe encore.

ANTONIA.

C'est comme s'il était mort pour moi.

ROGER.

Sans doute... et pour moi donc qui ne l'ai jamais connu! D'ailleurs, vous ne comprenez pas du tout ce dont il s'agit en ce moment même, vous me répondez à côté. Vous n'avez aucune idée de vos droits, pas plus que de vos devoirs. Je sais que votre mari était le plus pénible personnage, et que vous ayez eu un amant, c'était bien excusable, c'était forcé même, et ça ne me regarde pas... Je vous ai déjà dit que je ne me reconnaissais aucun droit sur votre passé et que je ne vous demandais rien; mais alors, et c'est là ce que je vous reproche, pourquoi ce mensonge et cette mise en scène qui l'aggrave étrangement.

ANTONIA.

Vous avez raison, et pourtant ce soir-là j'avais l'intention de vous dire la vérité, je le jure sur votre existence même; mais au moment de vous faire ces aveux qui me remplissaient de honte...

ROGER.

Pourquoi?

ANTONIA.

Ah! pourquoi? Parce que je vous aime... Je n'en ai pas eu le courage; c'est comme les gens qui ont l'intention nette de se suicider : ils prennent leur revolver, ils appuient le canon sur leur tempe, mais ils n'ont pas

le courage de presser la détente. Alors je vous ai dit n'importe quoi. Oui, devant la splendeur de cette nuit calme, je n'ai pas pu, non, je n'ai pas pu vous dévoiler, même dans le passé, une âme qui ne fût pas en harmonie avec notre amour présent et cette ville endormie sous le ciel plein d'étoiles.

ROGER.

Vous avez voulu vous confesser en beauté. Seulement, après m'avoir dit là-bas que la nuit était trop belle pour mentir, vous me dites maintenant qu'elle était trop belle pour ne pas mentir. Il faudrait pourtant vous décider.

ANTONIA.

Oui, je sais, ça n'est pas logique; mais il s'agit bien d'être logique. Ah! toutes les femmes me comprendront... Nous ne sommes pas tout à fait responsables, et lorsque nous sommes auprès de l'homme que nous adorons, il y a telles circonstances où nous disons moins ce qui a été que ce que nous aurions voulu qui fût.

ROGER.

Oui, mais moi, moi, comment voulez-vous que je m'y reconnaisse dans tout ça?

ANTONIA.

Vous avez raison : il y a des délicatesses que vous ne pouvez pas comprendre, vous autres hommes. Oui, toute confiance est morte en vous, je le sens bien; vous ne voyez que le mensonge, que le fait matériel et bête du mensonge, sans vous rendre compte que si j'ai été coupable, c'est peut-être de trop d'amour pour vous.

Elle pleure silencieusement.

ROGER.

En effet, il y a des subtilités dans lesquelles je n'entre guère. Parbleu, je comprends dans quel but vous avez agi... je ne l'aurais pas fait, moi, mais je comprends que vous l'ayez fait; il y avait un drame dans votre vie, un scandale, vous aviez peur que je l'apprenne un jour ou

l'autre, ce qui est arrivé d'ailleurs, et pour m'ôter l'envie d'interroger, vous avez pris les devants et vous avez raconté les choses à votre manière, en vous donnant le beau rôle, naturellement. Voilà toute l'explication. Mais, mettez-vous à ma place, je suis sorti de ce déjeuner bouleversé, moi! Notez bien que, si vous ne m'aviez rien dit, tous les bavardages de Listel et des autres n'auraient eu aucune influence sur moi; mais, je l'avoue, des racontars auxquels, hier encore, je n'aurais prêté aucune attention, me troublent maintenant, m'inquiètent, prennent une réelle importance... et c'est bien là l'Irréparable.

ANTONIA.

Ah! qu'est-ce qu'on vous a dit?

ROGER.

Rien... non, rien.

ANTONIA.

Écoute, je ne te ferai pas de protestations. Oui, j'ai eu tort, j'ai eu tout à fait tort, et je comprends que ça t'ait donné un coup... Je sais, ça fait très mal, c'est une souffrance horrible; mais ne doute pas que je t'aime. Oublie cette nuit-là et rappelle-toi seulement nos autres nuits à Venise, et notre été en Bretagne, et hier encore chez toi, chez nous, rappelle-toi la maîtresse que j'étais. Ah! quel besoin les gens ont-ils de s'occuper ainsi de nous? Ils ne peuvent donc pas nous laisser tranquilles. Vraiment l'humanité n'est pas belle; j'ai Paris et le monde en horreur. Nous devrions partir, aller passer quelques jours n'importe où, mais seuls, seuls... J'ai besoin de t'avoir à moi, de t'arracher à cette atmosphère de calomnies. J'ai envie de voir des paysages de neige. La Norvège, l'hiver, ça doit être merveilleux, les snobs y vont l'été... tu veux?

ROGER.

Je ne peux pas, je pars demain.

ANTONIA.

C'est vrai. Dieu! que c'est ennuyeux! Où vas-tu?

ROGER.

A Alger : mon frère est très malade; j'ai reçu une lettre de ma belle-sœur qui me dit de venir... qu'il désire beaucoup me voir.

ANTONIA.

Emmène-moi.

ROGER.

C'est impossible, ma chérie. D'abord, il fait un temps terrible sur la Méditerranée : tu aurais une traversée épouvantable.

ANTONIA.

Ça m'est égal.

ROGER.

Et puis, ça n'est pas à Alger même que je vais : mon frère demeure à la campagne, dans les environs, et je descends chez lui forcément. Il faudrait te laisser à l'hôtel, et ça ne serait guère amusant pour toi.

ANTONIA.

Alors je vais rester toute seule. Et tu seras longtemps?

ROGER.

Ça dépendra.

ANTONIA.

Oui, je comprends. Alors, écoute : il faut absolument que tu me donnes ta soirée et toute la journée demain; je ne veux pas te quitter, je veux rester avec toi jusqu'au dernier moment.

ROGER.

C'est vrai?

ANTONIA.

Oui, c'est vrai. Tu vas m'emmener dîner n'importe où et puis nous irons entendre de la musique. Ah! j'ai besoin d'entendre de la musique avec toi. Qu'est-ce qu'on joue ce soir à l'Opéra?... *La Juive?* zut! à l'Opéra-Comique, *Werther;* j'aime mieux ça. Je vais vite m'apprêter et Rosalie téléphonera pour avoir une baignoire.

Elle se dirige vers son cabinet de toilette; à ce moment Mademoiselle Cendrier apparaît.

SCÈNE VII

ANTONIA, ROGER, MADEMOISELLE CENDRIER.

MADEMOISELLE CENDRIER.

Madame, je ne peux pas venir à bout de Mlle Yvette : elle a grimpé le long des rideaux de son lit et elle est perchée sur le baldaquin! Je ne peux pas l'en faire descendre.

ANTONIA.

Elle a le diable au corps cette petite.

MADEMOISELLE CENDRIER.

Et puis, je n'ose pas le dire à madame : madame va être contrariée.

ANTONIA.

Qu'y a-t-il encore?

MADEMOISELLE CENDRIER.

Mlle Yvette a cassé les beaux vases en barbotine qui étaient sur la cheminée.

ANTONIA.

Ça, elle a bien fait, ils étaient affreux... Attendez, je vais y aller moi-même.

Antonia sort. Roger, pendant qu'elle est sortie, s'assied, prend un livre et trouve la photographie de Pierre; et quand Antonia revient.

SCÈNE VIII

ANTONIA, ROGER.

ROGER.

Tenez, en vous attendant et comme je feuilletais ce livre, voilà ce que j'ai trouvé.

ANTONIA.

Ah! oui, c'est le portrait de Pierre.

ROGER.

Je le vois bien; mais comment se trouve-t-il là?

ANTONIA.

C'est Juliette qui est venue me voir avant-hier et qui me l'a laissé.

ROGER.

Mais je croyais que vous ne voyiez pas Juliette.

ANTONIA.

Je ne la vois pas officiellement; mais quelquefois, après déjeuner, elle vient me voir.

ROGER.

Ah!

ANTONIA.

Qu'est-ce que vous avez?

ROGER.

J'ai que l'on m'a dit justement tantôt que Létang était très amoureux de vous, qu'il venait ici tous les jours... et je trouve son portrait ici... vous m'avouerez que...

ANTONIA.

On vous a dit ça? C'est de la folie. Il est venu aujourd'hui, vous l'ai-je dit?

ROGER.

Oui, vous me l'avez dit.

ANTONIA.

Il est venu à cinq heures, il est parti à cinq heures et demie... il y avait là Listel et Mme Danglejais.

ROGER.

Enfin, c'est tout de même bizarre?

ANTONIA.

Qu'y a-t-il de bizarre? Juliette est venue me voir

avant-hier et m'a laissé ce portrait. Prenez une voiture, allez chez Juliette, elle demeure là, à côté, rue Copernic, et demandez-lui si c'est vrai. Juliette est la maîtresse de Pierre, elle l'adore, elle en est folle, elle n'a donc pas intérêt à mentir pour me sauver. Seulement, si vous y allez, ne revenez plus, ça n'est pas la peine... parce que j'ai horreur de ces scènes-là. Vous comprenez que si la chose la plus insignifiante vous met dans un tel état...

ROGER.

Vous vous trompez; quelle scène vous fais-je? Je suis très calme.

ANTONIA.

Alors, c'est encore pire... D'abord, vous êtes calme parce que vous vous contenez.

ROGER.

Tout est là.

ANTONIA.

N'empêche que vous êtes tout pâle et que vous n'avez plus de salive... Eh bien, je vous le répète, si la chose la plus insignifiante vous met dans un tel état, il vaut mieux en finir tout de suite. C'est vrai, c'est ridicule à la fin : c'est toujours l'amour que j'ai pour vous qui tourne contre moi!

ROGER.

Contre vous?

ANTONIA.

Certainement. Juliette est venue l'autre jour, elle m'a fait voir cette photographie que j'ai trouvée très bien; et je lui ai demandé de me la laisser pour vous la montrer et pour que vous vous fassiez faire chez ce bonhomme-là; c'est aussi bête que ça, parce que je n'ai pas un seul portrait convenable de vous... Je ne sais pas comment vous posez, vous avez toujours l'air d'un sergent de ville. (Il ne peut s'empêcher de sourire.) Êtes-vous content?... Croyez-vous que je vous dise la vérité?

ROGER.

C'est l'accent de la vérité. Écoutez, il ne faut pas trop m'en vouloir. Je suis très énervé, très triste... Ce déjeuner, cette dépêche... Ah! c'est une mauvaise journée. Je vous demande pardon. Enfin, il faut du moins que cela serve à quelque chose, par exemple, à établir les situations nettement. (Très ému.) Écoutez, je vous aime, Antonia, mais si vous ne m'aimez plus ou si vous m'aimez moins, parlez franchement, je vous en supplie, car c'est votre droit... vous comprenez, c'est votre droit.

ANTONIA.

Pourquoi me dites-vous ça?

ROGER.

Parce que je dois vous le dire, et si vous me parlez loyalement, vous n'aurez rien à craindre de moi. Vous êtes libre de votre cœur et de votre corps. Par votre situation sociale vous êtes, entre toutes, une affranchie... une affranchie! N'employez donc pas la ruse et le mensonge qui sont des armes d'esclave. Ah! je sais bien que votre sang à toutes charrie la servitude et la dissimulation; mais il appartient à des femmes comme vous, que l'on dit supérieures, de se débarrasser de cette mauvaise hérédité, et vous surtout, Antonia, vous ne pouvez pas mentir comme une médiocre bourgeoise qui trompe son mari, ou une petite grue qui veut se passer ses fantaisies en gardant l'amant sérieux.

ANTONIA.

Je t'adore... je t'adore... mais tu ne sais donc pas que je suis folle de toi. Tais-toi, tais-toi, tu parles trop bien et tu ferais bien mieux de dire des bêtises. En amour, vois-tu, il n'y a que les bêtises qui soient vraies et qui restent!

ROGER.

Allez vite vous habiller; nous avons l'un et l'autre besoin de sortir, de prendre l'air, d'entendre de la musique.

ANTONIA.

Je ne vais pas être longtemps. (Dans le cabinet de toilette dont elle a laissé la porte ouverte.) Rosalie, donnez-moi ma pelisse et ma toque de jais.

Cependant, Roger se promène de long en large, en proie aux réflexions que l'on devine.

ROGER.

Je dois vous paraître absurde.

ANTONIA, dans le cabinet de toilette.

Absurde et charmant. Pourtant vous n'êtes pas bête, mais vous êtes si intelligent que si vous vouliez être bête, vous le seriez plus que n'importe qui... Allons, Rosalie, vite, dépêchez-vous.

ROGER.

En somme, quand un homme a discuté avec sa maîtresse, il se demande s'il n'a pas été forcément injuste ou lamentablement niais... Triste alternative. Ça n'est pas commode.

ANTONIA.

Si c'était commode, où serait la farce?

ROGER.

Vous savez qu'il est huit heures moins un quart, et nous n'avons pas dîné.

ANTONIA, apparaissant.

A qui la faute? Nous manquerons encore le premier acte. C'est toujours comme ça qu'on arrive en retard au théâtre.

Ils sortent.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Chez Roger. Un cabinet de travail.

SCÈNE PREMIÈRE

ROGER, CLÉMENCE, vieille domestique.

Roger est assis devant sa table et dépouille le courrier.

CLÉMENCE.

Et monsieur a fait un bon voyage?

ROGER.

Oui, ma bonne Clémence; enfin, aussi bon qu'il pouvait l'être, étant données les pénibles circonstances... Dis-moi, il n'y a rien eu de nouveau pendant mon absence?

CLÉMENCE.

Si, il est venu une dame. Elle est venue deux fois. Elle a tellement insisté pour voir monsieur que je lui ai dit que monsieur serait de retour aujourd'hui à deux heures; c'est une dame très bien, elle a une figure si douce!

ROGER.

Elle n'a pas dit son nom, elle n'a pas laissé sa carte. Il fallait lui demander...

CLÉMENCE.

Je lui ai bien demandé, mais elle a dit que ça n'était pas la peine. Monsieur ne veut rien prendre?

ROGER.

Non, ma bonne Clémence, merci, je n'ai besoin de rien, j'ai déjeuné en chemin de fer.

CLÉMENCE.

Et moi qui ai mis le pot-au-feu, en cas que monsieur veuille prendre du bouillon.

ROGER.

Non, merci.

CLÉMENCE.

Il est bien bon pourtant.

ROGER.

Je n'en doute pas.

CLÉMENCE.

C'est dommage!

ROGER.

Tiens, si tu veux absolument que je prenne quelque chose, apporte-moi du thé.

CLÉMENCE.

Tout de suite. J'ai justement de l'eau bouillante. (Elle sort et revient quelques secondes après avec le thé.) Et le frère de monsieur?... Quel malheur! C'est-y Dieu possible!

ROGER.

Ah! oui, ma pauvre Clémence, c'est un grand malheur... Il y a aujourd'hui huit jours qu'il est mort.

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu, un homme si solide. De quoi est-il mort?

ROGER.

Il avait depuis longtemps quelque chose au cœur; mais tu sais comme il était imprudent, et il prenait des douches malgré la défense du médecin. Il y a trois semaines, il en a pris une et il est tombé. Il s'est alité, on a cru qu'il allait se remettre, puis ç'a été de plus en plus mal.

CLÉMENCE.

Il a beaucoup souffert?

ROGER.

Non, heureusement.

CLÉMENCE.

Il s'est vu mourir?

ROGER.

Je ne crois pas, je ne crois pas, quoiqu'il ait gardé sa connaissance jusqu'à la fin. Tiens, la veille de sa mort, il me parlait encore de toi.

CLÉMENCE.

C'est vrai? Ah! mon Dieu, mon pauvre petit Raymond, je l'avais vu naître, mon prince, comme je l'appelais. Il a parlé de moi?

ROGER.

Oui, il se rappelait comme il te faisait enrager quand il était tout petit.

CLÉMENCE.

Ah! c'était un vrai diable, et si intelligent! Un jour que j'lui demandais s'il m'inviterait à son mariage et qu'il m'a répondu : « Mais non, pépé, tu sais bien qu'on n'invite pas les domestiques aux mariages; on ne les invite qu'aux enterrements. » Hélas! je n'aurai même pas été à son enterrement. (Elle pleure. Coup de timbre dans l'antichambre.) On sonne, je vais aller ouvrir. (Elle sort et revient en disant :) Monsieur, c'est cette dame.

ROGER.

Fais-la entrer.

SCÈNE II

ROGER, JULIETTE.

ROGER.

Comment, c'est vous, Juliette?

JULIETTE.

Oui, c'est moi. Bonjour, Roger; je ne vous dérange pas? Je suis venue déjà deux fois pendant votre absence. Votre vieille domestique m'a dit que vous reveniez aujourd'hui à deux heures. Vous étiez allé auprès de votre frère, je crois. Comment va-t-il?

ROGER.

Il est mort.

JULIETTE.

Ah! mon pauvre ami, je vous plains de tout mon cœur.

ROGER.

Et vous, comment allez-vous? Comment va Pierre?

JULIETTE.

Bien. Je venais vous demander de me rendre un service ou plutôt de me donner un conseil, mais...

ROGER.

Je suis à votre disposition.

JULIETTE.

Voilà ce que c'est. Vous n'allez pas vous moquer de moi? Je voudrais travailler.

ROGER.

Travailler? Pourquoi faire?

JULIETTE.

Pour m'occuper d'abord, parce que je m'ennuie, et ensuite pour gagner de l'argent, pour gagner ma vie.

ROGER.

Mais vous n'en avez pas besoin. Voyons, qu'y a-t-il? Est-ce que Pierre serait gêné? Vous savez qu'il peut compter sur moi.

JULIETTE, vivement.

Oh! non! oh! non! Pierre n'a pas d'embarras que je sache.

ROGER.

Eh bien! alors, quelle nécessité pour vous de gagner votre vie? Laissez donc ces préoccupations à celles qui ne peuvent pas faire autrement. Il y en a bien assez!

JULIETTE.

Oui, certainement, mais enfin, ça ne durera pas toujours avec Pierre. Il peut se marier, ou même si, pour une raison ou pour une autre, nous venions à nous séparer... nous venions à nous séparer, n'est-ce pas?

ROGER.

Oui.

JULIETTE.

Qu'est-ce que je disais?...

ROGER.

Vous disiez que si vous veniez à vous...

JULIETTE.

Ah! oui... eh bien, du jour au lendemain, il faudrait que je me débrouille, n'est-ce pas? Parce que vous pensez bien que je ne suis pas une femme à avoir amassé des rentes.

ROGER.

J'en suis certain, mais Pierre ne vous laisserait pas partir comme cela; il est très généreux, il assurerait votre avenir.

JULIETTE.

Oh! certainement, mais je n'accepterais pas. Je trouve qu'en amour il ne saurait y avoir d'indemnité, et l'on n'a pas droit à une retraite comme une employée qui est restée le temps voulu dans une administration : les invalides du collage, je trouve ça humiliant et un peu ridicule.

ROGER.

Alors?

JULIETTE.

Alors, je veux avoir un métier. Ça n'est pas déshonorant, n'est-ce pas?

ROGER.

Loin de là.

JULIETTE.

Parce que je ne veux pas tomber dans la galanterie, ou même, sans tomber dans la galanterie, je ne veux plus me remettre sous la dépendance d'un homme, je ne pourrais pas, je ne pourrais pas.

ROGER.

Mais il n'est pas question de cela.

JULIETTE.

Enfin, on ne sait jamais. Alors, je viens vous demander un conseil.

ROGER.

Ah! un conseil, c'est bien difficile, ma pauvre amie. Qu'est-ce que vous voulez faire d'abord?

JULIETTE.

Je ne sais pas, moi; je voudrais rentrer au théâtre.

ROGER.

Au théâtre! Vous savez ce que c'est? puisque vous y avez déjà été. Un directeur vous donnera tout de suite deux cents francs par mois et le conseil de vous faire entretenir. Si vous ne voulez pas vous mettre sous la dépendance des hommes, ce n'est pas au théâtre qu'il faut aller. Non, le théâtre, je ne vois pas ça pour vous.

JULIETTE.

Je peux me faire modiste, couturière.

ROGER.

C'est si encombré. Il y autant de couturières que de clientes. Chaque fois que j'entends une femme élégante dire, quand on lui fait des compliments sur sa robe : « C'est une toute petite couturière », je vois l'appartement au fond d'une cour, sans air, sans lumière, où la toute petite couturière crève de fatigue et de faim pour faire des robes bon marché à la belle dame.

JULIETTE.

Alors quoi? vous ne connaissez rien?

ROGER.

Si, je connais bien une place, une très bonne place même, pour une femme : cent cinquante francs par mois. C'est chez une vieille dame, très bonne et très charitable, mais elle est infirme et elle a besoin d'une secrétaire pour aller visiter ses pauvres. Ah! dame, c'est fatigant, il faut grimper des étages, et cette dame fait tellement de bien, elle a tant de misères à soulager, que ses secrétaires n'y résistent pas. Elle en a déjà usé trois. Deux sont tombées malades; quant à la troisième, plus avisée, elle y a renoncé au bout de quinze jours... Elle a préféré aller chez les vieux messieurs que chez la vieille dame. Je vous le répète, c'est une personne très bonne, très charitable, et qui est persuadée qu'elle paie très largement. Cent cinquante francs par mois, voilà les places que vous trouverez.

JULIETTE.

Alors, pour une femme comme moi, il n'y a qu'à se jeter à l'eau ou à prendre un amant.

ROGER.

Dame, oui! Mais encore une fois, vous n'en êtes pas là; pourquoi vous inquiéter de cela, puisque Pierre...

JULIETTE.

C'est vrai.

ROGER.

A propos, je voulais vous demander : c'est vous qui avez laissé à Mme de Moldère une photographie que j'ai vue chez elle?... Vous n'avez pas du tout l'air de savoir ce que je veux dire... La veille de mon départ, je suis allé chez Antonia, j'ai trouvé dans un livre que j'avais ouvert par hasard un portrait, le portrait de Pierre. Elle m'a dit que c'était vous qui le lui aviez laissé pour me le faire voir. (Il la regarde.) Ça n'est pas vous?

JULIETTE, éclatant en sanglots.

Non, ça n'est pas moi.

ROGER.

Elle est sa maîtresse, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Oui, elle est sa maîtresse.

ROGER.

Mais en êtes-vous sûre... en êtes-vous bien sûre?

JULIETTE.

Ah! si j'en suis sûre! Écoutez, j'ai suivi Pierre; il rencontre Mme de Moldère, 17, rue de Balzac, dans un rez-de-chaussée qu'il a loué sous un faux nom.

ROGER.

Ah! mon Dieu!

Il tombe accablé.

JULIETTE.

Je vous demande pardon, j'ai eu tort de vous dire... C'est ma faute aussi, je n'aurais pas dû pleurer comme une bête, mais ç'a été plus fort que moi.

ROGER.

Mais non, mais non... vous avez très bien fait, et vous n'avez aucun remords à avoir... vous avez très bien fait et je vous remercie... oui, je vous remercie; seulement, attendez... Il y a un moment pénible, n'est-ce pas? Mais c'est égal, je préfère la vérité au doute qui me ronge depuis que j'ai découvert son premier mensonge, le doute, cette chose obsédante et terrible qui, là-bas, au chevet de mon frère à l'agonie, me faisait penser : « Où est-elle? que fait-elle? » Mais c'est fini maintenant, je suis bien armé et je pourrai la confondre quand elle viendra, car elle va venir tout à l'heure, je l'attends; en arrivant ici, la première chose que j'ai trouvée, c'est un bleu charmant, plein de cœur. Et quand j'étais là-bas, quand je lui ai télégra-

phié la nouvelle de la mort de mon frère, elle m'a écrit des lettres merveilleuses : tenez, lisez, lisez.

Il tire des lettres de sa poche et les tend à Juliette.

JULIETTE, le repoussant.

Non, non.

ROGER.

Si, si, lisez, je vous assure que ça en vaut la peine... C'est incroyable, hein? Avouez que le plus malin s'y tromperait? Oui, elle va venir tout à l'heure, et elle sera comme toujours à la hauteur des circonstances. Combien pariez-vous qu'elle vient en noir? Elle sera consolatrice et maternelle, elle dira les paroles qu'il faut dire, et toute la franchise sera dans ses yeux. Ah! cabotine, va!

Il donne un coup sur la table et casse la tasse dans laquelle Clémence apporta du thé.

JULIETTE, sursautant.

Vous vous êtes fait mal?

ROGER.

Je me suis coupé. Pauvre bol, ce n'est pas sa faute. Savez-vous ce que c'est que ça?

Il montre les débris de la tasse.

JULIETTE, qui a un peu peur.

Non.

ROGER.

C'est un très vieux bol, c'est là-dedans que l'on a servi à ma mère et à ma grand'mère le bouillon de la mariée, une jolie vieille coutume; c'est là-dedans que la vieille Clémence, depuis dix ans, m'apportait du thé tous les matins, et le voilà brisé; mais je suis sûr qu'il ne m'en veut pas, car nos choses familières sont pleines de pitié pour nous, et, s'il pouvait parler, il me dirait peut-être : « T'es-tu fait mal, mon enfant? »

JULIETTE.

Roger!

ROGER.

Non, n'ayez pas peur, je ne suis pas fou, je ne suis pas fou; mais parlons un peu de vous. Qu'est-ce que vous devenez au milieu de tout ça? Vous n'êtes plus avec Pierre, naturellement.

JULIETTE.

Ah! non. Vous pensez bien que lorsque j'ai acquis la preuve de sa trahison, je n'ai pas voulu rester une minute de plus avec lui, et le soir même j'étais partie. Oh! je sentais bien depuis longtemps qu'il n'était plus le même, qu'il s'ennuyait avec moi; c'est surtout depuis Venise qu'il avait changé, mais il ne voulait rien me dire, et pourtant, ce n'est pas faute que je le mettais à son aise...

ROGER.

Comment?

JULIETTE.

Oui, à chaque instant je lui répétais : « Si tu ne m'aimes plus, si tu as assez de moi, dis-le-moi, je disparaîtrai, c'est bien simple, je me tuerai. »

ROGER.

Vous lui disiez ça?

JULIETTE.

Oui, mais vous savez comme il est, si faible! il me jurait qu'il m'aimait. Ah! vous parliez de doute, tout à l'heure. Voilà un an... oui, depuis la scène de l'atelier... il a dû vous raconter... quand je lui ai envoyé cette balle... J'ai eu bien tort, d'ailleurs, de lui pardonner, car depuis ce jour-là j'ai vécu continuellement avec le doute et le soupçon, et c'est le plus torturant des supplices; c'est une angoisse continuelle, c'est la tête vide de toute autre pensée; c'est le cœur qui bat à se rompre, comme si l'on vivait trop, alors qu'on ne vit plus. Oui, vous aviez raison tout à l'heure, il vaut mieux savoir la vérité, aussi brutale qu'elle puisse être, mais savoir, savoir, savoir! Ma parole d'honneur,

c'est une détente, un apaisement, une consolation presque.

Elle pleure.

ROGER.

Mais oui, c'est une grande consolation. (Il s'essuie les yeux en se cachant.) Ah! nous avons bien l'air de gens consolés! Qu'est-ce que vous allez devenir?

JULIETTE.

Je ne sais pas, je ne sais pas. C'est justement pour ça que j'étais venue vous demander un conseil, mais vous me dites qu'il n'y a rien à faire.

ROGER.

Pierre vous a-t-il laissé partir, comme ça, sans...

JULIETTE.

Oh! non, il faut être juste... il m'aurait donné tout ce que j'aurais voulu, mais je viens de vous dire ma façon de penser là-dessus.

ROGER.

Je ne peux pas vous blâmer de votre délicatesse, c'est si rare! Pourtant, je vous assure que vous auriez pu accepter sans scrupules. Vous voilà bien avancée. En somme, vous n'avez rien.

JULIETTE.

Oh! si, j'ai un peu d'argent devant moi; d'ailleurs, j'en ai encore trop, car je n'attendrai même pas qu'il soit épuisé.

ROGER.

Que voulez-vous dire?

JULIETTE.

Regardez-moi bien, mon ami. Je vous le dis sans phrases, sans cabotinage, moi : je veux mourir. Oh! j'en ai assez, j'en ai assez!

ROGER.

Vous n'allez pas faire cette folie-là!

JULIETTE.

Mais si, c'est bien simple, allez, le vieux réchaud de nos mères; je ne tiens pas à avoir une mort originale. C'est bien grisette, le réchaud, mais je veux, avant tout, ne pas souffrir. C'est très commode, on s'endort, on ne se réveille pas.

ROGER.

Mais vous êtes si jeune! Pensez donc, vous avez toute la vie devant vous... vous vous guérirez, vous oublierez.

JULIETTE.

Vous croyez qu'on oublie comme ça, vous?

ROGER.

Mais oui, et vous rencontrerez un brave garçon qui vous aimera comme vous le méritez, car vous avez un cœur plein de tendresse...

JULIETTE.

Ah! ça m'a bien servi d'avoir le cœur que vous dites! Je crois, au contraire, que c'est une raison pour n'être jamais heureuse. Et puis, d'abord, j'ai toujours dit à Pierre que je me tuerais.

ROGER.

Mais il ne faut pas vous croire engagée pour ça! Oui, je sais bien que vous le lui avez toujours dit et sans cesse répété. Et vous vous étonnez qu'il n'ait pas eu de franchise! Mais reconnaissez qu'il lui était bien difficile d'en avoir devant de telles menaces, et qu'il n'était guère encouragé à vous faire part de la mort de son amour, devant une telle responsabilité. Il voulait concilier votre bonheur et le sien; c'est toujours la même histoire. Oui, vous avez eu tort de le lui dire, mais vous auriez encore plus tort de le faire. D'abord, vous n'en avez pas le droit, non, vous n'en avez pas le droit.

JULIETTE.

Ça ne regarde que moi, je suppose.

ROGER.

Il ne faut pas être égoïste, il ne faut pas penser qu'à soi, il faut songer aux autres.

JULIETTE.

Je n'ai pas de parents, je suis seule, toute seule.

ROGER.

Comprenez ce que je veux dire, il faut songer aux autres femmes qui sont dans votre cas... Vous ne devez pas leur donner un exemple déplorable et contagieux, oui, contagieux, car votre suicide aura des conséquences dont vous ne vous doutez même pas. Il entraînera, pour sa part, et dans l'avenir, le suicide de combien de pauvres filles abandonnées, et qui se seraient probablement très bien consolées et très vite. Vous n'avez donc pas le droit de grossir la liste des faits divers, et de donner par votre exemple une sanction aux dénouements tragiques des aventures d'amour. Songez un peu à la responsabilité de votre acte... Comprenez-vous?

JULIETTE.

Oui, je comprends, c'est ce que doit dire une personne qui ne souffre pas à une personne qui souffre; mais je voudrais bien vous y voir.

ROGER.

Comment, vous voudriez m'y voir! Mais, ma pauvre Juliette...

JULIETTE.

Ah! c'est vrai, mon pauvre ami, je vous demande pardon. Je ne pensais pas du tout à vous, je ne pensais qu'à moi... je vous demande pardon.

ROGER.

Oh! c'est si naturel. Mais moi, croyez-vous donc que je ne souffre pas, que je trouve la vie bonne, en ce moment, et l'humanité jolie? Ah! non, ah! non. Et croyez-vous que j'y tienne à la vie? Et si je voulais

agir, n'ai-je pas le choix entre toutes les violences? Je pourrais aller trouver Pierre et le provoquer... mais le pauvre garçon, je sais si bien que ce n'est pas tout à fait sa faute. Il ne l'a pas prise, elle s'est fait prendre. Quant à elle, je pourrais... Mais non, je ne le ferai pas, et pour toutes les raisons que je vous ai dites. Si je souffre trop, je m'en irai dans la solitude, dans la nature où toutes les douleurs se fondent et se dissolvent, parce que nos plus grandes douleurs sont très petites, et que le plus petit coin de campagne est très grand. Oui, oui, elle peut venir, je l'attends et je me sens très fort, très sûr de moi, autant qu'on peut l'être du moins; en tout cas, c'est vous qui m'avez rendu fort; en voulant vous sauver, je me sauve moi-même. Ah! Juliette, vous n'êtes pas une cérébrale, ni une révoltée, vous êtes simple et admirable, et vous avez toute la faiblesse de la femme et toute sa grandeur.

JULIETTE.

Je suis une pauvre fille, mais vous êtes très bon et j'ai confiance en vous.

ROGER.

Alors, promettez-moi de ne pas faire de sottises.

JULIETTE.

Je ne peux rien vous promettre, je n'ai plus d'intérêt dans la vie.

ROGER.

Voyons, réfléchissez à tout ce que je vous ai dit, et quand vous aurez réfléchi, je suis sûr que vous serez raisonnable. En tout cas, promettez-moi que vous reviendrez ici après-demain, jurez-le-moi.

JULIETTE.

Oh! ça, certainement. Vous pouvez être tranquille. D'abord, je tiens trop à savoir comment ça se sera passé avec Antonia.

ROGER.

Parbleu! Vous voyez bien que vous avez encore un

intérêt dans la vie. A propos, m'autorisez-vous à dire à Antonia que c'est par vous que je sais ce que je vais lui dire.

JULIETTE.

Absolument!

ROGER.

Maintenant, sauvez-vous, sauvez-vous; il est inutile que vous la rencontriez. Allons, au revoir, à après-demain... c'est juré.

JULIETTE.

C'est juré.

Ils échangent une cordiale poignée de main et elle sort.

SCÈNE III

ROGER, puis CLÉMENCE.

Roger sonne.

CLÉMENCE, apparaissant.

Monsieur a sonné?

ROGER.

Oui, tiens, Clémence, enlève ça, fais disparaître tout ça.

CLÉMENCE.

Oh! monsieur a cassé la jolie tasse!

ROGER, impatient.

Oui, oui, j'ai cassé la jolie tasse, allons, dépêche-toi.

CLÉMENCE, pendant qu'elle ramasse les débris de la tasse dans son tablier relevé.

Ah! j'entendais bien monsieur parler très fort. C'est cette vilaine femme qui a fait mettre monsieur en colère. Je n'aurais pas dû lui dire quand monsieur serait de retour; d'ailleurs, je m'en méfiais, elle avait une figure qui ne me revenait pas.

ROGER.

Allons, allons, ma pauvre Clémence, tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis. Laisse-moi.

CLÉMENCE.

Là! Là! C'est fini, je m'en vais.

Elle sort.

SCÈNE IV

ROGER, seul.

Il se promène en relisant les lettres qu'Antonia lui a envoyées pendant qu'il était en Algérie, puis on entend un coup de timbre dans l'antichambre.

CLÉMENCE, ouvrant la porte et annonçant.

Monsieur, c'est Mme de Moldère.

ROGER.

Fais-la entrer.

Antonia entre. Elle est en noir.

SCÈNE V

ROGER, ANTONIA.

ANTONIA.

C'est moi, tu m'attendais?

ROGER.

Oui, j'ai trouvé ton petit bleu en arrivant.

ANTONIA, le regardant.

Mon pauvre ami, comme tu es pâle, comme tu as l'air fatigué!

ROGER.

Oui, je suis très fatigué, et puis, il fait triste dehors, il fait froid.

ANTONIA.

Je viens te réchauffer.

ROGER.

Ah! j'en ai grand besoin.

ANTONIA.

J'ai bien pensé à toi, quand j'ai appris l'horrible nouvelle. J'aurais tant voulu être près de toi; c'est si terrible la mort de ceux qu'on aime! Il semble qu'ils vous tirent par la main pour vous emmener avec eux; alors, de l'autre côté, on a besoin de quelqu'un qui vous retienne avec une main qui ne soit pas glacée, mais chaude de tendresse, et c'était ma main qu'il t'aurait fallu.

ROGER.

Oui.

ANTONIA.

Ah! tu étais si loin, si loin, je ne pouvais que t'écrire, et l'on écrit mal ce que l'on ressent.

ROGER.

Tu m'as écrit des lettres admirables.

ANTONIA.

Oh! admirables, non. Je t'ai écrit des lettres d'amante.

ROGER.

C'est ce que je voulais dire.

ANTONIA.

Enfin, te voilà, tu es là, nous allons pouvoir souffrir ensemble. Je ne sais pas comment j'ai vécu pendant que tu étais absent; j'avais défendu ma porte, je ne voulais voir personne. Quelquefois, l'après-midi, j'allais au Bois, près de notre petit lac mélancolique; je ne suis pas sortie du tout le soir, je restais chez moi, je me mettais au piano et je jouais *Werther :* ça me rappelait la soirée que nous avions passée ensemble, la veille

de ton départ; je m'imaginais être encore près de toi; je jouais, tu sais, l'air que nous aimons.

Elle joue depuis l'endroit qui est marqué sur la partition, page 62, *lent, très calme et contemplatif*, jusqu'à *Charlotte et Werther paraissent à la porte du jardin*. Pendant ce temps-là, Roger la regarde, il lui touche doucement l'épaule en disant :

ROGER.

Arrêtez! Ne vous fatiguez pas.

ANTONIA.

Mais ça ne me fatigue pas. Pourquoi me dis-tu cela, chéri?

ROGER.

Parce que j'ai pitié de vous. Je pourrais vous laisser aller comme ça longtemps, et vous joueriez toute la partition; mais encore une fois j'ai pitié de vous.

ANTONIA, interdite.

Je... je... je ne comprends pas.

ROGER.

Vous allez comprendre. Vous n'êtes pas seulement allée au Bois, pendant mon absence, près de notre petit lac mélancolique. N'êtes-vous pas allée aussi, 17, rue de Balzac?

ANTONIA, se levant.

Oui, en effet, j'y suis allée.

ROGER.

Qu'y veniez-vous faire?

ANTONIA.

Je n'ai pas à répondre, du moment que vous m'avez fait suivre, espionner comme une domestique.

ROGER.

Quand une femme telle que vous ment comme une mauvaise domestique, on a le droit, j'imagine, de la faire suivre.

ANTONIA.

C'est un procédé que je ne qualifierai pas.

ROGER.

Oui, je sais, je sais. Il est entendu qu'un homme est une brute quand il agit envers une femme comme cette femme eût agi envers lui, dans des circonstances identiques, réciproques. Mais c'est fini, tout ça, c'est fini, il faut que ça change. D'ailleurs, je ne vous ai pas fait suivre, je répugne à ces moyens-là; je n'ai pas eu besoin d'aller chercher la preuve de votre trahison : on est venu me l'apporter; vous savez bien que les mauvaises nouvelles, tôt ou tard, viennent vous trouver sans qu'on se dérange. C'est Juliette, qui sort d'ici à l'instant même, qui a suivi Pierre et qui l'a vu entrer, 17, rue de Balzac, dans un appartement où vous êtes venue le rejoindre. (Un long silence.) Pourquoi avez-vous fait ça? Quand j'ai trouvé chez vous, la veille de mon départ, cette photographie de mon ami et que vous m'avez raconté que c'était Juliette qui vous l'avait prêtée, vous avez fait un des mensonges classiques qu'aurait fait n'importe quelle femme dans cette circonstance. D'ailleurs, le fait d'avoir découvert chez vous une photographie que vous dissimuliez me mettait dans mon tort vis-à-vis de vous. Somme toute, je prenais l'offensive, vous vous défendiez comme vous pouviez. Et qu'à ce moment-là, vous m'ayez déclaré de vous-même que vous aimiez mon ami, on ne peut exiger ça d'une femme; vous étiez déjà trop compromise pour faire un tel aveu. Mais, quand je vous ai demandé de me dire si vous ne m'aimiez plus, pourquoi m'avez-vous fait des protestations passionnées? Pourquoi cette comédie et ce batelage?

ANTONIA.

Comment?

ROGER.

Oui, ce batelage; c'est étonnant comme les mots vous choquent qui définissent exactement vos façons d'agir. Pourtant je vous avais bien expliqué que c'était votre droit de ne plus aimer, de ne plus m'aimer, et vous

saviez que vous n'aviez rien à craindre de moi, ni rancune, ni colère, ni vengeance. Pourquoi donc n'avez-vous pas avoué, puisque c'était si simple? Ah! ah! c'est justement parce que c'était trop simple; si l'homme que vous n'aimez plus ne devient pas une pauvre loque pantelante ou une bête furieuse, pour vous c'est manqué... vous n'avez pas le beau rôle! La perspective d'une séparation sans pleurs, sans cris, sans drames en un mot, n'était pas pour vous séduire, et ma résignation était pour vous une offense.

ANTONIA.

Taisez-vous donc. Vous ne savez pas ce que vous dites. Je sais ce que valent ces résignations-là, et bien que vous prétendiez que j'aime les drames, je trouve qu'il y en a déjà assez dans ma vie. Vous vous ingéniez à m'expliquer ce qui s'est passé en moi... je le sais mieux que vous peut-être, et je vous dis que vous vous trompez. Je n'ai pas pensé à moi, à ce moment-là, j'ai pensé à vous.

ROGER.

Vous avez eu pitié de moi.

ANTONIA.

Oui, j'ai eu pitié de vous et j'ai eu peur que vous...

ROGER.

Achevez.

ANTONIA.

Que vous souffriez trop.

ROGER.

Mais quand même j'aurais dû en mourir, ça ne vous regardait pas.

ANTONIA.

Pourtant...

ROGER.

Non, ça ne vous regardait pas. Ça ne regardait que moi, vous entendez, que moi. En amour, il faut s'attendre à tout. Tant pis pour les vaincus.

ANTONIA.

Tout ça, ce sont des mots; vous étiez sincère en me parlant de votre résignation, je veux bien, mais si je vous avais dit à ce moment-là que mon cœur était à un autre...

ROGER.

Votre cœur? Ah! parlons-en de votre cœur!

ANTONIA.

Vous voyez bien, vous auriez rugi, vous auriez pleuré, votre amour-propre aurait saigné... d'ailleurs, il suffit de vous voir en ce moment.

ROGER, criant.

Je n'ai pas d'amour-propre, je vous l'ai déjà dit. Le monde entier peut savoir quelle femme vous êtes, je vous demande un peu en quoi ça peut m'atteindre? Vous semblez triompher parce que je suis en colère, mais ce qui m'a mis en colère, si vous voulez que je vous le dise, c'est votre entrée tout à l'heure, c'est votre robe noire, c'est *Werther*, ce sont vos lettres que je relisais en vous attendant, ces lettres que vous avez eu l'impudence de m'écrire et que je lisais avec attendrissement, tandis que vous étiez rue de Balzac avec Pierre, et que vous vous moquiez de moi, peut-être; car j'étais bien ridicule, n'est-ce pas, de vous aimer, de croire en vous, pendant que vous lui disiez sans doute les mêmes paroles brûlantes que vous m'écriviez, pendant que vous aviez dans ses bras les mêmes enlacements, les mêmes souplesses, les mêmes sorcelleries que vous avez eus avec moi, les mêmes extases et les mêmes cris.

ANTONIA.

Non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai.

ROGER.

Ah! tenez, vous mériteriez...

Il la prend à la gorge et la renverse rudement.

ANTONIA.

Eh bien, oui! tuez-moi, vous en avez le droit.

ROGER, *la lâchant.*

Mais non, je n'en ai pas le droit; ne me tentez pas, tenez, allez-vous-en. Qu'est-ce que j'allais faire, grands dieux? Allez-vous-en.

Un silence.

ANTONIA, *s'approchant de lui.*

Roger!

ROGER.

Quoi?

ANTONIA.

Vous me détestez.

ROGER.

Non, je ne vous déteste pas, vous voyez, c'est fini. Je n'ai plus de colère et je n'ai pas de haine. Ah! si vous m'aviez parlé franchement, alors que je vous le demandais, j'aurais pu rester votre ami, ou si cela avait été au-dessus de mes forces, du moins j'aurais gardé de vous un très tendre souvenir, tandis que maintenant ce sera l'oubli, je veux que ce soit l'oubli.

ANTONIA.

Vous me reprochez de ne pas vous avoir avoué que j'en aimais un autre, mais pouvais-je le faire, puisque je n'aimais que vous, car je n'ai jamais aimé que vous, toi seul, entends-tu. Non? Alors si je ne t'aimais pas, pourquoi suis-je restée avec toi, cachée tout un été au fond d'une province, ne voyant que toi, et si triste quand je restais seulement une heure sans te voir? Pourquoi m'as-tu faite tienne au point que nous pensions en même temps les mêmes choses et qu'à la même minute souvent nous disions les mêmes mots? Pourquoi les choses les plus simples, mais qui te concernaient, m'attendrissaient-elles jusqu'aux larmes? Car je t'aimais comme mon enfant, tu le sais bien... mais tu étais surtout mon maître. Tu ne te rappelles pas des nuits, à Venise, où j'étais si blanche, si blanche, que tu avais peur et que tu me croyais morte; et ici même, combien de fois suis-je venue pour cinq minutes, pensais-je; mais nous restions des heures entières à

dire des bêtises profondes. La nuit nous enveloppait comme en ce moment, et nous nous prenions éperdument dans le crépuscule. Il y a pourtant des choses qui ne mentent pas!

ROGER, durement.

Et Pierre, qu'est-ce que vous en faites dans tout ça?

ANTONIA.

Ah! je n'en sais rien; ne me parle pas de cet homme-là, j'ai honte de moi et j'ai horreur de lui; mais c'est fini, c'est fini, je te le jure... c'est bien fini.

ROGER.

Pourquoi ça a-t-il commencé?

ANTONIA.

Ah! pourquoi, pourquoi? je ne sais pas.

ROGER.

Voyons, si vous m'aimez comme vous le dites, je vous conjure d'être sincère. Pourquoi avez-vous été sa maîtresse?

ANTONIA.

Tu me demandes ça, est-ce que je sais, moi. (Elle cherche à définir ce qu'elle a éprouvé.) C'est quelque chose d'inconscient, d'irrésistible qui m'a poussé vers lui, un entraînement, une sorte de curiosité, oui, c'est ça, une curiosité... je crois, oui, je crois bien... Ah! c'est absurde, c'est fou, je n'ose pas te le dire maintenant. Ne me regarde pas comme ça. Ah! mon Dieu, que j'ai honte!... parce que Juliette... tu sais, dans l'atelier... parce qu'elle avait tiré sur lui.

ROGER.

Ah! cette fois, vous avez dit la vérité. Mais si un tel fait divers, plus grotesque au fond que tragique, vous met hors de vous et vous fait perdre la tête à ce point, vous n'êtes guère intéressante. Tenez, vous me rappelez une femme de brasserie que j'ai connue dans le temps, au quartier latin, et qui était tombée amou-

reuse folle d'un de mes amis, parce qu'il ne fumait pas ses cigarettes jusqu'au bout. Il tirait deux ou trois bouffées et il les jetait, et alors, pour cette femme, c'était le faste, c'était l'Orient! Ça vous offense, mais au fond c'est absolument du même ordre. Celui-là vous trouble parce que sa maîtresse a tiré sur lui, cet autre vous troublera parce qu'il aura tiré sur sa maîtresse, et un troisième, je ne sais pas, moi... et alors, quand vous êtes troublée, il faut absolument que vous ayez celui qui vous trouble; *il le faut*, parce que chez des femmes comme vous, le cœur, le cerveau et le reste sont si intimement liés, si près l'un de l'autre, que, ma parole d'honneur, je ne sais pas si vous-même vous parvenez à bien les distinguer. Et pour satisfaire une curiosité, un caprice, vous avez menti, vous avez bluffé, vous avez agi comme la dernière des filles, vous, Antonia, qui pouviez vous en aller si joliment dans la vie, ne dépendant que de vous-même.

ANTONIA.

Hélas! dépendre de soi-même, c'est parfois la pire dépendance.

ROGER.

Il faut bien le croire! Ah! pauvre affranchie, vous n'êtes qu'une loque sentimentale.

ANTONIA, à genoux.

Oui, tu as le droit de me parler ainsi; tu me méprises, tu me rudoies, et pourtant, je t'admire, je t'adore, je sens que tu es mon maître, mon maître. Ah! oui, c'est la vérité, hélas! la lamentable vérité : c'est toi que j'aimais, je te le jure, mais mon cœur était comme une soie changeante, et quand l'autre était là, j'étais troublée. Ah! il ne fallait pas me laisser seule! Pourquoi ne m'as-tu pas emmenée comme je te le demandais?

ROGER.

Évidemment...

ANTONIA, dans les larmes.

Oui, je suis un pauvre être inconscient, par moments, une créature mobile et fragile; mais voyons, pour un entraînement, pour une chose folle et bête dont je me repens et dont je rougis et dont je pleure, tu ne peux pas m'abandonner, tu ne peux pas me laisser dans cette détresse; il faut que tu aies pitié de moi, car tu as charge de mon âme, entends-tu, et toi seul peux me guérir, me sauver de moi-même. Ah! ne me condamne pas...

ROGER.

Je ne vous condamne pas; qu'un autre entreprenne cette guérison et ce rachat; moi, il ne m'appartient plus de le faire. D'abord, je ne le peux pas... je suis trop prévenu, j'en sais trop. Quant à recommencer avec vous une existence sillonnée de soupçons, de doutes... ce serait l'enfer; non, non, c'est impossible. Allez-vous-en.

ANTONIA.

Mais tu n'auras pas à douter, tu n'auras pas à soupçonner, tu m'emmèneras loin, bien loin; je ne veux que toi, je n'ai besoin que de toi et nous vivrons dans la solitude.

ROGER.

Mais, dans un désert même, empêcherais-je mon imagination de me torturer? Et j'en sais assez malheureusement pour trop imaginer.

ANTONIA, se traînant aux pieds de Roger.

Alors, je suis perdue, je suis perdue. C'est affreux. Ah! vivre sans toi, ce n'est pas possible, ne t'en va pas; ne m'abandonne pas, je ne veux pas te quitter. Ah! tu aurais bien dû me tuer tout à l'heure, c'est une peine que tu m'aurais épargnée. Que veux-tu que je fasse maintenant?

ROGER, se dégageant doucement.

Non, c'est inutile, laissez-moi. Je vous l'ai déjà dit : c'est fini. Vous comprenez, ça serait trop commode : vous semez des désastres autour de vous, vous désempa-

rez des existences, vous séparez Pierre de Juliette pour l'abandonner ensuite; par vous, pour vous, on souffre, on pleure, une femme veut mourir; et alors il vous suffirait de dire que votre cœur était comme une soie changeante! Vous vous en tireriez à trop bon compte et ça ne serait pas juste. Vous voyez, je n'ai pas de colère, je n'ai pas de haine, mais je n'ai pas non plus de pitié et surtout *je ne vous crois plus*. Laissez-moi!

ANTONIA.

Ah! quand je serai morte, tu me croiras peut-être.

Elle s'accroche à lui désespérément.

ROGER.

Allons, finissons-en! Et puisque vous ne voulez pas partir, c'est moi qui vous cède la place. Adieu!

ANTONIA.

Roger, Roger!

Elle pousse un cri et tombe évanouie sur un sofa.

Pendant cette dernière scène, la nuit est venue.

SCÈNE VI

ANTONIA, ROGER, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, accourant avec la lampe qui éclaire la scène.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu! Ah! Seigneur Jésus, la pauvre dame! Elle est morte!

ROGER.

Ne crie pas comme ça, ne crie pas comme ça. Non, elle n'est pas morte, seulement occupe-toi d'elle. Va chercher de l'eau, du vinaigre, des sels, je ne sais pas, moi.

CLÉMENCE.

Mais qu'est-ce qu'elle a ? Comme elle est blanche !

ROGER, mettant son chapeau et prenant ses gants.

Elle est peut-être évanouie.

Il sort.

RIDEAU.

TABLE

Pages.

AMANTS 1

LA DOULOUREUSE. 135

L'AFFRANCHIE 265

B 7047. — Impr. MOTTEROZ et MARTINET, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ARSÈNE ALEXANDRE
Bertha et Roda. . . . . 1 vol.

FERDINAND BAC
Vieille Allemagne. — II. Les Paysages de Gœthe. . . . . 1 vol.

LOUIS BERTRAND
L'Invasion . . . . . 1 vol.

GEORGES BOURDON
Lorsque le Coq chanta . . . . . 1 vol.

ALFRED CAPUS
Histoires de Parisiens . . . . . 1 vol.

JULES CLARETIE
Le Mariage d'Agnès. . . . . 1 vol.

MICHEL CORDAY
Monsieur, Madame et l'Auto. . . . . 1 vol.

LÉON DAUDET
La Lutte. — Roman d'une guérison. . . . . 1 vol.

EDMOND DESCHAUMES
Les Jeux de l'Amour et du Milliard. . . . . 1 vol.

GUSTAVE GEFFROY
Hermine Gilquin. . . . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT
La Peur. . . . . 1 vol.

CHARLES-HENRY HIRSCH
Les Châteaux de sable. . . . . 1 vol.

JULES HURET
En Allemagne : Rhin et Westphalie . . . . . 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK
L'Intelligence des Fleurs. . . . . 1 vol.

MAURICE MAINDRON
Le Carquois. . . . . 1 vol.

VICTOR MARGUERITTE
Prostituée . . . . . 1 vol.

OCTAVE MIRBEAU
La 628-E8 . . . . . 1 vol.

LOUIS PAYEN
L'Autre Femme. . . . . 1 vol.

MICHEL PROVINS
Les Joies . . . . . 1 vol.

ÉDOUARD ROD
L'Ombre s'étend sur la Montagne. . . . . 1 vol.

GABRIEL TRARIEUX
Elie Greuze. . . . . 1 vol.

ÉMILE ZOLA
Correspondance. — Lettres de jeunesse . . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

6227. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

ICE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003766440b

CE PQ 2607
.O5A19 1908 V002
COO DONNAY, MAUR THEATRE.
ACC# 1233313